

Dernieres chansons 1834 a 1854 de P.J. de Beranger

Pierre Jean : de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Dernieres chansons 1834 a 1854 de P.J. de Beranger

Voici les clum^uits «le ni;t vicilicssso ; le liuinldo eu augmentera peu, je crois, d'ici au jour de leur pulili ■ cation, (pii n'aura lieu (|u'après ma mort, si toutefois mon éditeur, dont elles sont la propriété, prévoit |)our' elles un favorable ac< ueü. ,1c l'espère ; ceux qui ont conservé mes autres volumes ne seront sans doute pas l'écliés de compléter une œuvre eu vers devenue, d'année en aimée, de clianson eu chanson, la peinture à pou près exacte de la vie entière de son auteur.

Kn donnant mon cinquième volume *, j'annonçai

‘ tais cinq vulmucs dont parle Béraiiijïer sont les piibUcalioiis .le 1815, 18'21, 1825, 1828, 1835. (Satc de VÉdilenr.)

■2 l'ÜKt'AC.r.,

itiuii iilciilioM (le lie plus publier de vei's. Malf^ié luiil ee ipi'oïit |»u me dire d'excellents amis, et même plusieurs des oracles de notre littérature, dont la bieiveillaiice m'a si souvent engagé à faire impriiner ce dernier volume, il ne m'a pas coûté de tenir parole et de le garder eu portefeuille.

De bonne beure je me suis défendu du bruit, si contraire à mon liumeur et à mes goûts. Certes, je n'aurais pas quitté tout à coup la carrière des lettres, s'il était donné à l'écrivain de faire deux parts de sa vie : an public ses ouvrages; à lui sa personne. J'aurais voulu pouvoir dire pres(|ue comme Sosie ; Un moi se

l'ironiène dans la rue, où on le chante, on on l'applaudit ; et l'autre moi le voit et l'entend de sa fenêtre, sans être reconnu ni salué des passants. Mais cela n'est guère possible, quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se (xmnaître aux soldats comme aux chefs.

Puis, nous vivons sous un régime de grande [l]ublicité : de ses immenses avantages doivent résulter quelques inconvénients. Chacun prend droit, par exemple, d'imprimer vos lettres sans votre assentiment. On fait de mémoire, ou même sans vous avoir vu, votre portrait et votre buste, pour les livrer en étalage aux regards des badauds. Enfin, avez-vous un journaliste jjourami, celui-ci, trouvant en vous matière, à feuilletons, vous déjèce en colonnes et vous vend à tant la ligne. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie

l'HÉFACK.

intime, ses plus douces habitudes, arrivent en peu de temps à la connaissance des oisifs. Eût-on pris, comme je l'ai fait dès le commencement de ma réputation, la précaution d'éviter les spectacles, les réunions nombreuses, grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour n'y pas rencontrer quelque doigt indiscret qui vous désigne à des regards curieux ; votre renom est depuis longtemps évanoui que le doigt perfide vous poursuit encore.

Après leur génie, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'esjce d'obscurité dont put s'envelopper leur modeste existence; ne se faisant pas du bruit de leur nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le si-

lence qui chez nous succède si vite aux applaudissements. L'un d'eux, était-il mari ou père, voyait sans surprise sa femme et ses enfants ignorer jusqu'aux titres de ses ouvrages; la vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure, qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

Cette manière de voir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie ; je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à ccs.ser, depuis \ 855, d'occuper de moi le public. A ce sujet, et sous le rapport politique, quelques peyionnes m'ont blâmé, attaqué même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie, .le ne sais si des gens qui ii'avaient pu se faire acbeter n'ont pas été

PRÉFACE

jusqu'à dire que je m'étais vendu. A de si plaisantes awusations j'auiais roufçi de répondre. Mais à la jeunesse i|ui m'a (MJiuhlé de témoignages de sympatlu'e, et dont la Itieuveillance enthousiaste eût volontiers eonsidéé le silence du chansonnier comme Mirabeau celui de Sieyès, j'ai dû expliquer les motifs de ma conduite, et l'âge me fournissait déjà une excuse suffisante. Mes raisons se trouvent d'ailleurs exposées dans des correspondances particulières; je me contenterai d'en rapporter ici quelques-unes, en faisant observer que je vais parler uniquement de la chanson politique.

Certains hommes de vertu austère dussent-ils m'en savoir mauvais gré, je veux confesser d'abord que la divergence des opinions ne parvient pas seule à effacer en moi d'anciennes affections, ni seule à m'empêcher d'en éprouver de nouvelles. J'ai

donc presque toujours eu, depuis 1870, des amis au banc des ministres, que leur nombreux entourage m'a empêché de fonctionner comme je le faisais au temps qui, pour eux et pour moi, fut le meilleur sans doute.

Je manquerais à un devoir si je n'ajoutais que, devenus puissants, ces amis m'ont souvent aidé à rendre des services, moyen le plus sûr de m'attacher par la reconnaissance. Ce sentiment, si naturel en moi, ne lui eût pourtant pas empêché d'attaquer les actes qu'il m'ont paru répréhensibles; mais la difficulté eut été de refaire et de redire en d'autres termes tout ce que j'avais dit et fait sous le dernier gouvernement. Nos hommes (l'État ne se paupère guère d'imagination et de

PRÉFACE

veut (le plagiais ; les abus et les fautes se renouvellent, se succèdent et se perpétuent chez nous avec une merveilleuse facilité; aussi les sifflets s'usent-ils à la peine, et je défierais la plus heureuse imagination de suffire plus de quinze ans aux cadres, aux refrains, aux vers grands et petits que l'opposition attend d'un chansonnier. L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde. Les miennes étaient épuisées, ou peu s'en fallait ; à de plus jeunes donc de tenter l'aventure.

Mais une raison non moins puissante m'a décidé au parti que j'ai cru devoir prendre.

La chanson politique est, sans doute, une arme redoutable, mais la pointe s'en émousse vite et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également lions, et, pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir entre deux

camps bien distincts ou entre des passions fortes. La Ligue et la Fronde l'ont prouvé de reste. .\près les noëls contre la cour de Louis XV et Louis XVI, au commencement de notre immortelle Révolution, en présence des étrangers ('t du royalisme en armes, elle produisit des refrains de colère et de triomphe. Le Directoire ressembla trop à une anarchie, surtout vers sa fin, pour n'avoir pas été en hutte à quelques-uns de ses traits. Avec toutes les factions, la chanson fut contrainte de se taire sous l'Pimpire, et elle ne put même alors être louangeuse sans un visa de la police. Les héros ne sont pas ceux qui

PREFACE

la redoulent le moins. Voyez comnieil Turenne la traitait dans la personne de Bnssy-Rabutin, exilé pins tard par Louis XIV pour d'assez médiocres couplets. Ce n'est pas à moi de dire combien les deux règnes de la Restauration lui furent favorables, en dépit des juges et des geëliei's. X la chute de la branche aînée des Bourbons, je pi'édís que la chanson arrivait à un temps de repos.

En effet, bientôt les opinions diverses s'enhardissent à lever l'étendard de l'opposition et* se prétent même une mutuelle assistance, ce qui est toujours une preuve de prétentions aventurées et de faibles convictions, an moins de la part des chefs. Aussi chaque parti ne tardet-il pas à se fractionner, et de l'impuissance qui en résulte naît la déconsidération. .Ajoutons que le peuple, instruit par le spectacle de nos mesquines ambitions, détrompé sur le compte de la plupart de ceux dont il s'était fait des idoles, le vnii peuple, celui pour qui et avec qui j'ai chanté, condamné à ne plus croire à rien, à ne plus aimer rien, se tient eu dehors des évolutions de la politique, comme un jury impaiiial, appelé à pro-

noncer souverainement un jour sur les longs débats de notre époque avocassière et cupide.

Dans un tel état de choses, où la chanson peut-elle prendre son point d'appui? Qui peut-elle satisfaire? Comment former ce chorus général nécessaire à la propagation de ses refrains? A peine a-t on daigné remarquer de jeunes talents qui se sont jetés dans cette mêlée avec provision de graves et de joyeux couplets.

PRÉPACK. 7

Malgré le mérite de leurs œuvres et de leurs efforts, aucun n'a obtenu les encouragements que les partis ont l'habitude de prodiguer à leurs coryphées; bonne fortune qui contribua tant à ma réputation.

A ces causes de mon silence j'oserais ajouter une inflexion d'un ordre plus élevé.

Nous ne devons jamais l'oublier ; la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais une immense révolution sociale. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Kilo appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, etc., etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour se servir au service d'une phase nouvelle de civilisation. Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de ponts-neufs, réclamerait l'organisation de la

démocratie, cette œuvre si importante qui reste toujours à faire et à laquelle les républicains mêmes n'aiment pas penser ?

Le poète erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des débris de constructions et des ruines amoncelées : qu'il abandonne donc l'arène aux doctes et aux sages qui viendront, s'ils ne sont déjà venus, <e que je n'ose

s T'nÉFACE.

affirmer par respect pour nos grands hommes d'Italie. Cependant, si je ne me trompe, l'homme a pénétré des besoins actuels, le poète doit se réfugier dans l'avenir pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le rôle de prophète est assez beau, et M. de Lamartine me semble s'en être emparé, particulièrement dans Jocelyn, avec toute la supériorité du génie.

Cette réflexion et quelques autres, inutiles à rapporter, m'avaient donné l'idée d'entreprendre un ouvrage en prose pour l'éducation des classes laborieuses, afin d'utiliser ma vieillesse. J'y ai longtemps rêvé; malheureusement, ce n'est pas au déclin de la vie qu'on se fait un talent nouveau, et je ne puis concevoir d'œuvre écrite à laquelle l'art soit étranger. C'est l'ouïr trop peu loin sans doute l'amour du bien public que de le subordonner à une si puérile vanité. Je m'en accuse : qu'on pardonne à ma nature ainsi faite.

Dans un but moins utile j'avais presque promis d'écrire des notices sur (quelques-uns de mes contemporains, morts ou vivants. J'ai fait plus, j'ai essayé ce travail, et plusieurs biographies ont été à peu près achevées.

Mais bientôt, frappé de l'impossibilité d'être toujours si sagement instruit et par conséquent toujours juste pour les hommes des différentes opinions, soit en l'absence du pêle-mêle des documents, soit à cause des retours possibles dans des existences non achevées, soit enfin à voir la faiblesse qu'inspire au peintre son attachement pour quelques-uns de ses modèles, j'ai renoncé

PRÉFACE.

À cette tâche pénible et détruit mes premières ébauches. S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, (Ximbiens n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer du lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute; surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du Peuple, c'est travailler à sa démoralisation !

Enfin donc au travail biographique, j'ai continué de chanter, mais rarement et pour moi seul. Si on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger; un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer. Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne. Il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels ce maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux ; il feindra de ne pas vous reconnaître. 11 m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant; toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir af-

faire à lui qu'après ma mort, j'ai eu pouvoir me dégager un peu des formes rythmiques auxquelles je me soumettais constamment pour lui jurer et dans l'intérêt de la cause que j'ai défendu.

PR EF ACF.

due. On s'en apercevra à l'absence d'un choix d'airs pour beaucoup de ces dernières chansons *, ce qui ne m'a pas empêché de me les chanter souvent, sur des airs improvisés, d'une voix chevrotante. Surtout on remarquera que j'ai fait moins usage du refrain obligé, dont jusque-là je n'avais osé m'affranchir, ayant observé que, sans ce retour des mêmes paroles, la chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peine, bon Dieu ! le refrain ne m'a-t-il pas donnée ! Combien de nuits passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les vents ! Je dois le reconnaître pourtant ; si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi. Avec raison j'ai dit du refrain qu'il était le frère de la rime : comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincte, et à mieux en approfondir l'expression.

Ces courtes observations prouveront que, plein de respect pour le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sans ce rajout, l'âge ne m'a rien fait négliger.

* Les airs marqués en tête de la plupart des chansons qui ou comportent ne l'ont pas tous été par l'auteur.

(Noie de l'Editeur.)

l'BKKACK.

Ce ii'est ceilo pas moi ([ui aurais cicviiiû ce qu'on appelle aujourd'liui la litlérnture fiwHe, cuieiiiiie, luor- IcIlc de cetle autre littérature ipii fit le charme de ma vie et fut si longtenijis l'orgueil de la Fiance.

BÉUANGElî.

Septi'iiihrc ISI'i.

Tours, b seplemUrc ISôii.

Mon ciiEii l'kuiuitin,

Om nu siiiii'iiit li'op |irCM(lrc (le pivcau lions. Kn vousaslunl tous mes ilroits sur mes rhansons imprinu'cs et publii'ies par \ oiiis [et je n'en recounai» pas d'autres que celles de l'édilion iu-S'), en vous r('lanl, dis-je, tous mes droits sur mes elianssois, aujourd'lmi et à toujours, je vous ai ((''nlemcnl eéde la propriété des elianssois que je iMuirrais faire jusqu'à rélioque de ma mort, quel qu'eu pût être le nombre. Voilà d('jà plusieurs années que, pour prix iracquisilion, vous me servez une rente de huit cents francs; cette rente viagère, vous avez voulu dernièrement la jiorter à douze cents francs" : c'est le moins que moi, |Knir reconnaître tous vus bons procédés, je vous assure par tous les moyens la (iropriélé non-seulcincnl des chansons publiées, mais aussi des chansons que je fais encore de temps à autre.

* lécditiuii iu-K" dont parle ici lléruii^er est l'cdilioii eu quatre Vu* limies publiée en 185Ô-54, et ornée de cent (jiiiale gravures. {Soir (te l'ÊdilrHr.)

•* L'éditeur de Liéranger ne croyait pas avoir besoin de dire que, depuis 1838 (date de cette lettre), la rente viagère a été successivement augmentée. En 1817, elle était portée à deux mille quatre cents francs, l'nc lettre de Liéranger, publiée alors avec les dix chantons inédits, témoigne de la difficulté qu'on eut à lui faire adapter une modification qui doublait ainsi son revenu. Depuis ce temps, d'autres augmentations, toujours imposées avec peine à Béranger par son éditeur, avaient plus que triplé le chiffre de douze cents francs dont il est question plus haut.

{Sole de l'Éditeur.}

Sm- le cahier où je les écris j'ai eu soin de l'insérer : Ce cahier appartient à M. l'érrotin. conformément à l'acte passé sous seing privé entre moi et moi. Ainsi, à ma niort, vous m'en rendrez^ qu'à les réclamer, pour que ces chansons vous soient remises, de même que le peu de notes que j'ai pu faire sur les anciens volumes, notes intercalées dans un exemplaire de ma publication in-12*. Mais, comme des papiers peuvent disparaître complètement, je veux, quant aux chansons manuscrites, j'en prendre encore une autre précaution. Je vous remets donc une copie faite par moi de ces chansons nouvelles, et vous prie de les déposer (Hissez entre les mains du notaire qui a votre coidiance (M. Dufresne) : je vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite pour les ajouter à ce premier dépôt, ainsi qu'elles attendent là l'équiquede ma mort, bien indéterminé j'espère je suis à n'en publier aucune désormais, ainsi que le précise la convention faite entre nous. Ayez donc bien soin, mon cher ami, de les tenir sous triple cachet, jionn j'espère personne n'en puisse prendre connaissance. S'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier

qui reste dans mes mains cl les joindrai par errata aux envois snbséquerds que je vous adresserai.

Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience que je prends tous ces soins, qui ne me sont pas ordinaires. Il est juste que je vous assure la propriété exclusive des chansons de ma vieillesse, qui n'auront |>enl-êtr d'autre mérite que de compléter les mémoires chantants de ma vie, mais qui auront au moins ce mérite.

Vous concevez que, dans l'impression , il no faudra pas s'astreindre à l'ordre que j'établis ici. Si cela m'est possible, j'indiquerai dans quel ordre il faudra les publier.

Ce que je vous demamle, c'est que, daiis le cas improbable où vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez chez le notaire me soit remis, sans rupture de cachet; vous promettant de mon coté de prendre tous les arrangements nécessaires pour assurer à vos héritiei's la propriété de ces

* Cos notes SC trouvent à la tin du présent volume.

(Note (le l'Édileuft)

chansons. Il suffit , je crois, pour cela, que vous laissiez un mol (le votre, main qui ordonne que la remise du dépôt me soit faite. Celle remise est nécessaire pour que la publication n'ait pas lien sans mon consentement, dans le cas où votre fortune tomberait dans les mauis d'un mineur. Pardonnezmoi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles; vous savez que cela est dans mon raractère. Vous en aurez la preuve à ma mort, car vous verrez que dans mon testament* j'ai eu soin de faire

mention de l'acte passé entre nous, qui vous donne la propriété de mes chansons imprimées et manuscrites.

Comme je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner un témoignage de ma gratitude pour vos procédés à mon égard. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile; et je dois ajouter, pour ceux qui en ont été surpris, que si je n'ai pas eu une plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas jugé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été au reste bien récompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes remerciements et l'assurance de toute mon amitié.

A vous de cœur,

P. J. DE BKUANCER.

'Ui'-ranger parle d'un de ses premiers testaments, qu'il a modifié depuis 1808. (Vote de l'Assemblée.)

PLUS DE VERS

Am dos Trois Couleurs.

Non, plus de vers, quelque amour qui m'anime : La règle et l'art m'échappent à la fois;

Un écolier sait mieux londre la rime Au bout du vers mesuré sur ses doigts.

Devant le ciel lorsque tout haut je cause Avec mon cœur, au
fond des bois déserts.

L'écho des bois ne me répond qu'en prose.

Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus ! Et, comme aux fins d'automne. Le villa-
geois, dans ses clos dépouillés.

Regarde encor si l'arbre en sa couronne Ne cache pas
quelques fruits oubliés,

Je vais chercher; pour cela je m'éveille;

Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers :

TEBNÈBES f. IANSOSS

(J'n'il nianquim do. fruits à ma corboillo!

Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus ! Et pourtant dans mon âme J'entends sa
voix dire au peuple craintif:

Lève ton front, peuple, je te proclame De la couronne héritier
présomptif.

Il dit : et moi, joyeux de prescience.

Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts.

Peuple Dauphin, l'instruire à la clémence.

Dieu ne veut (il est que je fasse de vers.

UN ANGE

\iR (lo la Pipp d»î tabac, ou ; J'ai vu partout ilais mes voyages.

D'où naît cette pure auréole Dont les rayons frap|ient mes
yetix?

L'est un ange, nn ange qui vole Entre mon front chauve et les
cieux.

Lomme un doux luth .sa voix m'attire,

El ses cheveux longs et flottants Embaument l'air que je res-
pire Des plus doux parfums du printemps.

Oui, c'est un ange; car mes rides Feraient fuir la simple beauté
(lui lirait dans mes yeux humides Des souvenirs de volu))lé.

ItF. UKRANGKIL.

Mais Tango aux giàcos iniiooenlos, l'resqito houroux d'éto
venu tard, Sourit quand scs mains carcassantos Réchauffent les
mains du vieillard.

Ct"t ange écarte d'un coup d'aile Les songes iioirs (|ui m'étrei-
gnaient ;

Il sentit mon guide fidèle Si mes faibles yeux s'éteignaient.

Au but de ma course éphémère Qu'enfin j'arrive harassé,

Comme un nouveau-né par sa mère, Sur son sein je mourrai
berci".

Mais de mourir pourquoi parlé-je.

Quand pour vivre il me tend la main ?

Son souteRe a fait fondre la neige Qui cachait les fleurs du chemin.

Et pour ma soif, dans le voyage,

De ses lèvres coident toujours

Des baisers plus doux qu'au jeune âge

.\e m'en prodiguaient les amours.

J'en suis donc sûr, il est des anges Qui, vers nous prenant leur essor.

Au pauvre enfant donnent des langes, A la pauvre mère un peu d'or.

Vous, leur sœur, d'une àine ravie Agréez le culte pieux;

Qu'avec vous j'achève la vie,

Qu'avec vous je remonte aux cieux.

DERMEBRS CHANS^ONS

LE PHÉNIX

Alt !

Jadis, en des dimats lointains,

Vivait sur de fertiles places Une lépublique de sages Heureux des |»lus obscurs destins.

Le phénix vint sur l'autre rive.

Vite, à sa cour il les fit appeler.

Son héraut criait ; « Qu'on me suive !

Dépêchez-vous ; l'oiseau peut s'envoler. »

Partout l'esclave galonné Va disant : « Mon maître a des ailes
A couvrir vingt peuples fidèles;

Venez voir l'oiseau couronné.

Pas n'(>st iKSoin de vous l'appi'ondre.

Au bien de tous il aime à s'immoler.

S'il meurt, il renaît de sa cendre.

Dépêchez- vous; l'oiseau peut s'envoler, n

Nul ne l'ajoute. 11 ajoute encor .

« .Ne pas le voir- serait dommage, rien d'aussi beau que son
plumage.

Son bec de perle et ses pieds d'or.

Vrai soleil, sa tête couronne.

Sur vos moissons daignant étinceler.

Les mûrirait. Dieu me pardonne !

Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler. »

DE BÉRANGER.

Un vieillard enfin lui répond :

« Cesse, ami, tes vaines fanl'ares ;

Nous J]référons, nous, vrais barbares,

A Ion oiseau poule f|ui pond.

Pourtant il nous plaît fort enlendre Chanter linots, coloinlies
rouioider.

Le chant du pbéuLx est moins tendre:

('est chant roy:d ; l'oiseau jwut s'envoler.

Il Sache qu'en son bûcher fumant A'os p<*res l'ont osé
surprendre.

(Ju'ont-ils découvert dans sa cendre?

Hélas! un coeur de diamant.

Tout être unique eu son espèce Il'auciin amour n'a pouvoir de
brûler.

Plaiguez les rois, dit la Sage.sse.

Nous les plaignons; l'oiseau peut s'envoler. »

LUS CIIANSO.NNKTTKS

A HKA/.lKIIt

MON SOISIN A PAb»Y Et MO!1 ANCIEN COU.^OIE AL CAV-
KAI .

OU, KN .m'RNVOYANT SON KECIEM., M'\ ADKKshK ISF.
FOUT JOUE nUNSON

Aiii : Ainsi j:uii> im ^rainl prophrto.

Ilrazier, grand merci de tou livie,

Ile nos Ix'aux jours gai souvenir.

* Depuis que relie eli.iusoii est faile, Brazier à «■essé ,1e vivre
; il élaïl moins Apé qite moi. "li des vaiidevilli>(ei|

a nKRNIKUF.S CHANSONS

Quoique un peu las déjà de vivre,

Je te (liante pour rajeunir.

Que de soupers ! Que d'amourettes !

Que de vrais amis à viufft ans!

C'est là le temps des chansonnettes,

Oh ! 1e bon temps ! oh ! le bon temps !

Des airs que module une amie,

A vingt ans naît plus d'un refrain.

Nos vers narguent l'Académie,

Nos plaisirs, tout censeur chagrin.

La montre d'or paiera nos dettes ;

o» sert de eompler les instanls?

C'est là le temps des chansonnettes.

Oh ! le lion temps ! oh ! le bon temps !

Chauve, déjà, mais jeune encore ',

Je me vois admis au Caveau ;

Là tu fais d'une voix sonore A|>plaudir maint couplet nouveau
;

Moi, j'y chante un hymne aux grisettes, l'orte-bouheur de mon printemps.

i)ui ont o!)lenu Ifi plus de succès au tlièltre, cl Dèsaugiers le regardait coinme celui de tous qui faisait le mieux les couplets de pièces, Cliansounier sans travail, mais aussi sans prétention, il était remarquable par un talent d'allure vive et gaie. Brazicr méritait d'être aimé. Incapable d'envie, il renilait justice même à ceux (ju'il se voyait préférer. Les opinions légitimistes, qu'il avait cru devoir ado|iter, ne le rendaient ni servile ni intolérant, ce qu'on ne pourrait pas dire lie tous ses confrères du Caveau. {Sole île Béranger.)

• J'avais trente-trois ans. {Sale de Béranger.)

DE BÉIIA.XJEI!,

V'ivü le temps des chaissoimelles 1 Oli ! le bull temps 1 oli ! le bon temps 1

Je vois encor ré'>iier à Uible l)és;mgiei s, notre maitre à tons,

Bon convive si regrettable,

Trop fou des rois, mais roi des fous.

Coulez, bons vins, sautez, lilletl<'s,

A sa voix ipje toujours j'euUnuls.

\'ive le temps des chansonnettes !

Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !
Moi, d'abord, puis, aux vieilles payodes J'adressai de vertes leçons.
Si l'on dit que j'ai fait des odes.
N'en crois rien : j'ai fait des chansons.
Est-ce leur faute, les pauvrettes.
Si leur père avait cinquante ans ?
Adieu le temps des chansonnettes !
Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !
Voisin, l'hiver n'ose t'atteindre :
Ton recueil charmant en fait foi.
Ma gaieté, qu'un rien vient éteindre, Trouve à se rallumer chez
toi.
Oui, grâce à ta muse en goguettes, Grâce à tes refrains si
chantants,
Je rêve au temps des chansonnettes.
Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

LES FOURMIS

Am de la Petite Cendrillon.

Quel bruit dans la fourmilière !

On s'assemble, on parle, on court ; Suivi d'une armée entière.

Le roi jiar avtr sa cour.

Un avoGtt les inonde

De mots qui me sont transmis.

O Uoiiquérons, dit-il, le monde, Gloire immortelle aux four-
mis! »

L'armée atteint dans sa luan lie De fici's pucerons cam^és
Près d'un fétu qui fait arche Sur deux cailloux escar|K's.

Le roi dit : « De leurs üilières (lliassons-les, braves amis.

Dieu combat sous nos bannières.

Gloire immortelle aux fourmis! »

L'autre peuple a son lleicule,

Faux dieu qu'il invoque alors :

On va, vient, pousse, recule,

Ah ! que de sang et de morts !

Les pucerons et leurs lares Eu dérouté enfin sont mis.

DE BÉBANGEB.

Exterminons les barbares.

Gloire immortelle aux fourmis !

Vile un bulletin détaille Tous les exploits faits céans, Procla-
mant cette bataille La bataille des géants.

Reste à piller le royaume Des vaincus in extremis.

Que de brins d'herbe et de chaume Gloire immortelle aux fourmis!

Un arc de triomphe en paille V'oit rentrer le roi vaiiu|ueur ;

El la foule qui travaille,

A jeun, le salue en chœur.

Puis un Pindare en extase Lance une ode aux ennemis.

Les fourmis aiment l'emphase.

Gloire iimnortelle aux fourmis î

Tout enivre de sublime.

Le harde ajoute ces vers ;

Il Des temps je lianchis l'abime; l'ourmis, à nous runivers !

Nous saurons, que nul n'en doute, Ge globe une fois somnis,

Des cieix nous ouvrir la roule.

Gloire immortelle aux fourmis! »

Tandis que l'auteur bravache ^'olc aux Titans leurs projets.

2ti DtlliVlÉKES CHANSONS

Dans son urine une vaclie Noie auteur, jirince et sujets.

Le seul qui trouve un refuge Veut qu'à sec Dieu se soit mis
Pour sullire à ce déluge.

Gloire immortelle aux fourmis!

LE BAPTÊME

D1A1.oCUK

-tlii :

eUEMUïK COItSE.

« Nous voilà sujets de la E'nuiçe, Qui nous envoie un gouverueui'.

Y gagnera-t-elle en puissance?

Y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME CORSE

Ue ce toit, vois d'ici le maîlie, Bonaparte, ami des Français ; Tandis qu'il aide à leurs succès.

Un second (ils lui vient de naître'.

‘ Napoléon Bonaparte est né le 15 août 1769, jour tic l'Assomption de la Vierge, peu de mois après le traité iui réunit définitivement la Corse à la France. Son itère, Charles Bonaparte, avait d'abord été très-opposé aux Français; mais M. de Marbeuf linit par l'attacher à leur cause, i|ui était dans l'intérêt de cette Ue. (Noir de Béranger^)

r>E nÉRANGEH. 27

PREMIER CORSE

Üans toute l'île une fête a donc lieu?

DEÜXIÈMF, CORSE.

D'être à la France on y rend grâce à Dieu.

PREMIER CORSE

On dispose ainsi de la Corse Sans nous dire : Y consentez-vous ?

La règle des rois, c'est la force ;

Ont-ils parlé : peuple, à genoux!

DEUXIÈME CORSE.

Dieu le veut, comme il veut la joie De ces époux qu'on vient fêter.

A l'église on va présenter L'enfant qu'à leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE

Où va la foule, au pied de ce rempart?

DEUXIÈME CORSE

V'oir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE

Sur nous, qu'avait opprimés Gênes,

Un antre joug va donc, peser?

Ce n'est pas à changer de chaînes Que l'on apprend à les briser.

DEUXIÈME CORSE

Voilà le baptême qu'on sonne;

Le cortège part triomphant.

Ce fils n'est pas leur seul enfant ;

D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

28 nF.RNIÈRES CHANSONS

PREMIER CORSE.

Par Ifi canon, quoi! ce jour est fête '

DEUXIÈME CORSE

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE

La Corse étonnera le monde,

A dit un ami de nos droits '.

Mais, s'il faut qu'un roi la féconde.

Qu'enfantera-t-elle? Des rois.

DEUXIÈME CORSE

La mère, dame sage et bonne,

Sur son lit, le front incliné.

Par le jour où son fils est né.

Le recommande à sa madone.

PREMIER CORSE

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE

D'exploits futurs ces chants parlent toujours.

PREMIER CORSE

Pourtant les Corses sont des braves.

Home, la Rome des Césai's,

.N'osait en prendre pour esclaves :

Nous avions déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE

On lui donne un patron sans gloire ;

C'est .Napoléon, m'a-t-on dit ;

■ J. J. Rousseau, que les Corses av.aient voulu ehaitrcr de
Taïre nue constitution pour leur He- (Noie lif Hrranger.)

DE BÉnAXGER.

Mais, si le saint est sans crédit.

Le nom semble fait pour riiistoire.

PREMIER CORSE

Chaque navire a pavoisé son bord.

REUXIÈME CORSE.

Les Anglais seuls dé.sertent noire port.

PREMIER CORSE

En quoi l'âpre sol de cette île Peut-il tenter un roi puissant?

Nos mains, sans le rendre fertile.

L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE

Un carillon de bon augure Reconduit l'enfant au logis.

Loin du sein, hélas! tu vagis.

Pauvre petite créature !

PREMIER CORSE

Que vois-je au loin sur nos rochers déserts?

DEUXIÈME CORSE

Un jeune aiglon qui plane dans les aii-s.

PREMIER CORSE

Quand l'ombre du manteau d'un maître Passe entre le soleil et nous.

Qu'importe un enfant qui peut-être Doit traîner sa vie à genoux?

DEUXIÈME CORSE

Ami, Dieu seul renverse et fonde*.

Ne peut-il, lui qui la défend.

r,ü OERNiftRES CHANSONS

Donner à la France un enfant,
A cet enfant donner le monde ?

PREMIER CORSE

t^iieil bruit soudain se mêle aux cris joyeux?

DEUXIÈME CORSE

r/est le tonnerre : il ébranle les cieix ! »

I/Kl'.YmKNA'E.

Am ;

K Descendez tous deux de monture, Enfants, sous l'arbre du
cb(>rnin.

Vous semblez Grecs par la ligure • Je veux lire dans votre
main.

.JOSEPH.

Seriez-vous la vieille Égyptienne ' One notre évêque veut
bannir?

l'égyptienne.

Oui; point de Gorse qui ne vienne M'interroger sur l'avenir.

NAPOLÉON

Je veux la consulter, mon frère.

* On a souvent raconté qu'une Egyptienne avait prédit à Na-
poléon, jeune alors, les miracles de son immense fortune; on en a

dit autant ife l'impératrice Joséplaine. (No/c de Béranger A

DE BERANGEn.

SI

JOSEPH

Garde-t'en bien : c'est un péché.

Allons plutôt vendre au marché Les olives de notre mère '.

l'égyptiensf..

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, {Bis.) Quand je di-
rais : Tu seras plus qu'un roi. »

Les chevaux s'arrêtant d'eux-mêmes.

« Voyez, dit-«lle en souriant.

J'ai pour braver les anathèmes.

Tous les secrets de l'Orient. »

Malgré l'ainé, qu'elle intimide, liC plus jeune, au regard altier.

S'avance alors : — « Femme intrépide,

Vous avez vu le inonde entier ?

l'égyptiïf.nnk.

Oui, j'ai vu tout, ombre et lumière.

Enfer et làel, morts et vivants.

Dieu m'a crié : Coinine les vents Passe et n'emporte que
poussière.

V^oyons ta main, mon enfant, et crois-moi.

Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON

En Égypte vous êtes née ?

* Madame Lælitia Bonaparte n'61cvait sa nombreuse ramille
i|u'à force d'ordre et d'économie; elle faisait vendm les fruits de
sa petite propriété, dont son fils atné, Joseph, partagea de bonne
heure la direction avec elle. (Note de Béranycr.)

DF.R.MKRES CHANSONS L'ÉGyPTIEN.NE.

Non; dans Moscou fut mon berceau,

La source à Memphis couronnée *

Là vient se perdre obscfir ruisseau.

De consoler ma ra^ anticpie Quels soins le sort n'a-t-il pas
pris ?

Dans tes déserts, jeune Amérique,

J'ai foulé d'antiques débris ;

Et sur des monts de cendre humaine.

Dans l'Inde, lasse de marcher.

Je vins gémir sur un rocher Inconnu, nommé Sainte-Hélène.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Quand je dirais ; Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON

Femme, que fait la métropole.

Ce grand Paris, notre fanal?

l'égyptienne.

Cette ville, que l'on croit folle.

C'est Brutus en habit de bal.

Là j'entendis, l'oreille à terre.

De profonds et sourds grondements.

Palais et temples, un cratère V^a s'ouvrir sous vos fondements.

Un ciel pur semble nous absoudre.

Chantait la cour dans ses ébats.

l'iiiMii Ins Bohnmiciis ou É^yplinns ivgne une ti-adilinii 1ns fait HnsrnnHrn ilns anciens maîtres de l'Épyple.

(\«/e ilr Bérniujfr.\

DK BKILAMUCn.

ôo

Lfi ci(l est p\ir ; mais c'est fl'en bas (Jii'à présent partira la foiidie.

V'oyoïis ta main, mon enfant, et crois-moi, (.tnaïul je dirais ;
Tu seras plus iuu'iin roi.

SAL'OLKON.

.le me fie à votre science:

Égyptienne, voici ma main.

i J.'ÉGVniK.N.NK.

Que vois-je ! o signes de puissam e !

O lalæurs du gt'mie humain !

Muses, pour vous quelle épopée î Législateuis, qu'il sera grand
!

France, à l'œuvre ! forge une éjM'e Pour cette main de
conquérant.

Rois, j)leurez vos orgueils de race ;

Suivez-le, j)euples liabdants.

.Moi, je tomlx' aux pieds dont le temps Doit à jamais garder la
trace.

J'ai vu ta main. o noble enfant! crois-moi, l,)uand je te dis : Tu
seras plus (pi'iiin mi. »

Aux i)aroles de la sibylle, Lejeune honnne, silencieux, Lroise
les bras, rêve, immobile :

l'n éclair brille dans ses yeux.

.\ genoux reste l'Egyptienne, .Mais Joseph s'écrie, exalté ;

« Napoléon, qu'il te souviene De moi dans ta prosjx'rilé.

Afin de payer l'étrangère

Pour qui Dieu n'a rien de caché,

Frère, courons vendre au niarclié Les olives de notre mère.

I.'ÉCY1*T1F,NNE

J'ai vu ta main. o noble enfant ! ci ois-moi, (Bis.) Ouiuid je te dis
: Tu seras plus qu'un roi. »

DE PIIOFUNDIS

MON A.NMVEIISAIRE A FONTAINEBLEAU Ain (les
Ani.izoïies.

« Lhiilter Paris, quitter le monde.

C'est mourir, » m'a-t-on dit cent fois.

Or, dans ma retraite jirofonde,

Je suis mort, du moins je le crois. (Bis.) D'un trépassé prenant
le caractère.

Je tiens mon gîte aux indiscrets muré.

Me voilà donc comme à cent pieds sous (erre. 1 De profutulis!
car je suis enterré.)

Je vis en mort tranquille et sage Dans ce coin qui me va si bien
;

Espérant, moi qui sais l'usage.

Que l'oubli sera mon gardien.

.Mais que de moi l'arnitié se souviennne Pour chaque nœud
qu'avec vous j'ai serré.

A mon tomlieau ipie souvent elle vienne.

De profvndis! car je suis enterré.

DK ÜKIIA.NGEII.

ri'i

Je (üiiyoib qu'oii s'iiinnorUilisti ; l'ourtaïil celiï devieïil Ijanal ;

El lettre d'ami, quoi qu'on dise,

Vaut mieux qu'article de joui ial.

Liissons la gloin* apposer sou ijaral'e Sur maint brevet par des
sots délivré ;

Mes vieux amis, faites mou épitaphe.

De profundis! car je suis enterré

Les morts ne se dérangent guères ; Venez donc sans deuil ni
souci.

Narguant les larmoyeurs vulgaires.

Boire au défuiil qui gât ici.

l'ius ne m'arrive un soiqiir de cuIoiiiiLm; ; Plus un seul vers
par Lisette inspiré.

L'amitié seule a des Heurs pour ma tombe.

De profundis ! car je suis enterré.

Pourtant, lorsqu'irai je m'entendre, '

Ne me croyez pas devenu

Fou misanthrope ou sage austère.

Contre son siècle prévenu.

Avec le temps si mou esprit plus sombre V'oyait en noir, sous
un ciel azuré.

Soyez, amis, indulgents pour mon ombre.

De profundis ! car je suis enterré.

De profundis! criait Lazare,

' Rêveur dans la tombe endormi.

Lorsque armé d'un pouvoir Irai rare, Jésus réveilla son ami.
(Dis.)

IIcNXXIKRF.S CHANSONS

Au bout de l'an où tous je vous convie Pour un service; à bas
bruit célébré, Comme à Lazare, ah ! rendez-moi la vie.

De profundis ! car je suis enterré.

LA PRISONNIÈRE

Am ; (j; Miifiislral iri'éproclmltlc.

Platon l'a dit ; l'ânie est cajitive Dans ce corps brut, obscur séjour, Prison véi itable où ii'arrive tjue lenleineiit ré-clat du joui'.

Celle âme en f|ui tout est mystère.

Souffrant du froid, souffrant du chaud, (Jnand l'édifice soi t de terre,

Sommeille au fond d'un noir cachol.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre, Nature tente un sourd travail.

Et fait jioindre dans ce lieu sonibic Le jour douteux d'un soupirail.

A la lueur (jui vient d'éclore.

Se ciéant un vaste horizon,

La pauvre âme longtemps encore Se heurte aux murs de sa piison ;

Mais enfin s'ouvre une fenêtre ;

Elle s'y cramponne en riant.

G«rnier freret Ziueurt

UE BÉLUiNGER.

Salut, printemps qui viens de naili e 1 Tout brille aux feux de l'Orienl.

Ces bois si verts, ces eaux si belles.
Ces monts géants, riionme en est roi.
Toutes ces fleurs, pour moi sont-elles?
Tous ces fruits, seront-ils pour moi?
De la prison d'abord si noire Le faite devient radieux.
L'âme en fait un obsei vatoire Et de là plonge dans les deux.
Tant d'astres soulèvent les voiles Du Dieu qui leur trace un
chemin.
Je me noie en ces flots d'étoiles ;
Dieu puissant, tendez-moi la main.
Mais l'automne touche à son ternie; Déjà le ciel s'est obscurci.
L'observatoire alors se ferme.
Hélas ! et sa fenêtre aussi.
(Juelque rayon, qui meurt bien vile, Frappe encor des murs
délabrés.
Fuis du cachot, son premier gîte, L'âme redescend les degrés.
Il en est ainsi pour la foule A l'âge. de caducité.
Mais enfin la prison s'écroule;
L'âme s'envole en liberté.
De nouveaux fers Dieu la préserve !
Et j'ajoute à mon oraison :

nEKMÈRES CHANSONS Faites, mon Dieu, quelle conserve
Le souvenir de sa prison.

ADIEU PARIS

Am :

Paris m'a cric ; Reviens vile !

Sai lions si la voix a faibli.

Cesse au loin de vivre en ermite; Reviens clianler ou crains
l'oubli.

J'ai répondu ; Dans la mémoire, Paris, laisse mon nom périr.

En vain ton soleil fait mûrir Crandeur, jdaisir, richesse cl
;;loire; Ici l'écho me dit tout bas ;

Ne l'en va pas. {Bis.}

Qu'en dites-vous dans ce feuilla^e, Oiseau.x qu'aux temps
froids je nourris?

— Nous disons : Vive le villa^e !

Connaît-on l'aurore à Paris?

Elle enlr'ouvre ici tes paupières Au chant des linols, des
pinsons.

A nous tes dernières clialisois,

A toi nos chansons printanières.

Et puis l'écho redit tout Ixis .

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'êtanche La soif au déclin des
longs jours?

— Que sagement ton front qui jienche A brisé le joug des
amours.

Plein d'une tendre souvenance,

Cultive en paix nos doux présents :

iVous garderons à tes vieux ans Pour chaque jour une
espérance.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loin*, Voisins du seuil cher à mes
goûts?

— Que dans leur cours fortune et gloin* Sont plus variables
que nous.

Pour qu'en ton sein la peur redouble .Au moindre songe
ambitieux.

Vois ce fleuve capricieux ;

Plus il monte, plus il est trouble.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va ps.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge J'ose planter, arbres naissants?

— Que du soin mis à ce bocage Tu nous verras reconnaissants.

Des maux d'autrui Pâme oppressée.

Quand tu rêveras dans ces lieux,

Crands alors, nous pouri ons des deux Montrer la roule à la pensée.

Et puis l'écho redit tout bas :

^ie t'en va pas.

DERMftRKS CHANSONS

Arhros et flots, oiseaux et roses,

Oui, je vovis crois; adieu Paris.

Je m'amuse aux plus simples choses.

Quand je pense à Dieu, je souris.

Que me faut-il? Un peu d'ombrage.

Quelques pauvres pour me l'énir.

Et, pour le long somme à venir.

Le cimetièrre du village.

Aussi l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas. (Bis.)

MON JARDIN

A I.A GRF.NADIÈRF,, PRÈS DF. TOURS

Air : Quand des ans la fleur printanière.

Avec Dieu bien souvent je cause ;

Il m'écoute, et, dans sa bonté.

Me répond toujours quelque chose Qui toujours me rend la gaieté.

Bien triste, un jotir, j'ose lui dire :

Je vois poindre mes soixante ans.

Des vers en moi le souffle expire :

De quelles fleurs parer le temps?

Le vin ralhune en nous la joie ;

Mais, bien que Dieu nous l'ait permis*,

Que faire du peu qu'il m'envoie,

Loin de tous mes l)ons vieux amis?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.

Mon cœur en vains soupirs se fond ; L'esI le poisson qui toujours nage Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes, (liains l'oubli, iri'a-t-on répété; Travaille et (trépare à tes restes Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge.

Plus de voix pour rien chansonner ; S'il fait encor marcher
l'horloge.

Le Temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage.

Voilà mon lot. Mais que le ciel M'accorde un des plaisirs du
sage :

Au pauvre ermite un jmiu de miel !

Dieu hou, avec toi ma tendresse De tout mot pompeux se dé-
fend ; Dieu hou, pitié pour ma faiblesse!

Donne un jouet au vieil enfant.

.l'ai dit; soudain je vois éclore Des fleurs, et ces fleurs
fourmiller.

Où tous les brillants de l'aurore.

S'enchâssant, viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se plaît,

Le sol s'enrichit de présents.

Ue c-e coin Dieu veut que je fasse Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite L'ombre et les parfums dans ce
lieu ; Oiselets qu'une feuille abrite, r.élébrez la bonté de Dieu.

LE CHEVAL ARABE

Air (l'Agclinc ; ou : Air nouveau de M. L. Abaoie.

Mon l)eau cheval, oui, je viens de te vendre.

Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit,

A ce vieux juif qui va venir te prendre !

Ob ! du destin c'est moi qui suis maudit !

Contre un peu d'or, hélas! c'est pour ma mère.

C'est pour mes sœurs que je vais t'échanger.

De mon chagrin si tu pouvais juger.

Tu pleurerai comme un coursier d'Homère.

Mon liel arabe, adieu! Sans toi, demain, 1

Ma noble mère irait tendre la main.)

Mère adorée! ah! relisons sa lettre :

Il Napoléon, nous qui faisons le bien,

« De notre toit le ciel vient de permettre « Qu'on nous pros-
crive, et nous n'avons plus rien.

« Songe aux tourments (juVn secret je dévore ;

« Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi.

« Matin et soir nous prions Dieu pour toi.

« S'il te bénit, il nous protège encore »

Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
 .Ala noble mère irait tendre la main.
 Je t'achetai sur le port de Marseille,
 D'un Levantin qui se promenait là.
 Ton dos cambré, ton inquiète oreille.
 Ton œil de feu, tout jx)ur toi me parla.
 Aux Mamelouks, cavaliers intrépides.
 Des ciieiks du Nil t'auiont sans doute offert;
 Ou, compagnon di's chameaux du désert.
 Tu reposas aux pieds des Pyramides.
 Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain.
 Ma noble mère irait tendre la main.
 En te montant, que j'ai l'âme saisie Du grand projet qui m'oc-
 cupe toujours !
 Cherchons, me dis-je, o\ii, cherchons en Asie La gloire, un
 rang, des combats, des amours.
 Où Bagdad rampe, où régna Bahylonc,
 Même aujourd'hui le plus simple officier

* En 1793, madame L.mtitia fui obligée, avec toute sa famille,
 de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous ; elle se réfu-
 gia à Mar.seille dans un grand état de gêne, quoi qu'en aient dit
 quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beau-

coup d'autres, ne peussent pas comme celui qui fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais mystère de ses temps de pauvreté.
(No/e de BérnigirA

D'En'ftnES CHANSONS

Peut dire encor, n'eût-il que son coursier :

Tyian, à moi ta sultane et ton trône!

Mon bel arabe, adieu! Sans loi, demain.

Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre.

J'en ferai part à mes frères cbéi is :

Sous mon soleil ton pied fera de terre Surgir des rois à mes sœurs pour maris.

Je veux un règne à faire oublier Rome, l)'il-il finir par d'éclatants malheurs.

Ab ! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs, Le peuple alors s'écrierait : Le jiauvre homme ! Mon bel arabe, adieu! Sans loi, demain.

Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale;

Et je te vends quand l'Europe prend feu.

Notre Alexandre a vendu Bucéphale,

Diront ces chefs que je flatte si peu.

Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles ; L'antique France* a tremblé sous mes pas.

Pour me porter où d'autres n'iront j>as,

A ton défaut, je sens que j'ai des ailes.

Mon bel ai'abe, adieu! Sans toi, demain,

Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal î le juif est à la porte.

Ah! qu'il te trouve un maître plus heureux.

Ma mère attend to\it l'argent qu'il m'apporte, Pi ur abriler ses enfants si nombreux.

Séparons-nous; niais, va, tu peux m'en croire, Si quelque jour, devenu général.

Je te rencontre, ô vaillant animal !

Je te rachète au prix d'une victoire.

Mon belarabe, adieu! Sans toi, demain, 1 Ma noble mère irait tendre la main.)

LA ROSE ET LE TONNERRE

Am :

Chez les Grecs, conteurs de merveilles.

Quel sort ne m'eût-on pas prédit?

Lauriers d'ilomère, et vous, abeilles", Qui mettiez Platon en crédit;

Lauriers, j'eus mieux que vos ombrages; Abeilles, mieux que votre miel;

Une rose et le feu du ciel De mon destin ont été les présages ;

Une rose et le feu du ciel.

Dans son sein j'essayais la vie.

Quand ma mère, au temps des frimas.

* Homère fui, dit-on, trouvé au bord du fleuve Mélésgene, sous uu berceau de lauriers; et des abeilles, dil-on aussi, déposaient leur miel sur les lèvres du jeune Platon endormi. Je demande pardon i ces deux noms si grands de les avoir rapprochés de celui d'un cbansonnier. (yole de Bf ranger.)

dermi:res chansons

D'.une rose eut, dit-on, l'envie, l'oiir la reine on n'en trouvait pas.

Ce désir vain lut-il la cause Du signe qui ni'a couronné?

Ail ! Dieu m'avait prédestiné !

Son doigt au front me peignit une rose ' ; Ail ! Dieu m'avait prédestiné !

Oui, sur Cil front lirille l'image D'une rose dont les couleurs S'avivaient lorsqu'on mon jeune âge • Avril aux champs semait ses fleurs.

Ihie dame à robe étoffée, baisant mon front, disait toujoui's :

Tu seras Im'-iu des amours.

Ces mots si doux me semblaient d'une fée:

Tu seras iHui des amours !

Des trop longs pleurs de l'élégie .le dus alirancbir la beauté.

.Amours, dans ma mythologie.

Dieu sourit à la volupté.

.Te vous prophétise une autre ère :

La femme engendrera la loi.

* ,M.i mtM'e eut en eflcl le ilésir d'une rose dans le premiei mois (le sa gi'ossccsc, en plein (oeur d'iiiver. Mes vieux parents ne manquèrent pa.s d'.iUrilnKîr à celle curie non salisl'aite une e.spèce de rose colorée que je portais au front, mais ((ue l'âge fit disparaître à plus de quinze ans. La tante qui m'a élevé en retrouvait encore la trace au retour du printemps.

.Vote ilc Bériinger.i

• DE BÉRANGEIL.

AT

Qu'elle soit reine où l'honime est roi.

Qu'en sou époux Ève retrouve un frère ;

Qu'elle soit reine où l'honimc est roi.

Mais aux doux etiaiiLs ma voix sans doute Devait mêler des sons plus fiers'.

Vient un orage : enfant, j'écoute Ce char qui roule armé
d'éclairs.

Sur moi du nuage (pii crève Le tonnerre tombe étouffant *.

Pourquoi pleurer le pauvre enfant?

Aux longs ennuis son bon ange l'enlève, l'oujuoi pleurer le
pauvre enfant ?

Hélas ! le ciel me fait renaître.

Que voulait-il me présager?

Moi, né faible, j'aurai peut-être De tes lois un peuple à venger.

Oui, des Français que j'encourage Les foudres sont pré's
d'écarter.

Tremblez, Bourbons, je vais chanter ;

J'ai fait, bien jeune, un pacte avec l'orage. Tremblez, Bour-
bons, je vais chanter.

.\b! j'ai rempli ma destinée.

.Vdieu l'amour qui me soutint :

' Dans (leux de mes chaisuis, j'ai déjà fait allusion à celle |iar-
licularilé de ma jeunesse, l'nc Donne éductilimi m'ciit mieux valu
que ces préleudus pronostias pour devenir un jour un lioranie re-
marquable; mais qu'on pardonne au rimciir de les avoir rappelés
ici; (iVo/c de Béranger^)

Dès longleinps la rose est fanée :

Le feu du ciel en moi s'éteint.

A la nuit, qui vient froide et noire, Du foyer gagnons la chaleur.

Comme l'éclair, comme la fleur.

Meurent, hélas ! amour, génie et gloire Comme l'éclair, comme la Fleur.

AU UALUL'

Am : Coininissairc.

Aimons vite.

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite. .

Au galop.

Monde falot !

Au galop, toujours, toujours, Du fouet le Temps nous presse.

Sans respect pour la sagesse.

Sans pitié pour les amours.

A cheval sui' nos chimères.

Courant jusqu'au débotté.

Faisons, pauvres éphémères.

D'un jour une éternité

DE BÉn.ANGER.

Aimons vile, l'eïsons vite;

Tout invite A vivre vile.

Aimons vile,

Pensons vite.

Au galop,

.Monde falot !

Patriarches, à loisir Vous aviez le temps de vivre.

Le temps de soigner un livre.

Un calcul, même un plaisir.

Vous offriez aux plus fières Deux siècles de vœux constants.

Et donniez les étrivières A des marmots de cent ans. '

Aimons vile.

Pensons vite ;

Tout invite .A vivre vile.

Aimons vile.

Pensons vile.

Au galop.

Monde falot!

Dieu nous a rogné le temps, Lui qui taille en pleine étoffe.

Gare qu'une catastrophe N'abrège encor nos instants !

En boutons cueillons les roses, Verts encor les fruits nouveaux
; Surtout ne faisons de pauses Que pour clianger de clivaux.

Aimons vite.

Pensons vile;

Tout invite A vivie vile.

Aimons vite.

Pensons vite.

Au galop,

-Monde falot !

Destin, de milliards en tas Fais-moi faire la trouvaille.

Destin me répond : Travaille Soit ! je vais mettre habit bas.

Poin tant un point m'importune Prornets-tu de me donner Six
mois pour faire fortune.

Un an pour me ruiner?

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vile.

Pensons vile.

Au galop,

Monde falot!

BE BÉRANGÈH.

Voire amour me ferait Dieu ; M'aimez-vous, mademoiselle ?

Soupirez un mois, dit-elle.

Un mois! c'est la mort. Adieu ! •

Viens, me crie une friponne Qui du temps sait mieux user;
Uliaque kaiser qu'on se donne Peul être un dernier baiser.

Aimons vile,

Pensons vite;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite.

Pensons vite.

Au galop.

Monde falot !

La gloire à son hameçon Voudrait m'arrêter en route ;

Mais trop réfléchir me coïte,

Je m'en liens à la chanson.

Quel bien veut-on que me fasse L'honneur promis à mes os
D'un marbre où mon nom s'élTaci Sons le pied de tous les sots?

Aimons vite.

Pensons vile; '

Tout invite

■ Aïmons vite,

Pensons vile.

Au galop,

• Monde falot !

Au galop donc, mes amis, Éphémères d'un vieux globe !

Au néant s'il se dérobe.

C'est qu'à courir il s'est mis.

Notre vie ainsi lancée Ira, cent fois dans un jour.

De l'amour à la pensée.

De la pensée à l'amour.

Aïmons vite,

Pensons vite.

Tout invite.

A vivre vite.

Aïmons vite.

Pensons vile.

Au galop.

Monde falot !

ASCKNSIÜiS'

Air : Soir et matin sur la fougère; ou : Ce magistrat
irréprochable.

Géant ailé, géant immense,
En rêve aux astres m'élevant,
Des soleils j'y vois la semence Et ce que Dieu cache au savant.
Dieu donne aux anges qu'il préféré Un instrument
harmonieux,
Qui, résonnant sur chaque sphère, La dirige à travers les deux.
Notre soleil garde sa lyre,
Sirius marche au son du cor.
Sur Jupiter l'orgue soupire,
A Saturne la harpe d'or.
Devant ces corps, masse infinie.
J'ai crié : Gloire au Créateur !
Plus ému de leur harmonie Qu'effrayé de leur pesanteur.
Dans mon vol, sous mes pieds, qu'enlends-je?
C'est le son triste d'un pipeau,
Qui mène au gré d'un tout jeune ange L'un des corps nains du
grand troupeau.

KF.RNIKRES CHANSONS

Petit globe, objet de risée!

On dirait, à le voir courir.

Du savon la bulle irisée Qu'un souffle fait naître et périr.

Je demande à l'enfant cileste Si c'est son jouet dans les cieux.

« Énorme géant, sois modeste.

Dit-il, regarde, et juge mieux. »

Je me penche alors sur la boule.

Prêt à la prendre dans ma main.

Dieu ! j'y vois s'agiter la foule Que nous nommons le genre humain.

Ma confusion est profonde.

Est-ca donc là notre séjour?

« — Oui, dit l'ange, voilà ce monde Dont peu d'entre vous font le tour.

Tou mil y distingue sans doute Ces monts qui sont géants pour vous.

Et votre océan, cette goutte Qui suffit à vous noyer tous. i>

Quoi ! notre gloire impérissable.

Nous la bâtissons là-dessus !

Mais ((u'importe ce peu de sable Où s'entassent nos vœux déçus ?

Qu'importe en quelle étroite bière Nos os tomberont de sommeil ;

Aux mains de Dieu, grain de poussière L'homme pèse plus
qu'un soleil.

Espère enfin, mon âme, espère;

Du doute l'essor le n'élève.

Non, ce globe n'est pas ton père;

Le nid n'a pas créé l'oiseau.

J'en juge à l'effort de ton aile.

Qui s'en va les deux dépassant :

Pour t'engendrer, noble immortelle.

Il n'est que Dieu d'assez puissant.

Soudain je rentre imperceptible Au lit fangeux du fleuve
humain.

Mais, (quand d'un accent indicible L'ange me dit : « Frère, à
demain! »

La comète, horrible merveille.

De ce globe accroche l'essieu ;

Du choc il tombe; je m'éveille.

Le jour brille, et je bénis Dieu.

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

Air :

son étoile, à travers un nuage.

L'aigle s'adresse : On manque, d'air ici ; Cette ile d'Elbe est une étroite cage.

Paris m'attend; qu'il dise : Le voici!

Brille, et je pars. On manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse.

Lors((ue le ciel n'écoutait que ma voix;

DKRNIÈBES CHANSONS

Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon ivresse, Riait vainqueur au nez de tous les rois.

Le ciel encor doit écoutei' ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se renflamme;

Oui, tu renais. De clocher en clocher, devais voler jusqu'aux toins Notre-Dame.

Que le drapeau qui dort sur ce rocher Vole avec moi de clocher en clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple qui l'appelle Le voit de loin : Français, séchons nos pleurs. C'est lui, c'est lui! que son étoile est l)elle!

11 nous revient quand renaissent les fleurs.

Aigle du ciel, tu vas sécher nos pleurs.

Salut ! salut ! Notre amour te seconde.

Enfant, bonjour! leur dit l'aigle en jvassant. Soldats, bourgeois, paysans, tout un monde Lui crie : A toi nos biens et notre sang !

Bonjour, bonjour! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante.

Le cours rapide éblouit tout Paris;

Pour le vingt mai-s, la foule, dans l'attente, Mêlé à ses vœux des souvenirs chéi is '.

L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

* Anniversaire de la naissance du roi de Home. (Vo/e de Béranger.)

Rois, alliés, que faites-vous dans Vienne?

Tous sont au bat après quinze ans de deuil ',

Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne Éteindre encor leur joie et leur orgueil.

Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle :

Il revient ! Dieu ! Pâlissent tous les rois.

En vain l'orchestre au plaisir les appelle.

Sur les divans ils retombent sans voix.

Dieu ! que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ;

Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais.

Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies : Fuyons à Lille; oui, fuyons à Calais Il frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit ; J'arrive à peine;

A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Que dans l'exil il faut qu'on me remmène Tendre la main à des secours nouveaux.

A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre.

Ce prince est vieux; peuple compatissant.

Dût-il rentrer dans nos villes en cendre.

Les pieds rougis du plus pur de ton sang, Laisse-le fuir, peuple compatissant.

* C'est en effet pendant un bal de rois que se répandit à Vjenpe la nouvelle du retour de Napoléon, (N'o/e île Pérangef,)

DERNIÈRES CBANSONS

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire.

Mais quoi! soudain son étoile a pâli.

Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre,

Et dans sa gloire il semble enseveli.

Malheur! malheur! son étoile a pâli.

Lent jours passés, un Anglais sous sa voile Voit tout sjuiglanl
tomber l'aigle abattu.

Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile; N'esiære entin,
{leuple, qu'en ta vertu. L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

SAIATE-HÉLKÎVE

\iR iIp 1.1 Rôpiil)H(|ue.

Sur un volcan dont la bouche enflammée Jette sa lave à la mer
cpil l'étreint,

Parmi de.s flots de cendre et de fumét* Descend un ange, et le
volcan s'éteintl.

Un noir démon s'élance du cratère :

« Que me veu\-tu, toi resté pur et lji?an? >■ L'ange, répond :
« Que ce roc solitaire.

Dieu l'a dit, devienne un tomlH-au. n

Mais le démon ; « dette ile est mou Ténare Là j'espérais d'un
déluge effrayant Lancer les feux sur r.\rgouaute avare Qui par ici
tenterait l'Orient.

DE BÉIUNCER.

El l'envaJiir! Une dépouille Imniainc Souiller ees mers,
vierges de tout vaisse^tii 1 Jusfiii'où le monde a-t-il poussé k»
haine, (Ju'iei Dieu lui radie un tomlx'au?

« Pour quel colosse éteiiit-oii le cratère?

Un roi sans doute, uu héros hasardeux.

Tous ont de morts si bien jonché la terre.

Que place un jour doit manquer pour run d'eux. De tant d'États au cercueil d'Alexandre Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau?

— Les vents, dit l'ange, ont balayé sa cendre : Ue roi n'a plus même un tombeau ! »

L'autre rejiart : « Quels restes de grand homme Un jour ici seront donc déposés?

En ce moment Césai' tombe dans Rome Sous les poignards à son sceptre aiguist'.

— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture;

Mais, quand va naître un monde tout nouveau, Les loups du A'ord viendront chercher pâture

Sur les débris de son tombeau. »

L'être infernal, alors, baissant la tête,

Dit en soi-même ; « Est-ce donc poiii' celui Qui, ralliant le inonde en sa conquête.

Va lui donner une croix pour appui? »

L'ange l'entend ; « Silence! esprit rebelle!

Il ne craint, lui, ni chacid ni corbeau;

Car, dans Sion, c'est moi, lampe lidélC)

Qui veillera sur son tombeau

DEn.NlÈnES CHANSONS

« Démon, écoule. Avant deux mille années,

Un conquérant, empereur des Gaulois, Teiniinera d'immenses destinées Sur cet écueil, à la honte des rois.

Pour le punir d'attarder dans sa route L'humanité qu'éblouit son drapeau,

Qu'il ti'ouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte,

Une prison et son tombeau.

K Privé pour lui de ton trône de laves,

Sois son geôlier, prends des traits odieicv ; Trouble ses nuits, resserre ses entraves;

Tiens de ses maux la coupe sous ses yeux.

Gel homme ainsi purifiant sa gloire,

Pour l'avenir redevient un flambeau,

Sur l'infortune achève sa victoire Et des rois triomphe au tombeau. »

Loin du démon, loin de ces tristes plages.

L'ange à ces mots revoie aux pieds de Dieu, Dont l'œil déjà voit à travers les âges Le grand captif expirer dans ce lieu.

Quelques amis en pleurs sont venus prendic De l'astre éteint
le glorieux fardeau.

Dieu joint sa main aux mains (pii vont descendr Napoléon
dans son tombeau.

LA LEÇON D'HISTOIRE

Am ilu ballet des ricrrols.

Le grand aiplif à Sainte-lléléiif,

SoulTrant, promenait son ennui.

Un enl'anl, de fleurs la main pleine,

Pour le fêler court après lui.

Napoléon s'assied, l'embrasse :

« Viens, lui dit-il en soupirant;

Le mien sans doute a même grâce.

Viens sur mon cœur, fils de Bertrand.

« — Mon fils, que le fait-on apprendre?

— Sire, l'histoire; et, ce matin.

Mon père en français m'a fait rendi e Sur Rome un passage
latin.

— Et noli e histoire, on l'abandonne !

Si grands qu'aient été nos aînés,

La France, enfant, vaut bien qu'on donne Son lait de mère aux nouveaux-nés.

(I — Oh! sire, je sais noire histoire.

J'ai lu les Gaulois nos aïeux;

Les Francs, C.loviz et la victoire Qui lui fit abjurer ses dieux.

Avqnl qu'il eût fondé le trône.

Combien j'admire, en ces lemps-Ià,

DERI MÈRES CHANSONS

Gciieviôvc qui l'ait l'aumône Et sauvé Paris d'Attila.

« J'ai lu les Sarrasins d'Espagne,

Que Martel remplit de terreur ;

Les conquêtes de Charlemagne,

Salué dans Rome empereur; Philippe-Auguste et les croisades,

Et de l'ers saint Louis chargé ;

Héros qui soigne les malades.

Roi (pii pleure, avec l'afiligé.

(I — Mon lils, c'est le plus honnête homme Qui d'un peuple ait dicté les lois.

ÏN'omme à présent nos guerriers, nomme Les plus laineux par leurs exploits.

— Bayard, Coudé, Guesclin, Turenne.

Sire; mais ce ipii doit loucher,

C'est Jeanne d'Arc, lorsqu'on la traîne Pour mourir au l'en
d'un bûdier.

U — Ah ! mon ent'anl, ce nom réveille Le plus beau souvenir h
ançais.

Ile son sexe elle est la merveille Dans les combats, dans son
procès !

D'un ange éblouissant mirage.

Jeanne, échauffant tout de sa foi,

Fille du peuple, a fait l'ouvrage Où succombaient nobles et
rois.

«I .Née aux champs, d'art et de science Un rayon d'en haut lui
tint lieu;

DE BÉKANGER.

Oui, puisqu'elle a sauvé la France,

Sa mission venait de Dieu.

Faut-il une pure victime Au salut des peuples souffrants.

Dieu, pour ce dévouement sublime.

Choisit une âme aux derniers ranss.

« Honte et malheur à qui t'outrage.

Vierge, sœur des plus grands héros!

Que le ciel châtie en notre âge Les Anglais, tes lâches bouri-
eaux !

De leur orgueil ils vont descendre.

Et le Dieu dont la voix t'arma Pour leurs fronts a gardé la
cendre Du bûcher qui le consuma. «

Alors, oubliant qui l'écoute.

Il s'écrie : « Anglais inhumains.

Comme elle, ici, bientôt sans doute,

.le sortirai mort de vos mains.

Mais, pour braver vos sentinelles.

Pour fuir vos brutales clameurs,

Jeanne au bûcher trouva de's ailes,

Rt moi, depuis cinq ans je meurs ! »

L'enfant, à ces mots, fond en larmes;

Le vieux soldat s'en attendrit.

((— Prés de nos geôliers sous les armes.

Vois ton père qui le sourit.

Cours le chercher; ma force expire; Cours : c'est son bras
qu'ici j'attends.

DERMÈRES CHANSONS

Hélas ! sans me voir lui sourire, Mon fils pleurera bien longtemps. »

IL N'EST PAS mort-

AIR des Trois Couleurs.

A moi soldat, à vous gens de village.

Depuis huit ans on dit : « Votre Empereur « A dans une île achevé son naufrage ;

<1 11 dort en paix sous un saule pleureur. »

Nous sourions à la triste nouvelle.

O Dieu puissant qui le créas si fort.

Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile, N'est-il pas vrai, mon Dieu, cju'il n'est pas mort?

Lui, mort ! oh ! non. Quel tremblement de terre, Quelle comète annonça son trépas?

Croyons plutôt que la ridie Angleterre Pour le garder a manqué de soldats.

Les étrangers qu'épouvantait sa gloire Feignent en vain de déplorer son sort ;

En vain leurs chants exaltent sa mémoire, N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

* L'idée qui a fait faire cette clianson a lien longtemps régné au fond de nos campagnes et même parmi les classes ouvrières des villes, rcut-êire inême Irouvcrait-on encore, dans quelque

province, des individus qui conservent celle superstition populaire. (I\ole de Biranger.)

DE DÈRA.NGEn.

Il partagea deux fois mon pain de seigle,

Et de sa main il m'atlacha la croix;

J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,

La mort en lui respecter notre choix.

Et des Anglais auraient cloué sa bière !

Et de sa tombe il défendrait l'abord !

Et sous leurs pieds ils deviendraient poussière ! N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire A ses geôliers nuitamment l'a ravi ;

Que, depuis lors, dans son immense empire, Déguisé, seul, il erre poursuivi.

Ce cavalier de chétive apparence.

De la forêt ce braconnier qui sort.

C'est lui peut-être : il vient sauver la France. N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête.

J'ai cru le voir; je l'ai vu ; c'était lui.

De la colonne il contemplait le faite.

Ému, troublé, je cours ; il avait fui.

Reconnaissant un vieux compagnon d'armes.

Si de ma joie il a craint le transport.

Pour se cacher ma joie avait des larmes.

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave.

Pour nous servir veut qu'il y soit passé.

Il mène au feu le Mahralte si brave.

Et des Anglais l'empire est menacé.

(lourant, volant, foudroyant des murailles,

Oui, de l'Asie il revient par le nord.

Hélas! sans nous qu'il livre de batailles!

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Des nations chacune a sa souffrance ;

Il manque un homme en qui le monde ait foi.

C'est lui qu'on veut ; rends-le vite à la France ; Mon Dieu, sans lui je ne puis croire en loi.

Mais, loin de nous, sur des rochers funestes, Dans son manteau si pour toujours il dort.

Ah ! que mon sang rachète au moins ses restes I N'est-il pas vrai, mon Dieu, (ju'il n'est pas mort?

MADAME MÈRE

.\iR :

La noble dame, en son palais de Rome, Aime à filer; c.ar, bien jeune, autrefois.

Elle filait en allaitant cet homme (jui depuis l'entoura de reines et de rois.

* M.-idame Lælitî.î Bonaparte, qu'au temps de l'Empire on appelait Madame Mère, habitait ù Rome un palais, le seul qui ne fflit pas illuminé lors des fêtes données par le pap«> à l'empereur François , père de Marie-Louise. Devenue presque aveugle. Madame s'occupait à filer, usage de sa jeunesse, m'al-on dit, et des femmes corses, même d'une condition élevée.

Entourée du respect de tous, elle avait avec elle une vieille

DE BÉIIANGER.

Près d'elle, assise, est la vieille servante

Qui, nouveau-né, le reçut dans ses bras.

Au bruit de leurs fuseaux elles disent : Hélas!

Que la fortune est décevante!

Madame attend un message de Vienne.

Fils de son fds, elle te sait mourant.

« A son chevet point de mère qui vienne <1 Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant.

« J'ai vti la mort fuir aux cris d'une mère;

« Mais lui, né roi, le pauvre infortuné,

* A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné,

« Meurt de la gloire de son père!

« Sans celte gloire, ah ! le père lui-même

(I Vivrait encor, soleil de mes vieux jours.

« Un ancien roi, privé du diadème,

« Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours;

« Mais de son char qu'un victorieux toml)e,

« Soudain les rois, qui se prosternaient tous,

'(tloureux, sans prendre temps d'essuyer leui's genoux, « Du pied le pousser dans la tombe.

Il Dieu l'éleva si haut, qu'un noir présage

Il Saisit mon cœur pour ce fils bien-aimé.

Il Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage,

K Au vieux monde croulant ilonne un Messie armé ;

borvanlp il'Ajaccio, qui l'.ivail aiiti'i' à l•ll'vfl^ ses nombrpiis
pufants, Pt qui jouissait ilo riutinili^ iliip à un si Ion? ailaclipiu-
piit. (Nolf Je Réranger.)

6R DEUNIÈRES CHANSONS

« Mais, loul le temps de l'incessante lutte Il Oû son génie éton-
na l'univei s,

« Tremblante, je veillais, tenant les bras ouverts « Pour le l
recevoir dans sa chute.

Il Napoléon, sous le toit de tes pères,

Il Ton premier âge à flots purs s'écoula.

« Tu m'aimais tant ! Ah ! chéri de tes frères, '

Il Adoré de tes sœurs, que n'as-tu vieilli l,à !

« Là de tes fils Dieu bénirait le nombre ;

« J'y vols à peine, ils guideraient mes pas ;

« Et là du moins nos pleurs (où ne pleure-t-on pas') « Moins
amers couleraient dans l'ombre.

« Ton fils sans doute, en longues rêveries,

« Vers son berceau qu'entourait tant d'amour « Revoie encore,
et dans les Tuileries « Voit ses hochets mêlés aux splendeurs de
ta cour. « Bien jeune instruit par sa mère elle-même Il Que pour
les rois il n'est pas de saints nœuds, « Son cœur aura surpris des
souvenirs haineux « Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

« Vierge Marie, ah ! tenez lieu de mère Il A cet enfimt qui m'a
souri si beau.

Il L'unique vœu de ma vieillesse amère,

« C'est à sa piété de devoir un tombeau.

« El, s'il se peut, fils et Français fidèle.

Il Sans être roi, ni vengeur ni vengé,

« Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé « De la dépouille paternelle. »

Mais on annonce un niessasjer de Vienne.

« Madame, il pleure, il est v(Hu de deuil, i*

Elle sait tout ; il faut qu'on la soutienne ;

Elle semble à genoux prier sur un cercueil.

« Pauvre orphelin, objet de tant d'alarme;, »

Dit-elle enfin après un long effort,

« Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fds est mort, « Ué-las! et je n'ai plus de larmes. »

Des simples chants que ton grand nom m'inspire. Napoléon, c'est ici le dernier.

Républicain, s'il a blâmé l'Empire,

Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.

Pour réveiller notre France abattue.

J'exaltai l'homme, et non le souverain.

Puisse la main du peuple incruster dans l'airain Mon nom au pied de ta statue !

A MES AMIS

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

Dix-neuf août ! Dieu! quelle date!

Mes chers amis, à jour pareil.

Je vins sur notre terre ingrate Traverser cinq pieds d'ombre au soleil

Voyant, à l'heure d'apparaître,

Mon bon ange, l'ai saisi d'effroi.

Je fis bien des façons pour naître.

Mes amis, pardonnez-le-moi. (Bis.)

Mon ange me prête main-forte ;

Mais, un docteur aux bras de fer ‘

De mon site força ut la porte,

,je sors comme on entre en enfer.

Pour moi quels tourments vont donc suivre L'épreuve où je viens d'être mis?

Je crains déjà de longtemps vivre, Pardonnez-le-moi, mes amis.

Mon ange alors me révèle L'avenir qui m'est réservé ;

Pomme un pauvre joueur de vielle.

..!' chante en ballant le pavé.

Mon indigence est jwursuivie.

On m'emprisonne au nom du roi.

J'hésite à mener celte vie.

Mes amis, pardomiez-le-moi.

Mon bon ange m'annonce encore Pour mon pays de longs
comlxils,

Une libtU'lé dont l'ani ore Se fond en brumes et frimas.

' Ma mfi'P souffrit iionilant plusieurs jours avant de me mettre
au monde, el ne put être délivrée que par lu forceps, qn'on n'em-
plovaît alors que dans les cas extrêmes. (\u/e i/e Béranger.)

UE BÉRANGÉE.

Un siècle liait, qui rien ne fondlo;

La gloire y tombe en désarroi.

Oh ! que j'ai regret d'être au monde !

Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mais eu riant j'aurais dû naitre.

Si mon bon ange eût dit d'abord L'amitié viendra sur ton être
Vei-ser l'oubli des maux du sort.

Moi dont elle a séché les larmes.

Moi qu'.à son culte elle a commis.

J'aurais dû pressentir ses charmes Pardonnez-le-moi, mes
amis. (615.)

LES OISEAUX UE LA GRENADIÈRE

Aiti :

Comme en ses vœux l'homme s'abuse!

Le ciel pei niet qu'en ce réduit, Disais-je d'une voix qui s'use,

Mes dernieis jours coulent sans bruit.

Et de œs murs le sort m'exile.

Adieu, lleuvc, arbush» et Heurs.

V^ous, de mes l'ruits joyeux voleurs, Oiseaux qui charmez cet asile.

Oisejiux, adieu. Peuple heureux et chéri, 1 En vous créant l'Eternel a souri.)

Bis.

* l.a Grciiadirre, petite liiliilatioii sur les liords «le la Loire, Vis-à-vis de Tours, décrite avec l'admirable talent qu'on lui connaît par M. de Balzac, qui y avait demeuré quelque temps avant moi. Le propriétaire de celte agréable maisonnette.

UfcUMKUF.S (;iI.\NSO\S UE UÉUA.\OEn.

.IVnlunds un oistüui me répuiiilre :

<■ Ami, i>()urquoi l'affli^ei' Uml?

« Sur nous l'orage vient-il l'ouflre.

« L n abri partoul nous atlend.

« Juand riiiver, qui tout décolore.

« Dépouilli? jai'dins et forêts,

« Il l esle encor cpielques cypi és « D'où nos voix réveillent
raurore. « Uiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri.

En vous créant rÉlei nel a souri.

■ ' La pauviélé, somhie nuage,

« Bientôt, dis-tu, fendra sur loi.

« Jeune, tn bravais son passage.; i< Au soleil n'as-tu donc plus
foi K Crois-nous, (pielqies roules nouvelles d (Jne Ion vol prenne
en son es-or,

« Si le nuage crève encor,

« L n rayon séchera tes ailes. «

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chl•rl.

En vous créant rEternel a souri.

« Tu nous as chanté, sous ees treilles,

« L'aigle expirant, c;q)tif des mers.

« Apprends d'infortunes pareilles « A subir de communs
revers.

« \ 'a gaiement où le sort te pousse,

Il A la ville ou dans un chalet.

l'excellent M. ilc Longpré, ù qui il n'a pas Icnn que j'j piolong-
casse mon séjour, a respecté les plantations qu'il m'avait permis

ri'y faire. (Note de Béranger.)

liKliMKItKS CHA.NSO.NS

'< l'mir Ion nid, pauvre roitelel,

.« (^tne le f'anl-il? Un peu de mousse. »

Ui>eaux, adieu. Peuple heureux et chéri, hn vous erénni
l'Éternel a souri.

<1 La lin <le loni, nul ne l'ignore.

lUavaneé lu sauras (|uitler •' (les rosiers qui sont jtrès
d'éclore.

« (les ai hres ipi'on t'a vu piauler.

•' Lorsqu'à parlii' lu le disposes.

■ ■ Un coi'U'au le crie à Pécari :

“ Pour i»arer h>s loinhi-aux, vieillard.

« llien parloul a si'iné les ros<'s. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, lin M)us créant UK-
lernel a souri.

Oiseaux, inei'ci! Koini' lui sa;;e Ile vous considler autrerois;

.le vais au plus prochain rivaf>e*

\ ivre en un coin sous d'hiunblcs loils Ici, vous ipii du vieil cr-
niîle l'icorày, en paix les raisins,

.S'il a lies arhres pour voisins.

\ eieez charmer son nouveau gile.

Oiseaux, ailieu. Peuple heureux et chei i, | En vous créant
l'Éternel a sotiri. j

' Hue (aiaiiiiiieaai, à Ti»ur>. t,V«/r île l'tUliteur.

i»K nKR.wr.rn.

i.K MATKLOr BRKTUA

Air ilii vaiidevillr de la l'etile fimn'eriianle,

U« »ais vfnilanKPnis du village IHnent à l'ombre au bord d'un
rbani|t.

Passe un matelot qui voyage,

Pieds nus, et qui siffle en marrbani .

« — Jeune homme, que Dieu t'accompagne!

D'un amoureux tu vas le pas.

— Je suis enfant de la Bretagne,

Et ma mère m'attend là-bas.

<1 — D'où viens-tu? — Des rives du Ganüe, Où j'ai failli périr
au porl.

Sauvé des flots par mon km ange,

Des .Anglais m'ont pris à leur bord, tirâce à leur brave
capitaine.

Prisonnier chez nous autrefois,

Je viens de voir dans Sainb^lléléne Celui (|ui lait si jieur aux rois. »

.\ ees mots, découvrant leur lélé.

Les villageois de crier tous ;

« — Qhioi! lu l'as vu! Viens, qu'on le tête!

A sa gloire Iwis avec nous lletient-il? Qu 'at tend-il encore?

Sans krger que peut le Irouiteau?

dkîm khf.s chanso.ns

A nos clochers quand donc l'iuirore Sitliiera-l-elle son drapeau?

« — Je ne sais pas ce qu'il nicdile;

Mais le capitaine, au retour,

En découvrant l'île maudite, *

S'écria ; Quel affreux séjour 1 Enterrer dans ce vieux cratère
Tant de génie et de valeur!

Enfants, respect à l'Angleterre ;

Mais aussi respect au malheur!

« Eomme il savait qu'en mon jeune âge J'appris l'anglais sur
un ponton,

Dans ce, port, me dit-il, sois sage.

Et parle bas, petit Breton,

Là, régne un monstre de itolice; .

Crains qu'Iludson ne te voie errant.

Serpent venimeux, il se glisse Jusqu'au nid de l'aigle mourant.

« .Mais au piirl, où je descends vite,

Ou m'indique un point au couchant Que l'Empeieur souvent
visite.

J'y cours, i'y grimpe en me crachant.

Tapi sous un roc, là, j'espère,

.Muni de pain pour quelques sous,

\'üir passer celui dont mon père Disait : C'est notre père à
tous.

« J'y reste en vain deux nuits entiért's.

Quand, désolé, je m'en allais,

I>K BÉH ANGF. 11.

S'élance d'arides bruyères Un des plus jolis oiselets.

Sur ma télé il vole, il lournioie.

Mêle un cri doux à ses ébats.

.\h! c'est le ciel qui me l'envoie;

,1'erttends qu'il dit : >'e l'en va |ws.

Il Dieu soit béni 1 car, sur la roule, Dans un groupe aussitcM
paraît (’n homme. Lui! c’est lui, nul doute.

Où n'ai-je pas vu son portrait?

J'en crois mon cœur qui bal plus vile, Et l'oiseau, cet avant-coureur.

.\ genoux, je me précipite,

En criant : Vive l'Empereur !

Il — Qui doue es-tu, brave jeune homme?

Me vient-il dire avec boulé.

— Sire, c'est lieolTroy (|u'on me nomme :

Je suis un Rrelon entêté.

Faut-il porter quelque parole A vos amis? J'y vais courir.

Même à la mort s'il faut qu'on vole,

Sire, pour vous je veux mourir.

U — Français, merci, (.lue fait tou))éie?

— Sire, il dort aux neiges d'Eylau.

Auprès de vous mon ytlus grand l'réi e Mourut coulent à Waterloo.

Ma mère, honnête canlinière.

Revint, en pleurant son époux.

DERMÈnES CHANSONS

Au pays où, dans sa chaumière,

Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

« — Peut-être est-elle sans ressource,

« Dit-il ému ; tiens, prends ceci ;

Il Pour ta mère, prends cette bourse :

K Il'est peu; mais je suis pauvre aussi. « ■ Je baise la main
(ju'ii me livre :

— A'on, sire, gardez ce trésor.

.\ous, toujours nos bras nous font vivre; Poiiii- v(>s Itt'soins
gardez cet or.

Il II sourit, me force,. à le prendre;

Puis du <loigt m'indique aviv soin Üoioment au port il faut
descendre.

El des gardes me tenir loin.

— Ab! sire, que n'ai-je des armes! ,

Mais il s'éloigne soucieux.

Et longtemps, à travers mes larmes,

Je reste à le suivre îles yeux.

« Je rejoins sans mésaventure Le vaisseau, qui déjà parlait.

Le capitaine, à ma ligure.

Devina ce qui m'agitait.

— Tu l'as vu, se preud-il à dire;

C'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui, Plus que les grands de sou empi)'e.

Le peuple a souvenir de lui.

« .M'enviant un bonheur semblable,

Tout réq\iipage m'admirait.

DE n^:u\^^:Ell.

lit le rapitiHue à sa table

M'admit le quinze août, moi, pauvre

Combien je pris terre avec joie!

•Sûr fie dire en rentrant chez nous :

.Mère, de l'or qu'il vous envoie L'Knipi'reur s'est privé poui-vous.

■I Avec plus de ferveur' encore Klle va prier Dieu pour lui.

Sachant (juel climat le dévoi e,

Sacbanl ses maux et son ennui.

Six mois de plus d'un tel martyr.

Kl peut-être sur ce coteau Bientôt reviendrai-je vous tlire. :

Il n'est pins : j'ai vu sou tomლაი. «

lieolTroy se tait; et du villa;;e Femmes et tilles tout d'abord.

L'œil en pleui's, vantent son couras^e Kt du captif plaignent le sort.

Les hommes sont émus comme elles « Honneur, répètent-ils
enti'e eux,

« ' qui nous donne des nouvelles « Du grand Empereur mal-
heureux! »

UF.UMKKF.S eu

MAMH MHTAIMIVSIOI'K

\in <ln Imilof dos !'iorrot>.

Tn jour dame Mélaplysique Me dit : « Pelil rimeur, allons!

Prends un vol plus pliilosopliique; Monte dans un de mes
ballons.

Je suis la fri ande aéronaule,

Faisant paitre au riel mon lrou|)eau.

.Nous y tenons i»laee si haute,

(Jue Dieu nous ôte son chapeau.

« Jadis j'ai ravi bien des sagts-.

De Platon le ballon puissant .\ li ansporté dans les nuages I.e
cbristianismi' naissuil.

Kt combien de docteurs rnoderues.

En ballons d'un vaste appareil,

Vont sans ces.se, armés de lanternes,

A la recherche du soleil !

« Vois-les tous iKiltre la campa;rue,

A l'ouest, au nord, au sud, à l'est ; Vois-les inonder l'Allemagne De tout le sable de leur lest.

En France, où pour ma gloire il rt'une Des mansardes jusqu'aux salons,

UK llKn\NfiKll.

l/t'clerLismc à prix d'or ensoigno I>'art de dirifipr mes Iwllons. »

La dame si bien m'nsorcelie,

Qu'eu ballou je moule el je pais., l u docleir condnil la naeelle.

Dieu! nous voilà dans les brouillards i/obscurité plail à mon suicide;

Mais moi, conlre lui mausréanl,

Je me vois, dans l'ombre el le vide.

Face à face avec le néant.

Bien plus : dans une nuit romplèle.

Mille ballons vont se heurtant.

Quels mots à la tête on se jette!

Que d'énismes à Ixmt portant !

Notre esquif se brise à la lutte :

Nous tombons de tout notre yioids.

Bonsoir! mou docteur, dans sa cbiile. Fait de peur un sisne de croix.

Je croyais, je ne puis le taire.

Jusqu'à Saturne avoir volé.

J(> n'étais qu'à dix pieds de terre ; Dans un Kal je tombe essouHlé.

De fleurs, de femmes, de musique, Fiiiivré, je soupe en ce lieu
(liiez un pbiilofopbe pratique Qui, le verre en main, Iténit Dieu.

, — Sage, tirez-moi de l'impasse Des modernes el des anciens,

Si:

riF.RNlf'.UES CHANSONS

— Chante, dit-il, et dans la nasse Caisse nos métaphysiciens.

Tout l'amas de leiii's œuvres vaiius Dont (pielques fous
vaillent l'attrail Calmera toujours moins de peines Clu'une chan-
son de caharel. »

PETIT BONHOMME

A*MON VIEIL. AMI I.AISNEV i.ai M*Kcmvur : •• i*ktt homio-
sime vit encore *. «

Air tiu vaudeville de la Petite riouvernaule.

Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas, tjnand maint sol, quand mainte pécore.

Échappent cent ans au trépas?

Envie et haine, il vous ignore ;

Fortune, il rit de tes appas.

Petit bonhomme vit encore.

Eh! pour(|uoi ne. vivrait-il pas?

Il vit encor, petit tionhomme.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

S'il ne peul plus mordre à la pomme (.hi'Adarn a i;reffée ici-bas,

* Celte cliansnii nVsl pas digne de rimpres.sion, mais je la aaide emnine le dernier souvenir d'une vieille ainili^, tSo/r île Bfrntiger.)

I»K BKIt,V.N(;i-;U.

fl li en (tort pas moins irmi l)un soiiiinc, lait pas moins qnatie repas.

Il vil encor, |wlil lionliomme.

Kli! iMinrquoi ne' vivrail-il pas?

l'elil iHinliomrne vil encore, l'ili! pourquoi ne vivrail-il pas?

.\n Parnasse, dès noire aurore,

(l'esl lui qui m'a mai'qnc le pas.

ün'nn siècle cl pins sa voix sonore (dianle aux i'nt'ants lenis
i;randspapas 1 l'elil iKmlomme vil encore.

Kli! ponnpioi ne vivrail-il pas?

Il vil encor, pelil lionliomnie.

Kli! iionrqnoi ne vivrail-il pas?

nnand des hivers s'accroil la somme, l)n l ève à ses jeunes
èlials.

Pins d'im rayon rèclianiie el dore Le vieux pin chargé de li
inias.

Pelil lioiihomme vil encore.

Kli! pourquoi ne vivrait-il pas?

SI

Dtl.MtriES CHANSONS

LK TAMBOIU-MâJOII

\ I N JtlNK ClUilQl l.

Am ; Aillai jadis un grand luoidirle.

Kli (luoi! ji'Uiic ül dücle crilijuc,

Vous recourez à mes avis !

Soil! je prends le tou dogmalique, Cüiili e le l'auK goül je sévis.

Il se peut qu'au but je raméiie' Quelque esprit las de ses écails.

.Maint aveugle a tiré de iwine

Des gens ivcrdus dans les brouillards '.

Iloinbien je bais la vaine poiïqH' l)e Ions nos vers
retentissants!

Faut-il ipi'ainsi l'on te cori oinpe,

O langue si ehèi'c au bon sens!

Si tu subis la loi hautaine l)e tous nos bruyants novateurs,
l)ieidôt ttacine et la Fontaine Auront' besoin de ti aducteurs.

Notre muse dévergondée, l)efaisant le inonde à l'envers,

* Ce sont des aveugles <jui souvent servent de guides aux
étrangers pendant les jours do brouillards, si sombres et si fré-
quents en Hollande. {Suie de Héràmjer.)

Sous s;i forme écrase l'ilée,

De pluriels boui'soufle ses vers.

Atiiiiirez ses monstres féroces,

Ses vésuves, ses océans,

S»si héros, (pii sont des colosses.

Ses. gloires, qui sont des néants.

L'art meurt où le goût dégénéi e.

Lhi'un iM*u|)lc ait i econquis ses droit Il étend son diction-
naire l'our suflires à de libres voix.

Le* trésor commun nous d,' fraie, .Mais n'y luùsons qu'avec
grand soin .N'altérons pas une monnaie (Jue le jieupe nianpie à

son coin.

.Notre langue aime le mélaïge Itii sublime et du familier.

Kl, reltelle à tout luxe étrange, Lraint le pédant et l'écolier,
l'onr rélopienc.!! elle a des ai'ines.

Pour l'amour de tendres échos;

.Mais à qui veut tirer des larmes Üéfend de torturei; les mots.

Klle exige que la pensée Règne partout sans faux atours.

Voyez celte foule pressée D'enfants qu'attirent les tambours.

Là se carre un géant vulgaire.

Empanaché, ^tout cousu d'or.

IIKIIMKIIES CHANSONS

l'diir ('HX c'fst le (lidii de la },'ii('nc :

Vive le lamlxnir-iiiajor!

Mais observe/ ce jielil lioimiie Si sim]]leineiil vèlii là-bas.

Sur la iieioe il l'aisail un soniiii<' • Miiainl iiiarrbaient ses
nombreux '-olilal' Il jireml sa limelle. il regarde •I — d'est bien:
mes onlres soni i'em|ilis Itil-il. Kail('s donner ma fiarde.

ünel est (v lien? — Sire, Ansleiiilzl "

del liumme-là, c'est la |'M-iisée,

Sans vains ornements, sans grands mois l'ar la gloire récom-
pensée dbez l'anlenr on chez le béros.

(In'an bon sens la crilifpie unie,
Des écrivains réglant l'essor,
Ne souffre plus que le génie Se déguise en tambonr-major.

l.'tH-TldlKI

\iB d'.' lu l'i|>r de tabac.

V Voilà les hussards; viens, Rosette; Devant la porte ils vont
passer.

Ma sœur, viens; j'entends la troniiM-Ue; Tiens! tiens! les vois-
tu s'avancer?

DK BK RANG EU

Combien de brillants jeunes bommos!

(Qu'ils laissent d'amours à Paris !

Nous, paysannes (jue nous sommes, N'auroas |>oinl de si
beaux maris! »

Kevanl Rose, brune élaieée, l'n jeune oftieier |iasse alors :

c(Amis, voilà ma lianrée; üomplez, dit-il, tous ses trésors .

Œil vif, teint rosé, line üuille Oui, dans un an, à |>areil jour,

.le l'épouse, si la mitraille Permet de vivre à njon amour, »

lies mots d'un fou, dits au passa"e.

Tu les entends, car lu rougis.

Rose, et, sans rien voir davantage,

Tu rentres rêveuse au logis.

Deiniis, Rose à part soi réi>éle des mots qui lui semblent si doux ;

Et, chaque soir, sur sa couchette.

Pour l'oflirier prie à genoux.

l'n an de rêves ainsi passe.

Le jour qu'il fixa brille enlin.

E'aiibe entrevoit Ros«' ipii lace Pour lui son corset le jilus tin.

N'enlend-on pas quelque bruit d'armes .' Elle écoute, sort, rentre, sort :

.\llend, allenil, et. toute en larmes,

A minuit s'écrit' : Il est mori ' '

liV.nMI'.UES r. 11 A N SON s

r.NK inKK

\iii : Soir cl iruiliiii •.iir l,i foiipôio.

l)i's iiniix iivsciUs lame obsi^ltV,

Je rêvais en vrai songe creux,

(.Kiand devant moi passe une idée.

Une idée! Oui, bourgeois peureux.

Oelle-ci, messieurs, jeune et belle,
 Kst faible encor; mais je prétends.
 Si le. bon Dieu prend pitié d'elle,
 La voir grandir en peu de temps.
 Je lui crie ; « — Où vas-tu, pauvreV Maint gendarme t'at-
 tend là-bas;
 Des mouchards la foule te guelfe;
 Le commissaire suit tes pas.
 - - Tant de peine qu'on leur voit prendre.
 Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :
 Du peuple ils me font mieux comprendre :
 (l'est un commenLaire obligé.
 « — Moi qui suis vieux, |ioiir loi je Ireiultle; Ou va te barrer le
 cbemiu.
 Vois ces bataillons ([u'on rassemble,
 (les escadrons le sabre eu main.
 — Bien mieux que tamHIurs et IrompeKes Péveillaut up cœur
 pndorpai,
 DE liÉKA.NGEIL.
 Je passe cuire les baïonnettes Pour recruter chez renneini.

— Fuis, mon eïiranl; fuis, je l'eïi prie; On détruira jusqu a ton nom,

Vois-tu venir l'artillerie?

La mèche a[)]proche du canon.

— Peut-(l're aussi sera-t-il nôtre,

Ce canon qui fait ton effroi.

C'est un avocat comme un antre :

Il |>eul demain plaider pour moi,

« — Les députés l'ont prise en haine.

— Au plus fort ils donnent raison.

— Les ministres forgent ta chahie.

— Mes ailes poussent en prison.

— Contre toi l'Kglise atissi gronde.

— A son encens j'ai mon tour.

— Les rois te bannissent du monde.

— Je me cacberai dans leur cour. »

.Mais soudain quel afl'reu.v carnage!

Partout du sang! partout la mort!

La discipline ôte au courage Le prix d'un héroïque effort.

C'est en vain. Plus forte et plus calme, l/Idée, embrassant un lornljeau.

Aux vaincus décerne une palme Et s'envole avw leur drapeau.

UER.MKIIF.S CHANSONS

LA CnURONiVF. HETROrVKF.

Air ;

Roi Dii'ii! (|ue vois-je? uiu* couroime Donl eliaque rose a ii-
liis de Irent»* liiveis!

Où, malf(ré l'orgueil (in'il nous douie.

Sèche iuu laurier la-u resjtedé des vers.

(i'esi uu débris du leinps où ma naissance Klail, fètiV, liélas!
comme nu liean jour.

<!e laurier jiarlail d'es| »t'rance ;

Les Heurs |iarlaieil d'amour.

(^hiel souvenir de ma jeinessi*

Le sori moqiuMir me fait là reli'ouvei !

o jours de joie el de tendresse!

Nous n'étions lien; nous pouvions tout rêver. .\mis si ;;ais,
mailresse toile et lionue,

.Nul astre encore à mou œil u'avail lui Ouaud vos mains tres-
saient la couronne t,hii m'attriste aujourd'hui.

Uni, ces fleurs ont paré ma tête Dans uu banquet d'enivrante
gaieté.

Uu seul de nous donnait la fêle;

Ami discret, doux à ma pauvreté.

Las! il u'esl plus; mais j'enteuds sa parole :

R Uhaute, dit-il, taudis ipie nous passons. »

Gaxnier fr^rps Editeurs

DK BÊRA.NGEH.

Kt sa belle àme un jour s'envole An bruit <le nos rbansons.

Kl res convives si liilèles.

An joyeux chant qui rend l'aï pins doux;

(Jne pins tard j'ai pris sous nies ailes, IVnsent-i!s même à moi,
qui pense à Ions?

Oiseaux charmanis, au souvenir volage,

Tons sont épars, chacun dans son enclos.

.Nous n'avons plus le même omhra^'e,

Plus les mêmes échos.

Kl la heanlé tendre et riiMise Ijiii de ces fleurs me couronna
jadis?

Vieille, dit-on, elle est pieuse;

Tons nos baisers les a-l-el!e mandils?

J'ai ml que Dien iMinr moi l'avail lail naiire; .Mais l'à^e ac-
conri qui vient toul effacer.

O houle! et sans la reconnaiire.

Je la verrais pass(>r !

Kelle couronne si llélie l'nt belle aussi le jour où je l'obtins.

(,)nelle âme. est à ce point l'arie,

H'être sans pleurs |>our ses amours éleinis?

Aux longs regrets la mienne s'abandonne.

Ile mon Itonhenr unique el vain lamliean.

Ah! !pie n'as-t'n, pâle couronne.

Séché sur mon loinlinean!

UF.nMKRES CHANSONS

JK SUIS MÉiN'KTRiEll

\ifi : Eh! m:i ini're, osi-c' inie j' sai« ça?

Pour adoucir de la vie L'hiver sombre el rigoureux,

Au ménétrier j'envie

Son art qui fait tant d'heureux.

.le voudrais, même aux guinguettes.

Dire en faveur des amanis :

Allons, gai! dansez, fdletles! 1 Laissez causer vos m.amans. (

Ouand je vois de jiauvres Mies Tout un soir lire ou Irâiller,

Pour leurs cousins et pour elles Mon talent saurait briller.

Plus que valse et fleurettes Leur nuisent vers et romans.

Alhms. gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

Minu le! ma vieille Ivre Se transforme en violon.

Aux cliainps on vient me sourii e; On me cajole an salon. i

flonibien j'ai d'anciennes dettes A payer aux cœurs aimants !

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez cau':(r vos mamans.

DK. lir:lt.V,\CKR.

La {{loii'p, iiièi'p 1 'soislo De fous à grand bruit vaiilt's,

Tient compagnie, assez trisle A ces vieux enfants gâtés.

,1e javfère à ses tioinpell<*s l,e plus liiiix des insImuuMits.

Allons, gai! dansez, (illelles.

Laissez causer vos mamans.

Plaisir d'autrui me caresse;

l'n archet me sert au mieux.

Déjà la folle jeunesse

Me pardonne d'être vieux.

Demoiselles et grisettes,

A vous mes derniers moments.

Allons, gai! dansez, fillettes! 1

. ft/.s.

Laissez causer vos mamans.)

LLS AILKS I) 1 .\ 1.00 1: K

Ain (lu f-aroon.

I'N JKL'NK limiMK.

Vieillard, trompant notre espérance.

Quoi ! tu meurs, et meurs alité !

Il est donc faux (pie la science , T'ait doué d'immortalité'

DEHMKRES CHANSONS

De toi l'on contait tics merveilles ;

Un pri'tre hier disait encor Que Satan, pour prix de tes veilles,
T'avait donné deux ailes d'or.

I.'liomme ijiii s'adapte ces aile

Jamais ne se repo.sera.

Il lassera les hirondelles;

Plus haut que l'aigle il plongera.

Tenter leur élan .solitaire Fut un projet qu'en vain je lis.

Ma mère avait Ivesoin sur terre.

Pauvre aveugle, du hras d'iin tils.

Elle mourut ; mais iiion Isaire,

(,)iii charma ses derniers nionients.

M'apprit qu'un chaume qu'on ignore Vaut un monde pour
deux amants.

Dans nos ji'iix je ileinandais gràis'.

DE BÉUAMIEI;.

Loix|iu' Isaure, :m souris veniu'il,

A «os ailes l'aisail mena«M^

De m'altarhe)' dans mon sommeil.

Noire iHUiheir s'artTiil dans l'omltre; (!ar, sous ««“s
lK)S(|uels «le jasmin,

De vrais amis, e,n |)elil nombre.

Accoiiraii'iil nous presser la main.

Plaisirs jiarlagés sont lidèles.

Aimer, aimei', liil noire loi;

El j'ai laisst! dormir les ailes Oui ne pouvaient ravir que moi.

Enlin, ik- voisin (ruui' elasse Oû pullnleul les mallienreux.

J'aidais à remplir leur besaee ;

J'allais jusqu'à j^laner pour eux. Perdus dans viti^l sentiers
eonlraires, Ils se ;{uidaient à mon flambeau.

Eps infortiuK's sont mes frères,

Je dois parlaj;tT leur lonilwaii.

LE VIEILLARD

J'iii jcU'i (l'une niain prudentle (Ii's ailes au feu (l'uu brasier, lîl
mis leur eeidre téecoudaule .\u pied d'un jeune cerisier.

De mes jours je vais rendre com|ile ; Le Tl rs-Haut me sourit
eiilin.

.\dieu ! Dans son sein je remonte Sur les ailes d'un séraphin.

LK Cîl A SS K U U

Am :

((Petits oiseau.\, ([ue j'aime entendre Vos eonm ts dans ces
houx épais !

Votre chanson, joyeuse ou tendre,

Kst jtoir mon coeur riynme de paix.

.Mais craif,mez les lacs (pi'oii peut tendre. Le iKuiheui' l'ait
tant de jaloux!»

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

« Vient un chasseur; son pas redouble.

Malgré ses chiens, point de gibier.

S'il allait, de son fusil double.

Faute de mieux, vous foudroyer'.'

Ah ! maudit soit l'homme qui trouble L'écho que vous rendez si doux !

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

DK CHIIA.NGKII.

K Uifii ii'iliTêlc des luaiiis cnu lles.

Lis ! J'ai vu des diasseui s, un jour.

.\lwlre au vol deux hirondelles lloil je saluais le relour.

Vos rhaisons alleudriroil-elles L'enlanl qui s'arme de cailloux?

l'aisez-voiLs, oiseaux, laissez-vous.

il IJiai'iiianls oiseaux, connaissez l'iiouinic : (Ju'il soil Ijou-cher, soldai, chasseui'.

Il l'usille, il sabre, il assornnie,

Kt trouve au saiiy de la douceur.

Les moins cruels sont ceux qu'on nomme Uourreaux ; soil dit bien enlro nous.

Taisez-vous, oiseaux, laist'Z-vous. »

Hou Dieu! i:'esl le cliasseur qui lire!

Il blesse à l'aile une jierdrix.

.Son chien la |Mend ; pauvre maiTyre !

Le chasseur, que gênent ses cris,

Lui luise la tête; elle expire.
 Le soir, il médiera des loups.
 J Taisez-vous, oiseaux, laissez-vous.
 Il s'éloigne. Son œil avide
 Voit un chevreuil au bord du bois.
 A l'abri de l'ai me perfide.
 Laissez éclater votre voix.
 Mais si demain, le carnier vide,
 11 passe encor près de ces houx.
 Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous. »
 htSMKIlKS CHANSONS

I.A luvifcui

\iii ; C'r>t à mon imiitre on l'art ric plaii'i'.

Il Un nmis-lu, rivière aniüiu'eusf ?

— Je eiurs au |tied des rocs i)eieliianl> IVniriiir une herlx;
 viooureuse

Aux lroui>eanx, iiorrieiers des eliaiii|is

— — l'uis. où va lou oiulc liiii|iide'.'

— Sur un sol qu'épuise l'été.

Au s;ré dti travail (|ui me î^uide, J'épauclic la lécoiidité.

Il l'uis, avant d'élre navigable,

Sur les grains et sur les métaux,

Je fais, d'un bras intatifçable,

Mouvoir la meide et les marteaux.

■I — Parle donc, naïade eharnianle.

Des >oirs où, dans tes Ilots ehéris.

Vient se jouer nia noble amante, .Nymph aux ehain|is, déesse
à Paris.

K Qu'importe et moulins et culture Et troupeauxj quand, sous
ces lilas,

De la céleste créature Les flots caressent les ap))as !

I»E nÉ RANGE R.

• I.n voici. Que mon liilh fidèle La chante au doux bruit de les
(lois.

■\e les épanche que pour elle ; l'rète à ma voix tous les échos.

« Aux vils travaux de notre terre Cesse enfin de livrer Ion
cours;

Plus pure, enivre et désaltéré La poésie et les amours. »

Qui parle ainsi? C'est l'anie folle D'un poëtequi, dans ce lieu,

Oublie aux pieds de son idole Ceux qui travaillent devant
Dieu.

LA SIRÈNE

Am :

Los flots sommoillont ;ni rivage;

Au ciel brille un l)eau soir d'été.

Plus de bruit, tout dort sur la plage, Le vent, le travail, la
gaieté.

Du sein de l'onde un mol surnage.

Mol que la nuit fera redire au joui- :

(I Amour ! amour ! » (Bis.)

Qui dit ce mot? ('.est la Sirène tiuellant sa proie au l)ord des
eaux.

Malheur à celui qu'elle entraîne Jusqu'à sa couche de roseaux
!

Déjà, pas à pas, sur l'arène,

D'elle s'approche un bel adolescent,

En rougissant,

DKHÎLÉRES CHANSONS DE BÉRANCKH. 101

« Acfoui's, (lil-ello, amour me presse;

F'our tous les cœurs j'ai des échos.

A moi d'enharfJir la jeunesse ;

4e le soutiendrai sur les flots.

KcliapiH* au mors de la sagesse;

Qui ceint le front de ses enfants blafants De iénufars.

« L'Amour fait scintiller les ondes Où nous folâtrons sans souci.

Combien, dans nos grottes profondes, Toml)enl, qui nous disent ; Merci!

C'est dans le plus joyeux des mondes Que va te bure un éternel été De volupté.

• tioûte aux jdaisirs qu'on nous envie; fiaresse mon sein palpitant ;

Chez vous ipielle âme est assouvie?

Vos feux n'écbauïent qu'un instant.

La vie, enfant, la douce vie .N'est parmi nous, qui savons l'atli-seï,

Qu'un long biiser. »

L'adolescent plonge dans l'onde.

Qui l'a revu? ÎN'ul depuis lois.

Mais qu'au soir la Sirène immonde (dianté encor l'amour sur nos bords.

Une voix, qui n'est plus du monde,

Crie aux passants saisis, tremblants d'elIVoi : >1 Priez pour moi. » Utis.)

hei'.mkhes chansons

loj

LKS POIS

Aui ; C,('sl il tiiOM niiiilri' <'ii l'nrl iIp jilaiiv.

Je ernins In foule qui se press<';

Je liembre à ses milliei-s de vois, l'ie fée n, <lès rnn jeunesse,

(,onduil nies rêves dans les Iwis.

Là mon cœur, pris de peine amèie,

A l'espéranre était rendu.

Lüinine un oiselet «pu* sa inère Peporte au nid (pi'il a |M-rdu.

Sous nos toits mon àuie éloulTée.

Hors de Paris rlierriiant de l'air.

.V Meudon reçut d'uue fée,

Moi jeune encore, un don bien rber.

l'jiuvre et lin'dé d(> longues fièAres, l'ombre j'y rêvais nn jour,
fjuand la fée humecta mes lèvres De chants de plaisir et
d'amoui-.

Fontainebleau, l'orèt splendide, t,)ue je fus riche en
parcourant,

Avec ma fée au vol i-apide.

De tes rois l'ombrage odorant 1 Aux princes la cour et ses
poni(M^s ;

Mais ces bois, à qtii donc? — « Au roi. »

— Au roi! Non, garde, tu te trompes Tous ces iH-aux arbres
sont à moi.

DE llÉnA.NCEU. ID,-

Boulogm'. a\i dédin de mon âfie.

4e viens revoir les verts ahris.

Victime tle plus d'un omije.

De vains regrets je m'y nourris.

\'ers moi la fée accourt encori' ;

,\ mes ma\ix elle ôte leur liel.

Kl fait briller comme l'aurore Dans UK's pleurs un rayon du
ciel.

.(Je viens te consolei', dil-clle;

Forme un souhait, ffd-il d'amour.

— K'esl le sommeil, chère immortelle, Oii'on demande au soir
d'un long jour.

— Vondrais-tii ipie je t'enrichisse ?

— Non ; rennui pourrait m'assaillir.

— Veux-tu que je te lajeunisse?

— Non, je craindrais trop de vieillir. «

Je veux un tout petit domaine Pour y planter de Iveux
coim*rts ;

Pour qu'un vieil ami s'y promène A l'ombre, en me lisant ses
vers.

Jusqu'au ciel mes arbres atteignent Bien vite; et, dans leurs
gais penchants, .Mille oiseaux, chaque jour m'enseignent
Komment memi le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre ;

Je l'arrête. o rêve insensé!

Sais-je si j'ai le temps d'attendre Ou'un rosier même soit
poussé!

l> K 11 MK II ES CHANSONS

(les bois lu'üfli enl un dernier gîte.

Au vieillard, las de son fardeau.

Sous ce tremble qu'un souffle agile.

Bonne fée, élève un tombeau,

LE MERLE

Am •

Au printemps, sous un vaste ombrage Oû murmuraient de
frais ruisseaux,

Je pris ma flûte de roseaux,

Présent magique d'un vieux sage.

A sa voix, un peuple d'oiseaux Vint m'entourer de son ramage.

Ils sautaient ,

S'ébattaient,

Loquetaient Et chantaient, r.hantaieni, tlhantaieut.

Rossignols, loriots, fauvettes.

Merles, bouvreuils, linots, pinsons, (iédant au pouvoir de mes sons.

Tous, jusqu'aux folles alouettes.

Venaient, pour prix de leurs cbausoïis.

De mon pain becqueter les miettes.

ÜK BÉhANGEK

Ils sautaient.

S'ébattaient,

Coquetaient Et chantaieil, riiantaientl,

Oiantaientl.

J':ivis« un merle qui kibilie :

« Merle, pourquoi fuyez-vous lous, Quand moi, bonbonime, auprès de vous Je me glissais dans la charmille;

Moi, qui trouve vos chants si doux.

Qui suis presque de la famille? »

ils sautaient,

S'ébattaient,

Coquelaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

« — Dieu donna l'air, la terre et l'onde, Dit le merle, aux seuls animaux.

■\ous y vivions exempts de maux ;

Mais chaque race trop féconde Poussa tant et tant de rameaux.

Qu'on étouffa dans ce bas monde, »

Ils sautaient.

S'ébattaient ,

Coquetaiepl >

DERMÈRES CH WSONS

Et chantaientl.

Chantaientl,

Chantaientl.

« Dieu .s'y prit en pèiv éconoiik' :

C'est trop de bêtes à la foi.s.

\ quelqu'un Iransmetlons nies droits; Que, sanguinaire et
gastronome,

Il en tue au moins deux sur trois.

Parlant ainsi, Dieu créa riomme. »

Ils sautaient,

S'ébattaient,

Coquetaient Et chantaient.

Chantaient,

Chantaient.

« Depuis lors, rois de la nature, >'ous vous fuyons épouvantés
Pour nos jours et nos liberté-.

De tout grain vous faites moulure; Souvent même à vos majes-
tés Le rossignol sert de pâture. »

Ils sautaient,

S'ébatlaientl.

Coqiudaienl Et chantaientl,

Chantaient,

Chantaientl.

lOT

« — .Moilf, oublions nos droits conlraires, l)is-jt'. et, grâce à
mon talisman, Ainiez-moi, je suis bon tyi an.

Sans souci de vos lois agraires.

•Ne m(' fuyez plus ; croyez-in'en :

Oiseaux et poète's sont frênes. »

Ils sjuilaient,

S'ébatlaient,

(àMjuelaicnl Kt chaitaieit,

Chantaient,

ClantaientI .

A ces mois, mâles et femelles Me viennent l«iser à (|ui mieux :

Ix; merle criant : « Ce bon vieux Nous fera des chansons nouvelles.

Pour (ju'il s'élevât jus(|u'aux cieix, llieu lui devrait donner des ailes. »

Ils saillnient,

SV'hattaienI,

CoquetaientI Kt eliantaieid,

Chaninientl.

Chantaient.

MIS

HKU.MKHES CIA.NSO.NS

LA J LUN K l'ILLK ai ANSO.N Ml vu. K

\in :

Ü'oi'i iKisseiit mes toiu'iiiçils? Dieu veuL-il (|ue je meure, A quinze ans, grande el belle, en de vagues emuiis'.'

.le dors sans reposer; je m'éveille et je pleure;

•Mou front révèle au jour le trouble de mes nuits.

.Vu lieu du long sommeil si paisible à mon âge,

.l'ai des songes eonfus où je me sens brûler.

Ils sont en vain pour moi d'un funeste présage :

.le n'y puis rien eomprendre et je n'ose en [larler.

.l'ai perdu cet éclat dont s'enivrait ma mère,

Oui n'a que ses baisers jjour ealmei' ma douleui'.

-Mais pourquoi les vieillards me plaindre avec mystère ? Pourquoi les jeunes gens rire de ma pâleur ?

Je rêve, el nul objet n'oeupe ma pensée;

Toujours quelque frayeur sur mes sens vient agir.

Le coupable a-t-il donc l'âme plus oppressée?

Un coup d'œil m'embarrasse, un mol me fait rougii'.

A l'église, où je cours, ma main souvent oublie L'eau qui peut
de l'enfer conjurer les desseins;

UE IIKItA^GER.

Mélée aux voix du chœur, ma voix meurt affaiblie, Et j'écoule
en pleurant chanter les liymnes saints.

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse.

Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux;

Et je sens (pie mon cœur a Itesoïn que je plaise. Sans trouver
doux pourtant de plaire à tous les yeux.

Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses ;

Je négli^e mes fleurs, je repousse mon chien. Verrai-je ainsi
finir mes premières tendresses? Dieu m'a-l-il condamnée à ne
plus aimer rien ?

.Mais voici l'étranger dont la voix est si tendre. Hier, sous la
feuillée, il a suivi mes pas.

Seul, il chaule et soupire. Approchons pour entendre Si du mal
ipie j'éprouve il ne se plaindrait pas.

LES GAGES

CONTE AKAbE

Am : Aillai jadis un grand ;iroplicle.

Dans Bassora, séjour perfide,

Üe trop d'amis environné,
Ben-lssp, cœur bon et candide,
Un jour s'éveilla ruiné.

ni

110 DKRMÈHES CHANSONS

Le peu qui lui reste, il le donne Un vieil aveugle en son clieniin
L'implore ; Issa lui fait l'aumône, Qu'il ira demander demain.

L'était dans le temps des génies; Voilà bien trois cents ans de
ra.

L'un d'eux, connu par ses manies, -\Iocli, aux yeux verts, ai-
mait Issa.

Pourtant, soit capricx; ou système, Issa n'en peut obtenir l ien
Que pour obliger ceux (pi'il aime :

-Même il y doit mettre du sien.

Qu'importe Mocli et ses richesses !

Son seul t^spoir, Issa l'a mis Dans ceux qu'il combla de
large.sses ; Mais le temps passe, et plus d'amis.

Seul accouru, Maleck demande • Qu'à son aide Issa vienne en-
cor :

Par le cadi mis à l'amende,

11 lui faudrait huit bourses d'or.

(I Issa, dit-il, crains l'indigence;

H Recours à Moch dans nos revers. »

Et Ben, toujours pris d'obligeance.

Crie : « A moi, génie aux yeux verts ! i> Moch apparaît, prend le langage D'un juif et dit : « Ben, tu sauras (I Que je prête à (jui m'offre en gage « Œil ou dent, jambe, oreille ou Lias.

U Sans douleur, sans fièvre ni plaie,

« D'un mot j'extrais mes répondants.

■ I Ton compte est fait d'avance ; paye, a Huit bourses d'or valent huit dents.

Il — Huit dents! c'est tout œ qu'il m'en reste. Il — Qu'en peut faire un garçon rangé?

Il Ton menu devient fort modeste:

Il D'ailleurs, lu n'as que trop mangé.

« Allons! viens, que je les arrache ;

« (Test fait !» Et le brave édenté Donne à Maleck l'or, et lui cache Les liesoins de sa pauvreté.

De æ marché le bruit opère ;

Prés d'issa les ingrats qu'il fil Reviennent tous. Chacun espère Le mettre engage à son profil.

Moussa, qui ti'aliquait en Perse,

Perd son vaissîau sur un écueil.

Pour remettre à flot son commerce,

A Moch Ben-Issa livre un œil.

Hassan va marier sa fille ;

Sans dot comment la présenter ?

On flatte Issa dans la famille;

Il donne un bras pour la doter.

Pour Illusseim, qui veut d'esclavage Racheter deux fils qu'il pleura,

Issa met une jambe en gage :

Sur ses amis il s'appuient.

IH

DER.MERES CHANSO.NS

Mais laissera-t-on à cet homme Rien de son corps ayant valeur?

Sauvez de leurs mains (quelque somme, Les infirmités crieront au voleur.

Tous quatre on les entend se dire :

Que faire d'un borgne impotent?

Voyez le dégoût qu'il inspire.

Il faut le saluer pourtant.

« — Ah! dit Maleck, j'ai l'espérance « Que, grâce .à moi, dès aujourd'hui,

« Sans lui faire la révérence,

« Nous pourrons passer devant lui. »

11 court, il crie : « Issa, mon père!

« Ma femme a d'horribles douleurs.

<1 Prières ni soins, rien n'opère;

« Mes yeux s'éteignent dans les pleurs « Je sais un remède et la dose « Qui sauva la vie au sultan ;

« Mais d'or potable il se compose Il Et de perles plein mon turban. »

Ben-Issa promet ses oreilles.

Moch aux yeux verts vient et prétend Qu'un prêt de richesses pareilles Veut un gage plus important.

« S'il vous donnait cet œil qui brille, »

Dit Maleck. Mais l'estropié Refusa net : « Par ma béquille!

« Est-ce trop d'un oui poui- un pied?

DE liÉRANGED.

« — Ah ! pour cot œil sauve ma femme !

« Prés de toi ne m'auras-lu pas?

« Jusqu'à la Mecque, oui, sur mon âme, U Je jure de guider tes pas. »

L'œil est donné. Prenant la somme,

' Tout chargé d'or Maleck s'enfuit.

S'enfuit et laisse le])auvre homitie A tâtons errer dans sa nuit.

« Tu vas tomber dans la rivière! »

Crie un passant; « j'en ai pâli.

» Issa privé de la lumière !

« Je te tiens! Viens, je suis Ali,

« Ali, ton compagnon de classe;

« Des jongleurs le plus gai, dit-on.

* Il t'oifre part à sa besace;

U 11 te servira de bâton. »

* Contre son cœur Issa le presse.

Dieu ! voilà son bras rétabli !

Sa jambe et ses dents! quelle ivresse!

De ses deux yeux il voit Ali.

Même il voit les pâles visages Des quatre amis au cœur affreux.

Privés chacun de l'im des gages Que naguère il donnait [Hiiir
(ux.

Dans l'air apparaît le Génie :

« Mon fils, jouet de ces ingrats, « Vois leur méchanceté juinie :

U A toi l'or <iue tu leur livras.

IU

DERMKRES CHANSONS

« Qu'au bon Ali cet or profite;

« Vous vieillirez ensemble. Adieu !

'I Faire le bien à (|ui mérite,

« C'est mériter deux fois de Dieu. »

Le couple heureux, Fàme attendrie.

Des quatre infirmes demi-nus S'éloigne, et Ben-lssa s'écrie :

<1 Ah ! que de pleurs j'ai retenus ^

« Ali, porte-leur en cachette « Du riz, du miel et des habits.

« Qu'ils s'amendent ! Par le Prophète « Caillou touché devient rubis. »

A UN AMI

Ain du vaudeville do la l'etite Gouvernanic,

Mon vieil ami, dans ma retraite,

Près des bois, demain, je t'attends.

Viens faire un diner de chambrette.

Comme aux jours de notre printemps.

* Pigeons, colombes, tourterelles, après un mûr évanien, ne, répondent nullement à l'idée qu'on s'est faite de leur constance en amour, m'ont assuré des observateurs scrupuleux, entre autres plusieurs dames. La poésie seule, toujours disposée à entretenir les vieilles erreurs, fait encore de ces oiseaux des symboles de fidélité matrimoniale.

Quant au papillon, sans doute parce que les anciens en ont fait la représentation de l'âme humaine, la poésie l'a accusé et l'accuse encore d'inconstance : c'est une calomnie. Ces jolis insectes vivent, sans promiscuité, dans une union conjugale dont les hommes donnent trop peu d'exemple, s. , \u milieu d'un essaim de leurs pareils, le mâle cherche toujours l'objet de son unique et premier choix. En petit papillon blanc est surtout remarquable par l'intimité de chaque couple. Voyezvous l'un des deux; l'autre est tout près, soyez-en sûr. Dans leur vol, ils ne s'écartent que pour se rapprocher. C'est en le s observant que j'ai conçu l'idée de relab'ir leur réputation, au

DK BKRANCED.

^ous jaserons de mainte chose :

Des gens de cour, de l'épineulier;

Des vers et surtout de la prose,

Reine aujourd'hui du monde entier.

Puis nous parlerons de la guerre :

L'aurons-nous? ne l'aurons-nous point?

Sur le journal, je ne vois guère Que des rois nous montrant le
|>oing Tout en prévoyant des batailles.

De pitié pourtant je souris Quand je pense aux tristes mu-
railles Qui vont emprisonner Paris.

Ah! pour sauver la ville sainte.

Fiez-vous au peuple d'en bas;

Que, bien armé, dans son enceinte,

Il veille et reste l'arme au bras.

Quel tniïlre devant ses cohortes,

Paris bien ou mal retranché.

Oserait en livrer les portes,

Fdt-il Talley*and ou Fouché? '

Guerroyer fut notre manie ;

Mais aujourd'hui je reconnais Qu'on doit mater la félonie Df
l'oppresseur des Polonais.

risque de cntilraindre l'École de Fourier de donner un aulre
nom à la passion que le maiti n a appelée la finpillonnrr. [Noie (le
Béranger,)

HS

Non moins félon, l'Anglais si rogne Voudrait bien, encor celte
fois,

Nous endormir avec la di ogue On'il ne peut)ilus V('iidre aux
Chinois.

Anglais, bien (jue nous tromper serve A désennuyer ton orgueil.

Mieux vaudrait voguer de conserve :

Tu dois craindre pbis d'un écueil.

Tes possessions, fpie sont-elles?

Des cerfs-volants (pie tient la main, [/aquilon rompra leurs ficelles.

Prends garde : il peut souffler demain,

(Jii'avec bonneiir nous Iwrce encore La Paix, mère de tous les biens.

Dans les camps pourraient nous éclore De trop redoutables sontiens.

La gloire est là si despotiipie!

Nul éclat au sien n'est pareil.

o liberté ! tou arbre antique Croît mieux à l'ombre qu'au soleil.

Ami, (pi'eii dil-oii à la ville?

Réponds, ('•cho digne de foi.

Dans les bois que l'automne épile, \ 'iens-en deviser avi'c moi.

Viens, tandis qu'un peu de feuillage Du froid cacleie encor le retour.

Ah ! qu'il est loin, cet lieureiix âge Où nous ne parlions (pie d'amour!

DE liÉR ANr.EK.

Mil

(ilTKNilelUJ

A >IM. LES SÏUASÛOI UREUIS

'lUi, t> 18) o , m'om âSurK A U soi.kik.mtk i>k i.'i.'kai.ouiiai
io.\

IIE I.A STATlt EXKCDTÉE PAi DAVID.

Am ilii vuiulevillo (le la l'clile tiouvTuaiite.

.Mtsisieirs, pilié iioir ma vieillesse 1 (l'esl en vain que votre
cité,

Ijlüi ieix licreau de la presse,

M'appelle à sa solennité.

(larder mon coin vaut mieux, me sendvle, (lue, vieux et pauvre
pèlerin,

-M'en aller d'une voix qui tiemlilv .'Utrister les échos du Rhin.

Eh! n'aurez-vous pas Lunarline,

Le jiCH'te qui nous ravit 1

Les nobles vers qu'il vous destine '

De ses travaux paieront David ".

(lutenbeiM, s'il voit sa statue.

S'il entend l'hymne harmonieux,

A sa gloire tant débattue l'ourra n oire eidin dans les cieux.

' H. (le. Laniarlinc devait assister à cette fîjte, et l'on annonçait des vers de lui à cette occasion. (iVo/e de Uéniiiijer.)

** David, toujours désintéressé, n'a jias voulu faire payer le travail de cette admirable statue. (. \o/C de Ilérimijer.)

** Outre que plusieurs villes ont disputé à Strasbourg; et

DEILKlÊtES CHANSONS

Un enfant joue avec deux verres El le télescope (!Sl trouvé.

SlJ“asbour^S riioninie que tu rêvères, Qu'a-l-il voulu? qu'a-l-il rêvé?

Dieu lui cria-t-il aux oreilles Qu'il lui donnait plus qu'un métier, Et que la laiu|<ï de ses veilles Eclairerait le monde entier?

Qui'espérail-il, profil ou gloire.

Quand devant l'aire il se courbail, (■oulani le plomb d'une écriloire Dans les moules d'un alpbaliét?

liés qu'une ligne enfin s'agence,

11 dif, ravi de l'é|K'ler :

Victoire! Humaine intelligence,

\ 'a, tu ne peux plus reculer !

Quoique souvent pris de débauche, L» ; monde pèse l'œuf au nid.

Ee (|u'au liasai'd chacun ébauche,

Il le rejette ou le finit.

Majolice d'avoir été les berceaux de l'imprimerie, l'ionieur de l'invention a etc dispute à Gutenberg en Taveur d'homme: plus OU mniiis connus avant lui et de son temps. C'esl un procès «pie l'opinion publique a décidé, sans trop pouvoir l'approfondir. On ne l>eut nier que Gutenberg présente les meilleurs titres à l'honneur de l'application complète du nouveau procédé. tXolr de Béraiifirr.)

* On prétend que l'enfant d'un lunettier do Hollande, ayant réuni deus verres de force différente, donna lieu à l'invention du télescope, dont Galilée tira dès lors un si grand parti. iSule de Hifriinuer.)

DE liÉRANGEU. 121

Lui seul parfait une pensée.

Trouve-l-elle un trône en clieiniu,

Dans un temple est-elle encensée :

C'est l'ouvrage du genre humain.

Quoi! vais-je éteindre une auréole?

Strasbourg s'est-il donc abusé ?

Non, Gutenberg est un symlwle :

C'est le progrès éternis'-.

De n'aller pas lui rendre hommage,

Noble cité, j'ai des regrets.

Mais déjà d'un plus long voyage Le Temps me dit : l'ais les appi éts.

LES VENDANGES

A LALUE

Aia :

Accourez, aimable Laure,

Nos vendangeurs vont aux champs, En siu'saut déjà l'aurore
S'éveille à leurs joyeux chants.

Tout vigneron à l'ouvrage Mène enfants, amis, voisins; Tant
ses tonnes en veuvage Ont soif du jus des raisins !

D'EHMÈUES CHIA.N^O.NS

Les ceps de rosée liuniides,

Comme un cerÇ dans ses douleurs, Devant ces meules avides
Semblent répandre des pleurs.

Sous les paniers qu'on renvoie L'âne pliera jusqu'au soir.

Venez voir richesse et joie .laillir à flots du pressoir.

Mais l'émeule est au village.

Mille oiseaux, dans ces tilleuls.

Disent ; « L'on met au pillage « Ce que Dieu lit pour nous
seuls.

K V'oyageurs privés d'étapes,

« Aïus allons de mal en pis :

<1 Aujourd'hui l'on prend les gi appes ; « Hier, c'étaient les épis.

« Des hommes, troupe assouvie.

« Uni terres et revenus ;

« Les autres glanent leiii' vie « Le dos courbé, les pieds nus.

« Pauvres gens, vous qu'on dédaigne, « Vile, aux armes, vengez-vous.

<1 Kous chanterons votre règne :

(I Les raisins seront [wur nous; »

Mais vient réponse à leur plainte, ün chasseur! Oiseaux, tremblez!

DE DfillANGER.

nr,

On peul vendanger sans crainlr :

, Nos tribuns sont envolés.

J.aure, on dépouille la plaine ;

Quittez le doux oreiller.

Demain les pauvres à piûie Ti'ouveronl à grappiller.

A UN AMI

\iii : Allpndpz-moi sons l'ornic.

Ami, viens à mon aide; Pi'êle-moi eimj cents francs.

L'argent, quel sûr remède Aux maux jietits et grands !

En ville et sous le chaume, Trois fois heureux celui Qui prodigue ce baume Aux souffrances d'aulrui!

L'argent ferait ma joie;

On ne le croirait pas ;

(Jar rhoimeur dans sa voie •M'a guidé pas à pas.

Souvent, prés il'un tel maiire.

J'ai cru voir en chemin Le bonheur m'apparaître.

Une bourse à la main.

DERMÈRES CHANSONS

Qui n'esl pas égoïste De l'argent sent le prix.

Dans son orgueil si triste Jean-Jacque en fait mépris.

Moi, je iM'iiis la source Qui, travei'sant mon sol, D«'*saltère en sa coui'se Colombe et rossignol.

Que coûtent ces richesses?

On me répond tout bas :

Un crime ou des bassesses.

Prince, je n'en veux pas.

Non; Parafent, quoi qu'on dise, N'est point lave d'enfer ;

C'est bonne marchandise ;

Mais on le vend trop cher.

De pi ix, un jour, s'il baisse, A Dieu plaise ordonner Qu'enfm
je me repaisse De milliards à donner.

Les sots, dont j'aime à rire.

Verront si je m'entends A faire la satire Des riches de mou
temps.

Dieu n'en voulant rien faire.

Ami, sois mon banquier.

Aux écus je préfère Le commode papier ;

DK BKHANOER.

Ct' doux papier de soie Qu'Iiélas! trop peu souvent La fortune
m'envoie,

Et fju'einporte le vent.

lis

PA^THÉISME

A l'N ANCIEN PROPHÈTE SAINT-SniONlEX

Air de la Pipe de tabac.

Salut et gloire, ô mon prophète !

Ton front rayonne, et devant loi Tombe le Christ, dont la dé-
faite V'a nous valoir une autre loi.

Toi qui sais Dieu, l'homme ei notre âme.

Prends ma table pour Sinai ;

Parle, et ta loi, je la proclame Au bruit de vingt bouchons d'aï.

Chantons un hymne à la matière,

Que tu rétablis dans ses droits.

Ta loi l'institue héritière De tous les cultes à la fois.

Le pape en déchire sa robe,

Mahomet n'a plus feu ni lieu.

\'ivat ! nous verrons sur le glolx*

Ton dieu régner, s'il plait à Dieu.

DF.R.MÈnES CIL.VNONS

Tii divinises la nature;

Épicnrc aul reluis l'osa.

Lucrèce a tenté l'aventure Dont l'honneur reste à Spinosà.

Finis la statue ébauchée ;

Uends-la plus Ix'lle, orne-la mieux.

F'est la matière endimanchée (lu'un panthéisme ingénieux.
Mais, vient dire un vieux moraliste,
La matière a vaincu sans vous.
Reine de notre âge égoïste.
Nous lui devons mœurs, Jois et goûts.
Four faire action méritoire.
Mieux vaudrait, apôtres nouveaux.
Enrayer son char de victoire Que d'aiguillonner ses chevaux
Votre Dieu, disent les sceptiques.
S'il vit en nous, à l'être humain Dut montrer, dès les temps
antiques.
Le but, la borne et le chemin.
En vain donc la raison s'éveille;
. \u progrès riionne aspire à tort ;
Il essaime comme l'al)eille.
Il bâtit comme le castor.
Le |)oète qu'un soufile agite
Frie : Eh quoi! l'ànie, à notre mort.
.Sans mémoire, de gîte en gile.
Entre au hasard, pleure et jiuis sort !

DE DÊnANr.ER.

Prostituée et vagabonde,

Quoi ! rette àine, esclave ici-bas,

, N'a point de ciel où fuir un monde Qu'elle sent cronler sous
ses pas!

Le Très-Haut, t'écrit un saint prêtre, Hoi des cieus, est notre
soutien.

(le Dieu seul à tout donna l'être;

Tous les germes sont dans le lien.

A Tun on va par la pensée;

Vivants ou morts, l'autre est en nous.

De l'un l'ânie est la fiancée ;

De tous les corps l'autre est l'époux.

Prophète, ces gens déraisonnent.

Ils prédiront, dans leurs regrets, Qu'au sol où les tyrans mois-
sonnent Ton culte fournira l'engrais.

Plus d'un républicain le pense, .\veugle qui préfère encor An
panthéisme à large panse Le mysticismf* aux ailes d'or.

Ne connais-tu pas Don Quichotte?

\oilà l'esprit pur, lance au poing.

Son écuyer Ixdt, mange et rote ; d'est la cliaii' en grossier
)ourpoint.

Pour ((ue Sancho nous moralise.

Luire la broche el le cellier,

Sons les dalles de notre église Enlerrons le preux chevalier.

DEn:\lf;nF.S chansons

Gloire au "rand Pan ! qu'il soit fétiche, Loup, bœuf, ihis, singe, éléphant; Qu'il soit cet Olympe si riche Lu symboles d'un monde enfant.

Qu'il soit Phallus! Vois, ô mon maître 1 Les fêtes qui vont avoir lieu.

De ton Dieu que de dieux vont naître !

Puisqu'il est tout, tout sera Dieu.

AVIS

Am : Ce magistral irréprochable.

(I Bonheur, faut-il que je finisse Sans t'avoir jamais rencontré ? »

Disait, mourant dans un hosjiice.

Un pauvre obscur, quoique lettré.

Un doux fantôme à lui se montre :

« Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.

Sons s'en douter, tel me rencontre Qui me suppose un train de
roi.

« Tu m'as vu jadis au village.

Ta Suzette, qui t'aimait tant.

C'était moi ; mais le mariage Lffraya ton cmur inconstant.

Favori d'une châtelaine.

Tu délaisses, lier de ses lac;.

Le iHuiheur en jupe de laine Pour les plaisirs en falbala-;.

• * !»r* 'iilrt ■

. • « ' «Ui n-.s'.»- *.

Garnier frere» Editeurs

DK 1! K II ANC EU. liH

« (î'tHail moi, la tante si sage Qui t'eût légué, comme à son
fils.

Au prix tJ'im court apprentissage,

Négoce, lalieurs et profits.

Le travail n'a pas (ju'im mobile :

l'n noble but j)enl l'animer.

Sois, (lis-j(, un citoyen \itile ;

Tn me réponds ; Je veux rimer.

« C'était moi, lorsque l'indigence Déjà fustigeait ton penchant.

Ce vieillai-d rempli d'indulgence Qui t'offrit sa fille et son champ.

Des cités l'ombre est délétère ;

D'air pur, ici, viens t'enivrer,

T'ai-je dit; cultive la terre.

Tu l'éponds : Je veux l'éclairer.

« Devant tes pas fuyait la gloire ; Moi, sans bruit, tapi dans un coin.

Souvent encor, lu peux m'en croire.

Je t'ai fait des signes de loin.

' Mais à tes erreurs plus de trêve,

El. saas m'accorder un coup d'neil. Tu cours au galop de ton rêve,

Qui te jette au bord du cercueil. «

L'homme s'écrie : « Ab ! plus de doute !

Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun T'a traité parfois, sur sa route,

Eopinie n'p mendiant importun,

Digilized by Google

DERMÈKES CHANSONS

Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure, Puisque enfin je te trouve ici.

Notre dernière heure est ton heure.

Viens me fermer les yeux. Merci ! «

I N \MI

Ami, plus de promenade.

La pluie à flots tombe ici.

Tombi' à me rendre malade Et le ciel n't'ii a souci.

Lomme au roi; se cloue une huître, Que la mer lave en
conrani,

.le riiste auprès de la vilre A voir passer le torrent.

Sous nos humides murailles Que transperce un air malsain,

Je crois sentir les tenailles D'un rhumatisme assassin.

\ ce point l'ennui me saf,me,

Qu'en rêve, dans mon sommeil,

Je vole au fond de l'Esp.agne Pour me sécher au soleil.

DE ItÉUAXJEK. IÔ1

Au pied d'antiques arcades,

J'ai, sur ces bords étrangers.

Des leillures de grenades Sous des voûtes d'orangers.

J'y vois l'uir l'année entière.

L(tin des lirouillards importuns.
L'œil enivré de lumière,
El le eru veau de parl'unis.
Mais, las de pêche et d(S chasse,
L'Esquimau revient joyeu.v iSidrir sous son toit de glace La
plus longue nuit des cieux.
De mon rêve je m'ennuie :
Adieu, ciel pur; adieu. Heurs.
Retournons, malgré la pluie,
Aux bords où j'ai tous mes pleurs.
Je reviens où, tendre et folle,
■Ma jeunesse a tant chanté;
Où le génie est l'idole Ou'enc't'nse l'Égalité.
Dieu ! notre ciel se dégage.
Ami, viens, puisip'il sourit.
Viens, nous irons au village Voir si l'amandier tkurit.
DEIL.MÈRES CHANSONS

RETOUR A PARIS

A MES VIEUX AMIS Ain : Ce miiiji^lral incprochahlc.

V Vive Paris, le loi dii inonde!

' Je le revois avec amour.

Fier {iêaïl, arnié de sa IVoiide,

Il marche, il urandil chaque joui'.

Sur cel'e rive enchanteresse.

Grain loinlx* de riiurnuin semis.

Je viens retrouver ma jeunesse.

Retrouver tous mes vieux amis.

Que de palais ! iiue de iKirtiques, D'éj|;lises, de quais, de bazars,

Ue théâtres, d'arcs héi'oïques.

De colonnes, tributs des arts.

Des arts qui pour leur cîipitale Partout à l'œuvre se sont mis !

Comment, dans ce pompeux dédale, Retrouver tous ses vieux amis?

Ces monuments sont notre histoire ; Grâce à chaque fait retrace,

A de nouveaux rêves de gloire Sourit la gloire du passé.

DE DÉDAXCER.

Dois-je ici l'écoïider mes veilles?

J'eii doute, mais point n'en gémis,

Puist|ue au sein de tant de merveilles On retrouve ses vieux amis.

Ce grand Paris, plus d'un l'accuse Dt> lire même de ses maux.

Il rompt plus de jougs cpi'il n'en use.

Tient moins au bon sens qu'aux bons mots.

L'en reprendre est affaiie au sage.

Btinissons Dieu d'avoir permis (Ju'au milieu d'un peuple vo-
lage On lelronve ses vieux amis.

.Mes vieux amis, oui, je les trouve Uéunis tous pour me lêter.

L'est le bonheur que j'en éprouve, l'aris, qui me lait te chanter.

Dans l'absence le cœur sonimeille;

L('s souveniis sont endormis.

Ce jour à jamais les réveille :

J'ai retrouvé mes vieux amis.

LES CRAiNDS PROJETS

Am :

J'ai le sujet d'un poème héroïque ; Qu'avant dix ans le monde
en soit doté.

Oui, le front ceint de la couronne épique.

Dans l'avenir fondons ma royauté.

is

154 IIEltMÈRES CHANSONS ÜE BÉKANCEI!

Mais iiiioi sujet prèle à la tragédie;

J'y piHirrais prendre uii plus rapide essor.

Ilialoguoiiis, et ma pièce applaudie M'enivrera irhoruieui*s, de gloire et d'or.

La tragédie est un hieii long ouvriges:

L'ode, au sujet comme à moi convient uiieu.x. Iliche d'encens, elle en l'ail le partage .Vux rois d'abord, et, s'il en reste, aux dieux.

Mais l'ode e.xige un liop giand flux de style; Mieux vaut trailcn' mon sujet en chanson.

Dormez en paix, l'indare, Homère, Eschyle; J'ai rêvé d'aigle et m'éveille pinson.

Sans s'amoindrir ipiel grand projet s'achève? Plus d'un génie a du maïujuer d'entrain.

Ainsi de Itml. Tid tpn restreint son rêve A des chansons, laisse à peine un iiuatrain.

LA FIU.K DU DIABLE

\iii ilii hallH lies Pierrots.

Dans un easlcl aux horrls de l'Aisne,

Un soir, voilà cent ans et plus.

Devant la telle châtelaine,
 Un moine disait VATiqehis.
 Il (onihe en extase. o merveille!
 L'esprit tient son corps entravé.
 Puis le saint homme se réveille En s'écriant : « Il est sauvé!
 rt — Qui donc? dit la dame an bon Père.
 — Satan, ma fille; il rentre au ciel.
 Le Christ a su de la vipère Changer tons les poisons en miel.
 Pour le voir, j'ai du grand prophète Pris le char au brûlant
 essieu.

' Il R 11 N li. K F. s CIIA.N SOXS

Lü loi (rarnour psl satisfailo;

Lp ciel s'agrandit : Gloire à Dieu !

Il Satan, sous les traits d'un jeune liomme, L'an où la comète
 apparut.

Surprit une vierge de Rome Qui le rendit père et mourul.

Lui |»èr<', (t'père d'une tille î Il la prend et d'un tou amer Lui
 dit : « Pour tout bien de famille « N'attends qu'une part de l'En-
 fer. »

<1 Mais reufanl semblé lui sourire.

Il s'en émeut : « Se pourrait-il Il Que mon tyran, calmant son
 ire,

■ I Voulût adoucir mon exil'?

Il A sa haine Dieu fiiisant trêve.

Il Quelque espoir me fût-il rendu,

Il Gomment sauver la tille d'flve Il De ce monde que j'ai perdu'

Il Quoi ! des pleurs mouillent ma paupière!

« Pleurer, moi ! Dieu me le défend.

« Si je savais une prière.

Il ,fe la dirais pour cette enfant i Il Très-Haut, qu'a bravé mon
audace.

Il Si mes maux ne te satisfont,

Il Qu'au ciel un jour ma tille ait place,

« El fais-moi l'Enfer jdus profond ! »

« Est- ce le roseau que Dieu brise 'i* .Maiidirail-il Ii1 tille? Oh!
non,

OE BK U A.NT.Ktl.

, Cette enfant qu'on porte à l'église De Mai'ie a reçu le nom.

Elle est remise en des mains pures.

Il s'y connaît, le tentateur Qui couvrit de tant de souillures Le
chor-ü<l 'œuvre du Créateur,

« A l'Enfer Satan infidèle Veut voir Marie, et, chaque jour.

Se déguisant mieux, sent près d'elle Son cœur renaître au pur amour,

La caresser, il l'ose à peine.

(Craignons, dit-il, de la flétrir.

Kden a vu, sous mon haleine,

En un jour ses roses mourir.

« Sur lui bientôt régne Marie, Colombe dont il suit l'essor.

Tout haut pour son père elle prie,

Et fait aumône de son or.

.Même il lui révèle des charmes Contre les maux qu'on peut guérir ; Tant le triste auteur de nos larmes Se plaint à les lui voir tarir.

« Marie, à quinze ans, sainte et belle.

Est admise à communier.

11 tremble. Fille du rebelle,

Si Dieu l'allait répudier!

• Mais de l'église elle est la joie.

Pour la voir, il court se tapir

DERNIÈRES ('.HANSONS

Dans l'orgue, qui soudain envoie Jusqu'au ciel un profond soupir.

« Sitôt qu'à genoux et bénie Elle a pris le pain rédempteur,

Satan mêle à flots l'harmonie Aux chants du temple inspirateur.

Sous sa main l'orgue austère et tendre N'a plus rien d'un monde mortel ;

Et les anges, pour mieux l'entendre.

Descendent jusque sur l'aulel.

« Mais, dans ces pompes de l'Église, Marie et chancelle et pâlit.

Son cœur, trop plein de Dieu, se brise ; Sa foi la tue et l'embellit.

Elle tombe aux bras de son père.

Fait homme, il se trouble d'abord, (l'omnie un de nous se désespère, l'] sent tout le mal de la nioi l.

« Elle n'est plus. Amour, scienci*.

Bien n'y peut ; Dieu le voulait donc.

Satan n'eut jamais de souffrance Oui comptât plus pour son parilon.

Va-t-il sur la foule attendrie Henver.ser les murs du saint lieu?

.Non, il voil Pâme de Marie llemonter brillante à son Dieu.

K S'il lui cache quel est son père.

« ,\b! dit-il, que Dieu soit iM-iii

I>K Bf.BANGEn.

irv'i

« Dans mon royaume, affreux repaire,

« Retombons seul, pauvre banni. »

Là, s'accusant à ses complices De, sa révolte et de leur's torts.

Il souffre de tous les supplices.

Il saigne de tous les remords.

« Pour moi, seule étoile qui brille « Dans ce ciel que Dieu m'a
l'ermé,

« Pour moi, dit-il, prie, ô ma fille!

i< Prie, ô toi qui m'as seule aimé ! «

.Mais au ciel le Christ, qui l'écoute,

Voi^aux éternelles douleurs (liel jKtids le repentir ajoute ;

Et .ses yeux en versent d(*s }leurs.

« Un fleuve ces pleurs, sources fécondes,

A travers l'amas des soleils,

A travers la foule des mondes Aux sombres nuits, aux jours
vermeils, travers tout l'espace; immense terre Dieu peupla dans
un instant.

Ce pleur de (udestt* clémfiice ToiuIn^ sur le cxmir de .Satan.

« El soudain l'archaniie rebelle RejH'end sa '•loire et sa beauté.

Et, d'un seul élan de son aib*.

Pri'*s fin Christ il (fsl remonb'.

.Marie est là pour lui sourire; D'amour pur il est abriMivé.

DF.lliMÈRF.S CHASSONS

Le mal enfin perd son empire :

La fille d'Ève a foui sauvé. »

Le Lon moine, après cette histoire, Poui>suil ; (I Les temps sont révolus, L'Enfer n'est plus qu'un PurMaloire D'où l'on entre-voit les élus.

J'ai chanté sur le char d'Élie,

Avec les séraphins joyeux,

La Vierge qui réconcilie Saints et pécheurs, enfers et deux.

« .Madame, à i)ied je pars pour Rome^ Comme a fait saint Paul auliefois.

Pour prêcher sur le sort de rhomme.

Le pape délieia ma voix.

Le Christ veut qu'en ces murs célèbres ^ J aille annoncer aux cueurs aimants (Ju'il n'est plus d'anges des ténèbres,

Ih.'il n'est jjIus d'éternels lourments. »

LES VOYAGES

Am :

« Viens, m'ont dit vingt cbars rapides; Le feu nous pousse à
travers Bois épais, cités splendides.

Monts et prés, champs et désert>.

1*R UK BAS ('.Eli.

Ul

Faisant lionle aux hirondelles.

Tu croiras, sur nos essieux,

Que la terre a pris des ailes Pour passer devant tes yeux.

« Viens, me crie un beau navire, Voir l'homme en tous les cli-
mals, Voir en ^erme quelque empire,

Des ruines voir l'amas.

Par un caprice de Fonde,

Tu peux, voguant avec moi,

Ajouter un nouveau monde A ceux dont le niMre est roi.

« Des astres je sais la route.

Viens, dit un a(!'rostal ;

Monte à la cMeste voûte Pour en juger mieux Fécial .

Sur maint problème à résoudre, Dans mon vol audacieux.

Viens au-dessus de la foudre Sonder l'abîme des deux. »

Partez lous. Ici je reste,

Heureux d'un monde borné, D'oiseaux, de fleurs, monde agresb».

D'ombrages environnés.

Quand la nuit étend son voile Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,

Oh! que Funivers est grand!

LE SAINT

CHANSON A MADAME- AIR ; l'n petit capucin.

('.liez lin saint qirépoiivanlc Le mol «ramoiir,

Le diable, un jour.

Vient en jeune senanle.

Le saint lui dit : Satan, a-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en !

Il revient en grisette .Au ton aisé,

Au teint rosé,

.Au menton à fossette

Le saint lui dit : Satan, Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en danseuse Au sein fripon,

Au court jupon, ^

A la jambe amoureuse.

\je saint lui dit : Satan Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en!

DE UÉRANCEU.

Eli muse jeune et belle Il vient encor;

Sa lyre d'or Ehante l'amour fidèle.

Le saint lui dit : Satan, ^'a-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en!

Puis il vient en comtesse Aux blanclies dents,

Aux yeux ardents.

Au cœu ■ troublé d'ivresse.

Le saint lui dit ; Satan, Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en !

Satan prend d'autres armes -Madame, un soir.

Le saint croit voir Apparaître vos charmes.

11 ne dit plus : Satan,

Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en !

Cnice, esprit, tout le brûle, Tout l'enhardit;

Même il vous dit :

Au fond de ma cellule,

Viens me damner, Satan ; Viens-l'en !

Viens-t'en, Salan, viens-t'en!

DEHMÉLLES CHANSONS

LES VIOLETTES

Aiii :

« Hélas! violettes chanmiites,

Vous vous hâtez trop de fleurir.

x\u soleil ces neiges fumantes,

Le verglas]eut les recouvrir;

Mars nous garde encor des toui nientes.

>aisscz-vous aussi pour soullrir?

Bis.

t(— Bénis le ciel cjui nous ordonne Iféclore en déjiil des glaçons.

La pauvre Laure, enfant si honne,

Va nous chercher dans ces buissons :

\ souhait pour qu'elle y moissonne, En grelottant nous fleurissons

•I — Douces fleurs, quelle est celte fille'. ' — Une orpheline qui nourrit Ceux qui se sont faits sa famille,

\ 'end des flevirs quand le ciel sourit.

Lasse la quenouille et l'aiguille.

Ou glane aux champs que Dieu mûrit.

« Ce matin, dès la pâle aurore.

Un ange a passé par ici.

Il a dit ; Enrichissez Laure;

Digilized by Goc^le

Lit ^Mll MiK;U^(W ti •'N'MUKI.'

[■' . . 'V 5^T^*'I^^ •«» r%j. «-«r în s-Mr»

rrttî»*

•■•id ' P'iî

_Dt,i

Lt' pain iiiiianqiie, el Luurc en suiiei Va veiiii;-; hàlez-vuus de-
doie. i L ange a dit vrai, car la voici. »)

L.V I'.\(.»LEItKTTh: K T l/ÉTOILK

l'éioiu;.

Dans l'uinlire, aimable pâ(|uereUe, Mon rayon le jilus doux le
luil Et dessine la collerelle Sur le noir manteau de la nuil.

rAQUERETIE.

(juoi î vous, belle étoile attachée .\u marchepied du roi des
cienx,

Sur la lleur dans rierbi' cachée Vous daignez abaisser les
yenxl

l'étoile.

Ilhaijue étoile, dans son orbite,

Loin d'être un vain luxe des nuits.

Aux planètes que rhominc habile Dispense arbres, Heurs,
grains el frnils.

Des feux du soleil dans l'esiiace Moi (|ui coinplèle les
couleurs.

lif.

DERMÈHES CHANSONS

Sur les corps que sa force enlace Je préside aux destins des
(leurs.

Tu ne m'es donc pas élranyére, [•'leurette éclose en si bas lieu.

Astre éclatant, (leur passagère.

Se liennent dans la main de Dieu.

LA rAQUKRETIE.

Ainsi que la terre où nous sommes, Se j)eu-il qu'aux deux étoilés,

De fleurs, de pajâllons et d'Iiomrnes D'autres globes roulent peiqtlés?

l'étoile.

Ilerles, ma lille ; aux mêmes lauses Le même ('ffet ne peut faillir.

Dans ces mondes naissent di's roses Et des vierges pour les cueillir.

DE BÉ B ANGE R. U

Non, non ; je vais sauver le inonde.

Pien nous donne une loi d'amonn.

Paul, on vas-fu? — Je vais prêcher aux hommes Paix, justice et fraternité.

Pour en jouir, reste où nous sommes, Kntre l'étude et la beauté.

Non, non, je vais prêcher aux liommes Paix, justice et fraternité.

Paul, ou vas-tu? — Je vais à lame humaine Du ciel enseigner le chemin.

— Aux cieux? La gloire seule y mène (.hante, elle te tendra la main.

— Non, non; je vais à l'âme humaine Itu ciel enseigner le clunniu.

Paul, où vas-tu? — Je vais rendre aux campagnes Le Pieu qui liénit les guère! s.

— Crains le brigand dans les montagnes ; Crains le tigre dans les forêts.

Non, non; je vais rendre aux campagne.s Le Pieu qui liénit les guérets.

Paul, ou vas-tu? — Je vais au sein des villes Pc tout vice purger les cœurs.

— Crains l'orgueil des passions viles ; l.rains le rire aux éclats moqueurs.

— Non, non; je vais au sein des villes Pc tout vice purg('r les cœurs.

UR DKRMf.RES C.nANSONS

Paul où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes. Dire au pauvre ; Dieu seul est srand !

— Crains le riche si tu l'alarmes ;

Crains le pauvre s'il le comprend.

— Non, non; je vais, séchant des larmes.

Dire au pauvre : Dieu seul est grand !

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage Raffennir mes amis tremblants.

— Quoi ! les maux, la fatigue et l'âge N'ont point dompté tes cheveux blancs?

— Non, non; je vais de plage en plage Raffermer mes amis tremblants

Paul, où vas-tu? — Je vais, braver nos maîtres. Fardeau des peuples gémissants:

— Tremble! ils le livreront aux prêtres En échange d'un peu d'encens.

— Non, non; je vais braver nos maîtres.

Fardeau des peuples gémissants.

Pa»d, où vîs-tu? — Je vais prêcher mon culte Devant le juge et ses licteurs.

— A nos lois déguise l'insulte;

Recours à l'art des orateurs.

— Non, non; je vais prêcher mon culte Devant le juge et ses licteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma lêle Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

— Dis un mot, et la grâce est prête;

DK. BRRXNOKR.

Il l'ormeurs on le comble à riiistanl.

— Non, non; je vais porter ma iMo Sur l'écliafanfl où Dieu m'attend.

l'ani, on vas-ln? — Je vais avec les an^ies Reix)ser an sein de mon Dieu.

— Par ton exemple In nous chan^^es.

Nous prierons sni- la tombe, .\dien 1 — Uni, oui ; je vais avec les an;;es Reposer an sein île mon Dieu.

I.KTTRK \ MO.V AMI M. I.KP.P.I X

tlf I. ' >î: A n é M I F FRANÇAISE..

\in <lu vnii()pvillr Ho)n Petito fiouvormnio.

Cher Lebrun, ta mnse hénîrpie.

A la chanson tendant la main.

M'écrit : « An trône académique \'enx-ln monter? Parle, el de-
main... « Mnse, arrêtez. Par lassitude D'nn monde on j'ai fait
Ion;; séjour,' J'ai piis f;onl a la solitude.

J'y tiens : c'est mon dernier amom .

Oui, j'adore, ami, la retraite,

El dn brnil mon .Ise a l'elTrois.

ir..

Le monde, dis-tu, me regrette.

Le monde? Il pense bien à moi !

Bourgeois vaniteux, il s'arrange De peu de gloire et de gros fonds ;
El, pour s'ébaudir dans sa fange, \ loujotirs assez de bouffons.

Refais-loi tribun politique!

M'a-t-on crié. Mais quoi! Jadis N'ai-je pas, sur ('otte musique.

Fait assez de vers applaudis?

D'autres m'ont dit : « Fais-toi messie On prophète, et viens,
dés ce soir.

D'un parfum de tliéocratie T'enivrer à noire (snct'nsoir.)>

De me laisser faire grand homme.

Non, je n'ens jamais le désir.

L'époque n'est pas économe De piédestaux; on peut choisir.

Tonte secte a sa créature ;

Tout cluh .aussi ; c'est tel ou tel.

On donne ici la dictature;

Là-l)as on élève un autel.

L'idole est partout promenée;

Mais bientôt les porteurs sont las.

Nous voyons, en moins d'une annct*, Messie, cl dictateur à bas.

On crie à Fun ; « Tu n'es qn un homme; A l'autre, si c'est un vieillard :

« Sur celle borne fais un somme En attendant le corbillard. »

Las ! loute g;loire est mensongère Dans ce temps il'esprits four\'oyés.

Tel s'en fait mie viagère,

Qui lui-même la foule aux pieds.

Combien j'ai vu de nos idoles Subir de contraires deslins!

Je riais de leurs auréoles;

J'ni pleuré sur leurs fronts èleinis.

.\mi, ne laissons pas le monde Nous emporter à Ions ses vents.

Plus qu'une misère profonde J'ai craint des honneurs dècevanis.

Rimeur, j'ai craint de faire ombrage .\ux talents d'un ordre élevé;

J'ai craint jusqu'au renom <le sage.

Dont Lisette m'a préservé.

■ Moi, sage! oh! non; c'est la paresse Qui m'a fait des gofits si bornés.

Xon, j'aurais craint ipie ma sagesse N'i'ffrayàt de pauvres damnés.

Quand sonfl'rent au siècle où nous souuius Peuple et roi, riche et travailleur, Illois-moi, le plus sage des hommes >"en saurait être le meilleur.

Lebrun, mon exemple l'enseigne \ faire au monde juste part.

DEIIMÈBES CHANSONS

A l'instilut (|n'nn autre règne .

J'ai bâti ma rudie à l'écart.

Là, si peu que le miel abonde.

Je puis craindre encor les fourmis; Mais là, moins je me donne au inonde, Plus j'appai liens à mes amis.

LA l'ÉK Al'X III .Mi: S.

vr_x ui viiiKiis l•ot'T[^],s*

-\\ii! :

l'oici la fée; oui, c'est la fée aux rinus.

Fille du ciel qui vient nous consoler.

Sa voix ajoute aux cbanis les plus sublimes; Alais prenons garde; elle peut s'envoler :

^■oyez, amis, ses deux ailes si grandes.

Hausses deux mains, où puisent ses amanis, Urillenl rubis, perles et iliamants Pour faire aux muses d('s guirlandes.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas ! | Aimable fée, ah!
ne fuis pas. — ,Iiix.

Ah ! ne fuis pas. '

* Je n'ai pu indiiii'i- tous les mélicrs qui eomplent des poeles
el des versilieateurs plus ou moins connus, plus ou moins ha-
hiles; tuais j'ai omis avec intention les typoliraphes, parce que la
plitparl ont reçu de l'in-truction, el que d'ailleurs leur proeessioii
leur rend les études littéraires faciles ;

DF, lîl-'n A Vr.F.R.

liiTî

Le sage en vain crie : « Arrête, Ame folle 1 m U n pauvre en-
fant, doux, an front nuageux.

Qu'elle a séduit au sortir de l'érole.

Contre son joug court échanger ses jeux .

Dès lors, aux champs, dans les bois, sur lesgi éves. Chercheur
d'échos, par elle il va penser.

Menrt-il obscur, elle vient le l>ercei'

, De bruits de gloire el île longs rêves.

— Combien fie maux ta voix charme ici-bas!

Aimable fée, ah ! ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

,Si les cités consûicrent sa puissance.

Klle est de fête au foyei- des hameaux.

Mais d'ouvriers une foule l'encense ;

ses faveurs, quels droits ont-ils? Leurs maux. Il faut si peu po-
fir rendre le courage A tous ces cœurs par la fièvre agités!

La 1)omie fée en leur disant ; Chantez!

Donne à leur soif l'eau d'un mirage.

— Combien de maux la voix charaie ici-bas!

Aimable fée. ah ! ne fuis pas.

Ab ! ne fuis (tas.

Nous verrous, grâce aux fleurs que rimmorlelle Mêle aux tran-
chets, aux limes, aux ralails.

A 4a navette, au pic. à la Inielle,

L'art sans étude el la gloire en sdjols.

les livres les viennent Irouver; il fani ijiie li'saïlres ouvriers les
elierehent, et c'est iléjù un mérite dont nn ilnit leur tenir compte.
{Sote de Kérminer.)

DERN'IÈnES CHANSO\S

irii

f>s artisans chantent, frondent, racontent ;

Le peuple parle; hier il bégayait.

Itii haut du trône on s'écrie, inquiet :

Voici les voix d'en bas qui montent.

— Combien de maux ta voix charme ici-lws' Aimable fée, ah!
ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

fitends, ma fée, étends sur eux tes ailes; Pai'fume l'air de leurs
obscurs abris,

Qu'un peu de vin, non le vin des querelles.

Le vin de joie, éveille leurs esprits.

leur liqueur mêlant ton ambroisie.

Fais qu'à mon nom, un jour ils disent tous ; (iloire à ses chants
! C'est lui qui jusqu'à nous Fit descendre la poésie.

— Combien de maux ta voix charme ici-lxas ! \

Aimable fée, ah ! ne fuis pas, ' Bis.

Ab 1 ne fuis pas ! I

LE POSTILLON

MON ANNIVERSAIRE'. DE 1842.

\IB aps Aniazono'.

.“iir ce globe, la course humaine Ne dure, hélas! que peu
d'instant.

Le postillon qui tous nous mène.

,1e le connais trop, c'est le Temps. {Bis.}

DK IIKItANGELi.

Kii char poiiiipeiix aussi hien (|iiVu charrello. Il nous empoi le
k nous l'aire crier :

— Vieux postillon, arrèlc, arrête, arrête! 1

Buvons ici le vin rie l'élier. I

Il est sourd, ne l'ait nulle pause,

Sangle tout de son foue. puissant, .

Se ril des (îffrois qu'il nous cause.

Et n'y inet lin qu'eu nous versant.

Je crains par lui qu'un jour notre planète iN'aille en éclats
croupir dans un boubier.

— V'ieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le'vin de l'élier.

b('s sols et les fous en grand nombre .Vous jettenl la pierre on
chemin, l'uyons-les donc; mais quel encombre!

Ils seront plus nombreux demain.

Sais-je d'ailleurs ce que demain m'apprête '/ Podagre ou pair
si j'allais m'éveiller !

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête !

Buvons ici le vin de l'étrier.

Eu desjom-s de mélancolie Un semble au but vouloir courir ;

Mais un rien nous réconcilie;

.\vec la frayeur de mourir.

C'est une fleur, c'est une chansonnette.

C'est un souris qui vient nous égayer.

'—Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le vin de l'étrier.

i:i(: HEUMtRES aiA.XSONS bK I!KR AAt.Eli.

Lu i>oste soixaillo et Iroisièinc Me loiriiril des relais
iiouvi*aux.

Le |JostilloM, toujours le iiièiiK'.

Méuaf;er<i-l-il les chevaux ?

Amis, d'uui mont moi qui desceuds la erèle.

l'our vous attendre, ah ! je veux enrayer.

— V'^ienx postillon, arrête, anète, arrête!

Iluvons ici le vin de rêtri<*r.

Oui, l'ètons mon anniversaiic.

Kéveil de souvenirs constants, l'uisse une amitié si sincère Bri-
ser les éinuons du Temps! (Bis.) l'our ramener la joie en ma
retraite.

Vingt fois encor venez vous écrier :

— Vieux postillon, airète, airète, arrête! ^ Buvons ici le vin de l'êtrier.)

ET

LES DÉL'AüiS

Aih : Kaiit d' lu vcrLii, pu» lio|> ii'i'U l'uut.

L'ioiiiiit', il soixante ans, (.alnie eli;ra\ e, An coin de son l'eu devient roi.

Mais, jeune, il vaut mieux, selon moi, Sous le plaisir vivre en esclave.

Vous (jui sur nous veillez d'en haut, llendez-rnui quel(|ue bon délaul.

Oui, si j'ai subi rexigence De mes défauts, tyrans nombreux,

Je leur dus bien des joiii's beureux,

Doux larcins laits à l'indiyenee.

Vous qui sui- nous veillez d'en haul, Kendez-inoi quelque bon défaut.

DEUNIÈUKS CHANSONS

Dans les jours d'aimables féeries On moule au eiel dt"S deux colés.

Nous |)OUSSons à boni nos {'aielés,

A bout nos tendres rêveries.

Vous (jui sur nous veillez d'en haut, lleiidez-moi quelque bon dél'aul.

.Aujourd'liui ma santé, me louche.

A table veut-on me fêter,

L'aï ne me fait plus chanter.

El je lui fais petite bouche.

Vous qui sur nous veillez d'en liaul.

Rendez-moi quelque bon défaul.

Je. verrais danser vingl priseltes .Sans jR'nser à rien tout un soir;

Sans même essayer, pour mieux \oir, Ia*s vieux verres de m<'s lunetles.

Vous qui sur nous veillez d'en baul, llendez-moi quelque bon défaul.

J'ai trop é{*ayé la satire ;

Ile tort, je dois le réparer.

.Mais sur ce monde il faut |)l(!urer Sitôt qu'on n'ose plus en rire.

Vous qui sur nous veillez d'en baul, llendez-moi quelque Ixm défaul.

l'erlide erreur de ma j<“unesse.

Que, bras ouverts, couronne en main, La Gloire m'accoste en chemin,

Je lui dirai : Passez, drôlesse!

Vous qui sur nous veillez d'en haut , Rendez-moi quoique bon défaut.

Hélas! mes vertus me désolent;

Mais l'âge, qui les fait fleurir.

M'ôte la force de cxiurir Après mes défauts qui s'envolent.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Itendez-moi quelque hon défaut.

LK 11 OS IF II

Toi dans ce lieu, toi dans la porcelaine! Que je te plains, joli rosier!

Celte salle pompeuse est pleiiu*

D'un monde envieux et grossier Qui le souille de son haleine :

C'est le palais d'un tiiiancier.

Que je te plains, joli rosier !

Ici naguère apporté du village.

De l'or In subis le pouvoir.

Ce lianqiiier veut qu'à son passage Pour lui lu fleurisses ce soir.

1)(' Ion parfum fais-lui riomm.'ige.

Comme au Trés-Ilaul fait l'encensoir.

De l'or lu subis le pouvoir.

DKRNIKIÎFS (UIANSONS

ir.;i

Sons •irancel liislo à la flamme irisée, Arbnsie aimé, lu vas mourir.

Plainl-il, re juif, âme blasée,

C('ux (|ue son faste fait soulTrir?

Privé d'ail' jjur el de rosée.

Ah 1 n'espère pas l'attendrir.

Arbuste aimé, tu vas mourir.

Mais jirés de toi passe un jeune [loële Dans (;e palais resplendissant ;

11 courljc aussi sa noble tête Devant le riche tout-puissant.

Des fièvres tl'or de cette fêle Il est saisi rien (pi'eu passant Dans ei' palais resplendissant.

Ainsi ipie toi ce st-jour l'empoisonne.

Dieu vous rende à son lieu soleil !

Le luxe (jui vous environne Va flétrir, en un temps pareil.

Kt sa poétique couronne Kt ton iliadèmi' vermeil.

Dieu vous rende à son ln'au soleil !

I>F. nKHA.\fiKR.

Hil

i/OISKAU K AM'OMi:

La ranlalriet' ji'uiit; cl Im'TIc S' évtàlle a\i milieu de la luiil.

(,lii'a-l-«'lle e.nlendu? Ce doux Imiil.

KsI-ie nu cliaid d'amour qui l'api.elle?

>'oii, c'esl un faillùme léi^er,

L'ombre d'uii oiseau (jiii l'éveille,

(.lui sur son lit vient voltiger,

Kn lui murmurant à l'oreille :

« Pour voli'e voix docile à nus It'eons

Du Paradis j'apporte des cbausons.

> lih.

« Je suis l'j'mie toujoiu's aimante Du rossignol apprivoisa*

Par vous, et par vous tant baisé, Qu'il crut voir en vous une amante.

Que j'avais d'ardeur à clianter Loi'squ'en rêve ou dans l'in-somnie Aux longs efforts pour m'imiter Vous mêliez les pleui'S

du "éiie!

Pour vo re voix docile à mes leçons Du Paradis j'apporte des cbausons.

« Un soir ovi la foule cbarmée Semait îles fleurs autour de vous, Votre singe, démon jaloux,

Ouvrit ma cape bien-aiméo.

Dans ses ongles rnc voilà pris.

Eu ricanant il me déchire.

Votre gloire est sourde à mes eris ;

On vous couronne, et moi j'expire.

Pour votre voix docile à mes leçons Du Paradis j'apporte des chansons

« Mais d'ailes mon âme est pourvue.

Invisible à des yeux humains,

Du ciel je franchis les chemins.

Pourtant sans vous perdre de vue.

Oh ! que de glohes je parcours,

IVefs qui de l'air fendent h's ondes !

Que d'hommes, d'oiseaux et d'amours J'entends chanter dans tous ces mondes Pour votre voix docile à mes leçons Du Pamdis j'apporte des chansons.

K Aux plus éclatantes planètes L'homme retrouve ses aïeux.

Sages, héros, saints, demi-dieux.

Affranchis de l'ombre où vous êtes. , Plus ils en sont loin, plus s'accroît L'intérêt qu'à leur âme inspire Le destin de ce globe étroit.

Humble hameau d'un vaste empire.

Pour votre voix docile à mes leçons Du Paradis j'apporte des chansons.

« L'homme, peuplant l'infini même.

De l'amour doit former les nœuds

DE BÉBANGER.

Entre ces astres lumineux fimanés du soleil suprême.

Eu des temps qui nous sont eaehés.

Dieu resserrant son aiiéole,

Les mondes, enlin rapprochés.

S'éclaireront par la parole.

Pour votre voix docile à mes leçons Du Paradis j'apjwrte des chansons.

« Moi. faible oiseau, je vole encore ;

Des miens plus haut j'entends la voix.

Un autre ciel s'ouvre, où je vois Du jour sans lin poindre l'aurore.

Chantres des bois, des champs, des eaux.

Forment là des chœurs de lonauffes.

Dieu pennet aux petits oiseaux De le chanter avw les auffes.

Pour votre voix docile à mes leçons Du Paradis j'apporte des chansons.

« Mais l'amonr me fait redescendi e Vei-s vous qui m'avez tant pleuré; Et, cha(|ue mût, je reviendrai Avec des chants à vous apprendre.

Puissent vos accords enivrants.

Qu'à la terre le ciel envie.

Initier les cœurs soulTrants Aux merveilles d'une autre vu*!

Pour votre voix docile à mes le<;ons Du Paradis j'apporte des chansons. »

liRRNlfinKS CHANSONS

OU

MO.\ r, A «N AVAL

\ \ \ T I K iS

\in ; \iiiij jadis im prand)ii'ophi'lr.

ïdinlis qil'aimabit' l'I ^ai convivi'.

Tu rùj;nfis dans plus d'un ropas.

AiiliiT, il faut fjno jo t'rcrivi' dominant jo fôlo les jours pras.

St'ul, ontro ma lampe et ma challe.

Vieux rêveur, je vois sous mes yeux Of's temps <roù notre
amitié date Passer le fantôme joyeux.

•A joinsi iKuvils, notre jeunesse.

S'äiïublanI d'habits les plus fous.

S'écriait : Joie, amour, ivresse.

Nous ont faits dieux ; imitez-nous.

Mais pourtjuoi d'un carton fantasque Prenions-nous le voile
importun?

A des fronts si gais point de, masque :

tl'esi au vieillard (pi'il en feut un.

Te rapiielles-tu nos soiïves?

Le champagne à cmlit moussani ?

Les l»elles robes iléchirées?

Le rici' an loin retentissant?

DE RÉItANGKIi

it;;;

(jnels «liants! quels cris! C était merveilles De nous voir trai-
ter, eliacjue nuit,

Lt's plaisirs comme' «les alieilli^s t^lu'ou am'te à force de
bruit.

Souvenir cher à mes pensifs !

(Grâce à la fraîcheur qu'il leur rend.

.I«î souris aux heures passées. '

Je m'arranj'e du jour mouraul.

Pur de haine et d'hypocrisie,

Rc'vant le bien, cherchani le lieaii.

Je s«îiue un peu de poésie Sur les marches de mon tombeau.

r.her ami, loin que je me jmonde D'avoir tant chaulé le plaisir,

Ouand je finirai pour «'e iiiioude.

Je n'y laisserai (pi'uu désir :

(l'esl «pi'à la saison prinlauriér«'.

D'heureux enfants, au teint v<'i iucil.

\ ieunenl, où «loriuiira ma bière.

Sur les Heurs danser au soh'il.

LKÇON DK KKCTlillK

Ain :

Au printemps, sous le léuillage.

Le maître d'école assis Kait aux «'nfanls du villag«' Kourtes le-
çons et loii"s récits.

Itifi

DERMKHKS CHANSONS

Vieux Ijalafre de l'Emiire.

De la \oix les corri{;eaMl.

Il dit : « M'eût-on fait seiffent Si je n'avais pas su bien lire?

A, B, C, D, point de cris, |ioinl de pleui's; Enfants, lisez, el vous aurez des neius;.

« Oui, ces fleurs que je cullive •Sont les prix qu'on obliendra.

Pour les savants je m'en prive.

En avant ! A qui mieux lira !

Bon vouloir ne peut suffire.

Sachez que l'homme de bien,

Seul, en vaut deux s'il lit bien.

En vaut trois^i'il sait bien écrire.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, el vous aurez des fleui's.

* Moutard, li'as-tu pas de honte De prendre un n pour un v ?

A propos que je vous conte Un fait chez nous trop peu connu.

Après nos jours de détresse,

Voulant, le sabre au uHé,

Rapprendre la liberté,

4'ai combattu cinq ans en (îme.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Prés de quitter les Hellènes.

De tontes parts triomphants.

l'E U K 11 A x; ER.

l'ii jour, sur le poii d'Athènes.

J'entre à l'ééole des eiil'aiits.

Le iiiaitre alors faisait lire Un niarin d'à<{e avancé.

Le voyant à l'A, 15, L,

Uoniine un Uraçais, moi, j'allais rire.

A, 15, C, I), point de cris, [Doint de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des Heurs.

Il Venant à moi, le vieu.\ maître 51e dit : « Voici le héros »
(Jii'ici chacun veut conu.dire,

« Le capitaine des brailots.

Il 11 a vengé .sa pairie,

Il Brisé' l'orgueil du sultan.

Il Bridé vif un cajiitan « Et fait trembler Alexandrie. »

A, B, C, D, point de cris, point de ideurs;

. Enfants, lisez, et vous aurez des lleui's.

Il Uni, c'est Canaris lui-même,

< (àmaris, notre fierté.

(I II n'eut avec le baptême « U|i'''Î 5 Horanre et ipie pauvreté.

Il S'il s'assied, plein de sagesse.

Il Au banc des petits gart, »us ;

« S'il est bumbbl à mes leçons.

« C'est encor pour servir la Grèce '. »

• J'ai lu, ji' IIP. sais plus où. ([u'uu vovaj^eur \il soiiir Cuua»
ris il'une ccole, avec les pclils firecs qui la fréquentaient. Comme
eux il portail ses livres sous son bras. Ce héros appre-

liEitviKUts i; 11 A. \ SONS

A, li, C. 1), point <Ji' criûs, point do plriii>: l'idihiils, liso2, ot
vous aurez des fliMirs.

« lie leeolier (|ue j'adniif Alors je presse la main.

(àniaris jnsipran navire .'le cuiidnisit le lendemiin.

Kt me dit sur le rivafje Ile bt'an mol (jue j'ai nulé ;

Le savoir, e'est lil)ortê ;

L'ignorance, c'est esclavage. ,

A, 15, C, Ü, point de cris, point de plem-s; i Mnl'anls, lisez, et
vous aurez des fleurs, b |

iNOTilli U L Oit K

Aih :

.Mais qn*esl-ce eiiliii (jue la sphère mi nous .sommes? L'n
vien.\ qui |)eul, en l'endalil l'air,

Soiiii' du l'ail, au liez des astronomes,

Kt nous vei'ser sur son cliemui de 1er.

(Jue de convois à puissanct»ntlraclive

nuit à lire «l n'en avait pas honte, ilenrctix les pays uù tni île
longit pas ilc bien faire 1 1,'intiépiile marin, parti ilc si bas, est de-
venu ministre depuis. Que Dieu veille slir le caractère lüVal et
moilcste de ce grand eiloyen! (JVo/e tic Bérimyer.)

I»E llKliA.NOKU.

lii;i

Si'iiibleul Ui-liaul cuiniie iiuiis so iiiiouvnr ! ct!s \vag},'ons ce
que je voudrais voir,

(l'esl la locomotive.

,\oLn; planète eut une entance élrange .

Biifion l'a dit; Cuvier l'a constaté.

Un jani de feu qu'enserre un peu de fange llonna naissance à
ce monde encroi'dé.

Sur l'embryon la mer jetant sa robe De sa vermine assez mal le
piu^'ea.

L'homme vint tanl; et moi, je criiins déjà De voir périr ce
"lobe.

Passé, dis-moi, ciiai-je au bqrd d'un gouUiv, Combien de temps a roulé suspendu Ce point où Hiomme en passant pleure et soufre ' ! Et des anciens l'histoire a répondu.

Mais (luelle foi |ieut retrouver sa l'oute!

^ Sous les débris de leui'S dogmes nombi'eu.v'/ Perses, Hindous, Grecs, Égyptiens, Hébreux, Nous ont légué le doute.

L(! doute est froid, quehiue part qu oii s'y luge, Pour in'en tirer invo(|uons l'avenir.

Un nouveau Christ passe, et je l'interroge !

« Maître, ce monde un jour doit-il tinir 1 M Jamais, dit-il. Vive notre planète,

Il Dont ma Triade éternise le cours ! »

A ses croyants ainsi répond toujours Oc messie en goguette;

ta

U DERNIÈRES CHANSONS

Si le jiassé n':i jxtint d'écliü fidèle,

Si l'avenir est iiiiiei et voilé, l'iéseil, dis-moi, notre terre doit-elle Faire taux bond à l'empire étoilé ?

Mais du passé jués de tr.mcliir la jwrte.

Ce nain chétif, que l'avenir poursuit.

N'a pas le temps de me répondre, et fuit En disant ; Que m'im-
porte î

Dieu voit la tin de tout ce qu'il fait naître.

Le monde est né, le monde doit mourir.

Quand'? Ali! dit l'un, avant demain peut-être; L'autre lui
donne un lon^ temps à courir.

Tandis qu'ainsi sur l'époque assij,mée Nous discutons, plus ou
moins nous trompant, Au IxHit d'un fil le monde est là (jui | »end
Comme un nid d'araigiirâ.

LE UIEU JEAN

tii; : Tutu Oarabu.

fout homme à caractère Est Dieu de loin en loin.

Dans son coin.

Jean, qui croit à Voltaire, Fut Dieu pendant six mois.

Le grivois !

Ahl l)on Dieu! quel dieu!

Ah ! bon Dieu ! quel dii u !

Quel pauvre dieu, Iwn Dieu !

Quel pauvre dieu,

Quel pauvre die\i,

Xé dans un mauvais lio\i!

Chez de joyeuses filles,

.Jean, qui lo"e à réiroil Sous le toit.

Pèlerin sans coquille.

Se fait dieu pour payer Sou loyer.

Ah! bon Dieu! quel dieu !

Ahl bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu !

Quel pauvre dieu !

Quel pauvre dieu !

Né dans un mauvais lieu !

.lean, quelque temps prophète, Dit ; « Le traiteur en moi N'a plus foi.

Gratis pour qu'on me fêle,

.le sors de mon cerveau Ihevi nouveau . »

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! lx)u Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieti !

nKUMKRES Cil V.NSONS

Oiiol pauvre dieu 1 (Jiiei)auvri' dieu.

Né dans un mauvais lieu 1

« Hespétons pour l'exemple Li's dieux plus ou moins nés Mes aînés.

Tributs, autel el temple,

Sont un assez bon loi De eilol. »

Ah! l'on Dieu! rpiel dieu!

Ab! bon Dieu! quel dieu! (Jnel pauvre dieu, Ikiu Dieu !

(Juel pauvre dieu, yuel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu!

« Pour le s.alut de l'anie (ioinnie on n'a que Irop l'ail Sans el-Tol ,

Des corps je me proclame Par jçoùt et par ferveur Le sauveur.
»

Ab 1 bon Dieu ! cpiel dieu !

Ab! bon Dieu! quel dieu!

I,)uel pauvre dieu, bon Dieu !

Quel |iauvre dieu.

Quel jiaivie dieu,

,\é dans un mauvais lieu !

DE DKIUNGEEI.

« Lo Paradis, vieux roule,

.le le mets sous ta main.

Genre humain.

Ile la terre, à mon eomple, ■le rel'eraï soudain l u Kden. »

Ah! Imn Dieu! (|uel dieu!

Ah ! Imn Dieu ! ({ui*l dieu ! (hiel pauvre dieu, Iton Dieu Quel
|»auvre dieu.

(Jiïel |»auvre dieu,

.Né dans un mauvais lieu !

Il Fi'inmes, trêve au marlyn .Supprimons à toul prix Les
maris.

Au sort je veux cpi'oii lire.

Pour vos))Oupons en las.

Des))apas. »

Ah! Imn Dieu! quel dieu!

Ah ! hon Dieu! quel dieu !

Quel pauvre dieu, hon Dieu Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu,

.Né dans un mauvais lieu !

Saint l"naee en [trières Vend ses brides à veaux Aux dévols.

DEBNiftRES CHANSONS

Ce siècle de lumières Est pour les charlatans Un bon temps.

Ah ! bon Dieu! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu !

Quel pauvre dieu,

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu !

Jean se fait des oracles.

Bienlôt dans plus d'un ran^ El' dieu prend ;

S'il cache ses miracles.

C'est qu'il doit des é"ards Aux mouchards.

Ab ! bon Dieu ! (pauvre dieu !

Ab ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu ! bon Dieu !

Quel pauvre dieu,

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu!

La foule accourt : Victoire !

Que d'or les sots mettront Dans son tronc!

Mais quoi! tout raudiloire Trouve ce dieu de chair
peu'cber.

DE BÉRANGEK.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu !

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, .

>'é dans un mauvais lieu !

11 parcourt la province.

Toujours déménageant Sans arçenl.

A la foire, en bon prince.

Le dieu, dit-on, un soir S'est fait voir.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu ! hou Dieu !

Quel pauvre dieu,

Quel pauvre dieu,

Xé dans un mauvais lieu !

Il dit. presque en syncope :

<(Pour un dieu quelle fin Que la faim ! »

Dieu, fais-toi philanthrope.

Avocat, perruquier Ou iKiuquier.

Ah! l)on Dieid quel dieu!

Ah ! hou Dieu! quel dieu 1 Quel pauvre dieu, bon Dieu!

DERMfiBF.S CHANSONS

Quel pauvre dieu,

Quel pauvre dieu,

Né dans un mauvais lieu !

Kniin, à lauit d'auf?oisse.

Jean, qui rêvait d'autel,

S'est fait tel,

Qu'liier notre paroissi' l.'a pi is, sur son Credo.

l'onr iM'deao.

Ail ! lion llieu! quel dieu!

Ail! 1)o11 Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, lion Dieu!

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu,

. \é dans on mauvais lieu!

SAIiNT NAl'OLKnN*

V UN 1! \ liO N l)i: l.'KMI'IHK \m :

Vous, lier baron, qui mmpiez dans un temps l'éeond en lois,
en travaux, en batailles,

- l'enilanl luiil le lèntic de Napoléon, son patron fiil siib^tioié,
sur le calendrier, A saint Roch, qui, depuis la Restanralinn, a re-
pris sa place au 10 aoill.

III- r.KIUM'.F.II

Combien d'honneurs vous devez aux trente ans Oui de l'Empire
ont vu les funérailles!

l/aif,de a légué la France aux élournaux •

Pour un Gérard que de J * !

Fn homme né pour s'élever aux cieux Se montre-t-il, tous les
nains qui rapprochent Sur ce géant se guindent de leur mieux,

A ses habits, à ses bottes s'accrochent.

A pi'ine il voit ces avortons, (pCil rend Fiers de sa taille, et
((u'il porte en courant.

Heureux baron, un jour il vous jiarla.

Il .Sers-moi, x dit-il. El d'un signe il ajoute .

« V'iens; » vous venez. « V'a là; » vous allez là .Mais il perdit
sceptre i't valets en roule.

Tout, depuis lors, vous fut prosjière au point, lju'un roi. sans
vous, régtw'rait mal ou iioint.

De, vos détiuts ue rougiss«'z [las trop;

Chacun en (amr passe à cette liliéri'.

.Votre enqiereur. créateur au galop, l.)uand son crachat fécon-
dait la poussière.

Fit |Kmr un saint, dans le ciel pris d'assaut.

Ce qu'ici-bas il lit pour plus d'un sol.

,i'iii saint inipiiriil, duil le nom iiièiie D'avail jii.sqic-là pani
que dans te> vieilles chroniques italiennes. {Hole de tii'eniiger. i
* Pliisieni-s de nos éénéraiix ont illnslni le nom de Gérard, mais
,-iucnn aul.ant que le maréchal, dont les vertus, le patriotisme et
les talents peuvent se pas.scr d'éloges, tant son nom éveille d'ho-
norahles sympathies. (iVo/c de B^riini/ee.\

ITS

Oui, son patron, vieux défunt peu eonnn.

An Paradis véi^était sans prébende.

De tout rayon lui voyant le front nn.

Les saints criaient an saint de contrebande :

« D'oi'i nous vient-il? Qui l'a eanonis»*?

A'ons parierions qu'il n'est pas baplisi'*. i<

« Un pape intrus, disaient de Iwns voisins.

L'aura tiré des carrières de Rome,

De faux martyrs éternels m.a'^asins.

r, bassons ce f'iiens! » Et contre le pauvre liomnie Monsieur
saint Roeb court exciter son clien. Tant les lieurenx ont le coeur
jien clindien.

Mais jusqu'au ciel, d'Austerlitz, d'iéna.

Montent les bruits et les ordres du pape.

Vite on accorde au saint que l'on berna Fleurs, auréole et
triple part d'agape.

Tout lui sourit; par une bulle ad hoc,

Re l'almanach son nom bannit saint Roeb.

< Plus que Louis il a des airs de roi, »

Dit le public, public de saints et d'anges Qui tient de nous : la
fortune y fait loi.

Et le bon saint, qui se gonfle aux louanges.

Perdant bientiH le peu qu'il a de sens.

Voudrait à Dieu voler sa part d'encens. >

Barons ou ducs, c'est votre histoire à tous,

Napoléon d'un saint de pacotille

Fait un grand saint, fait des rois, fait des fous.

DK BKUANCtl.

ir.'

(iav*! des suis qu'il prend à la eorpiille,

El loiiibe enliiii. Messieurs, sur sou lucier, d'esl vous d'aliord
qu'il dul se reprorliei-.

LE JOMGLEIU

Am : Suit' et imilin sut' l;i fuugci'C.

Les démons sonl Tous de musique.

• Un obscur jongleur fui dolé

Par eux, jadis, d'un lulh inagitiue (Jui rendail el joie et santé.

Grâce à de folles mélodies.

Noire boinine alors vit ses refrains Gbasscr ennuis et
maladies.

Peines du pauvre et noirs cbagrins.

Avant ce don, bien))eu d'oreilles S'éprenaient à l'ouïr cbaillei';

.Mais, 1(! lulb ayant fait merveilles, Gbacun chez soi veut le
fêler.

— « L'ami, quoique vilain do latc.

Viens avec nous. — Non, viens cbez moi.

.\ mon foyer le pauvre a place;

Viens chanler un festin de roi. »

Notre jongleur a l'anie bonne.

Visitant châteaux et palais.

nEU.MKKES i;HA.\S(>>>S

A |>liis d'un prime il fait l'auinùie H(" joyeux airs, de j^ais couplets, .tiix ^'ens (pi'épuise le servaf;e Il court roudie aussi la gaieté.

gaieté leur rend le courage tjui fait rêver de libel lé.

.Martyr d'une goutte obstinée,

,\ lui qu'un iirélal .ait recours ; tjii'une lillelte abandonnée l'ieure sur d'inconstants amours;- Armé du luth, près d'eux il vole, Ueui eux de voir en peu d'instant Malade et vierge qu'il console Sourire au retour du printemps.

.Aussi, qu'il passe, on se le montre ; Partout vieillards, tilles, garçons.

Disent ; o Ou liénil sa rencontre Uuand son lulb éclate eii cbansons.

Que de bonheur il en retire Si tant d'échos, émus cent fois,

Vont à l'oreilh' lui redire

Les chanl.s ipic leur souille sa voix ! >'

Mais, sur son grabat, (pHs fanlônu's tlhaiiuc jour troublent ses esprits 1 Il irssi'it là tous les symptômes Des maux que son luth a guéris* Ennuis, chagrins, lièvres, misère»

Se vengent du roi des jongleurs.

DE BÉRANGEP..

L'amour s'y joint, amour sincère (Jui ne l'a nourri que de pleurs.

Il i ticouii à son luth sonore.

Sous ses doigts il se brise, hélas!

Une des cordes vibre encore :

« Üe ma mort, dit-il, c'est le glas. » Avant l'âge enfin il succombe.

De sou art même fatigué;

Kt l'on grave en or sur sa tomlk' ;

« Ih's mortels ci-gll te plus gai. »

LI-; l'AUTULK r.ori'i.ET

A IVKÛX JOLIES FEMMCS DE FINASCIEns

Aux bords infects du Pactole des fables .Mouraient les Heurs,
le vautour seul buvait. Aucun doux oiseau ne bravait La lourde
vapeur de ses sables.

Loin de ce lleuve Amour fuyait alors.

(liiez nous autrement vont les choses ; Bien qu'il attire et vau-
tours et butors.

Notre Pactole a sur ses bords Ht des colombes et des roses.

Digilized by Google

tiERMtRES eu \.NSÜ.\6 DE UERA.NGER.

IS-i

CHACUN SON COUT

CO lit* I, ET

Aik :

Je donnerais, pour revivre à vingt ans,

I/or de Rothschild, la gloire de Voltaire.

Mais d'autre sorte on calc\de en ce temps.

Chez l'auteur même, et ntd n'en lait myslèi e. On veut gagner,
gagner, gagner encor.

J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien Claire.' (Jui donne-
raient, pour leur plein gousset d'oi-, l;t l('ui-s vingt ans et
\.dlaire et sa gloire.

1/ OLYMPE HES SUSCITÉ

\iii ; lienlillo >la(lclineUp, oii ; li- Violon hrisé.

Kieii lie s'en va (jiii ne revienne,

Sinon toujours, au moins trois fois :

Des Jésuites qu'il vous souviennne;

(,hTil vous souviennne aussi des rois.

Les dieux s'en vont, mais en province.

Là que de dieux j'ai découverts!

De ceux que le bon sens évince De notre làel el de nos vers.

J'entre dans une académie.

Où le beau parleur du canton Prédit qu'une école ennemie
.\iira le sort de Phaéton.

nKRMKRF.S CHANSONS

Puis un prêtre, en citant Horace,

Me dit : « J'ai du vin renommé;

Venez dîner sur mon Parnasse,

(Coteau que Flore a parfumé. »

(liiez et? curé, rimeur classique,

A table je me vois assis Entre Momus, fils de l'Attique,

Et Jupiter aux noirs sourcils.

Tout l'Olympe dîne à la cure :

Plœbus mau"e en auteur glouton,

Neptune trinque avec Mercure.

Bacclius rit au nez de Pluton.

Si Minerve est toujours bégueule,

Vénus, qui tient Mars aux arrêts.

De champagne arrose la meule Où l'Amour dérouille ses traits.

« Dieux puissants, leur dis-je après Imire, A vos atours secs et mesquins.

En vous, des vieux peintres d'histoire Je crois voir tous les mannequins.

H — Las! Nos vainqueurs, faisant ripaille, Répondent-ils, depuis vingt ans.

Ont mis l'Olympe sur la paille.

Encor si c'était des Titans ! »

Mais silence ! Apollon s'enflamme.

Le dieu dit . « Monsieur le curé.

DE BÉKANGEIt.

Pour l'Olympe, dont je suis l'âme,

Ne chantez plus Miserere.

« Lt's doigts de rose de l'Aurore Vont enfin nous rouvrir les deux.

Ce qui fut doit renaître encore :

Les morts ne sont jamais trop vieux.

« Curé, par un retour de mode, Troquant l'excès contre l'abus.

Vous remonterez d'ode en ode.

Du galimatias au phœbus.

« C'est nous que la sculpture invoque La peinture nous
reviendra.

Rentrons, pour illustrer l'époque, Dans les gloires de l'Opéra.

« La harpe et la mythologie Vont saper un Pinde ostrogoth;

Pour nous ont combattu l'orgie,

I.e laid, le tmlic et l'arçot

« Déjà meurt l'école nouvelle;

Déjà Satan bâille et s'en va.

Viens, Jupin, du haut de l'échelle Voir dégringoler Jéhovah.

« A nous si l'ennemi s'oppose.

Passons, sans crainte de revei's.

Entre les vides de la prose El le vide plus grand des vers.

« Que (le en prose, en rimes

Que (ie meurtres qui font pitié!

Muses, vite, à travers ces crimes Passez sur la pointe rtu pied.

« (irâce aux doctrines éclectique>,

Kn France on doit s'entendre an mieux A redorer les
hasiliques,

A rebadifieonner les dieux.

Il Las de notre loni; ostracisme,

Paris va nous tendre les bnis- Il prouve assez son atticisme Par
le corlé}ïe flu Ixeuf gnis.

Il Le Bon Sens, à notre passa-ic.

Dira : Puisque je n'y peux rien.

Vivent les dieux! Qu'importe an s.ajie D'élre à la fois juif et
païen !

« Kn avant rülym|)e homérique!

Vieux Pégase, accours, et je pars.

Mais respect à la politique!

Ici laissons Aeptuneet Mars.

■I — Ah! dit le curé, sur les traces.

Phudms, nous touchons à nos tins, tlhantez, Amours, Muses
et (Iràces :

Faites la barbe aux Séraphins. »

Rien ne s'en va qui ne revic'.nne,

Sinon tonjoiirs, an moins trois fois :

lit BbRAiNGKlt.

is:

Des Jésuites qu'il vous souvienn; Qu'il vous souvienn aussi
des rois.

I.KS PAPILLONS

\iii : \ lie iille est un oi^eau.

l.a f^rand'inère, au temps jadis.

K('pélait à la lillette ;

^ i Prie, enfant, car tu fii-andis;

Le diable est là qui le guette.

Point de jeux trop s duisanis.

Je suis vieille, on doit me croire.

Viens d'une àme de douze ans,

.Ma lille, écouter l'histoi e.

l'rains le diable; mais crois bien \ y.

Que rEnfer vaut mieux que rien, i

« D'un village mis à sac Le diable euqiorlait les âmes.

Il en avait un plein sac.

Qu'il allait jeter aux flammes.

Las du fardeau, lui, si fort.

S'est assis sous une treille.

La main au sac, il s'endort; bar Dieu permet qu'il sommeille.

Crains le diable; mais crois bien Q le l'Enfer vaut niietix (pie rien.

1)En.MKRKS CHANSONS

« Ües oiseaux font reconnu : Frères, disent-ils, courage!

Sans bruit, de Fange cornu Courons entr'ouvrir la cage.

Vite, vite, au .sac de cuir Leur bec fait un trou d'aiguille, Par
où, seule, a peine à fuir • L'âme d'une jeune fille.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que
rien.

Il 11 s'éveille! Où se cacliciei ?

L'âme avec les oiseaux vole Sous le toit d'un saint cloclier.

Le malin ne s'en déssole.

Dieu me défend d'aller là ;

Mais, s.acliez-le, ma colombe,

Oui de mes rôts s'envola Sous ma griffe un jour retombe.

Crains le diable; mais erois bien One l'Enfer vaut mieux que
rieu.

Il SaUm part, et les oiseaux De dire à l'âme sauvée ; Auriez-
vous lait des réseaux Ou détruit quelque couvée?

— Non, messieui's les oisillons :

Plus coupable pécheresse,

Pour chasser aux papillons.

J'ai vingt fois manqué la messe.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

DI BKRAAGER.

ISil

« — Dieu sourit au repentir ; Suppliez-le bien, pauvrete.

Pour vous nous allons bâtir Un nid dans notre retraite.

(le toit, qui l'éveille aux champs, Vous rend la prière aisée.

Nous vous nourrirons de chants.

De fleurs, de miel, de rosée.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« N'osant quitter ce séjour,

Sous la croix l'âme abritée D'abord soigne avec amour Les petits de la nité.

Puis ce beau zèle s'éteint;

Même elle néglige encore,

(liez des chantres du matin.

Comme eux de bénir l'aurore.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Certain jour qu'ils vont au loin :

Quel ennuyeux tas de pierres !

Dit-elle; et qu'est-il besoin D'y sonner tant de prières?

Ciel ! aux champs, dans un sillon.

Que vois-je? Un papillon brille! Certe, un si beau papillon
N'est pas né d'une chenille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

DKIIMI l'.KS CH \\sn\\S

« Elle vole, el, d'un élan,

4usqu'à l'insecte elle arrive.

Sainte Vierge! c'est Satan (Jui lui crie : Ah! fugitive,

.le vous tiens. Ne priez pas ;

E'est trop tard, vite à mou Ivuige!

Vous attraperez là-bas Iles papillons de fer rouge, drains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux (pie rien.

« Nos oiseaux au toit cpïi pend

Rentrent : o l'infortunée !

Le diable à l'œil de serpent

D'en bas l'aura fascinée.

Disent-ils. Où la chercher"

Dans les flammes éternelles.

Sans pouvoir l'en arrarhei-

Nous y brûleiâons nos ailes.

drains le diable: mais crois bien) ...

> Bu

Que l'Enfer vaut mieux que rien.)

LA DERNIÈRE EÉE

.\in ir.\géliiu>. de Wii.imi.

t'rès du rivage où le druide austère, dbez les Rretons, ensevelit
ses dieux.

An vieux curé, qui bèrlie son parterre.

I»K li K It A Mi/. U. lyi

Vient il'apparaître un messager des deux.

(j'est un ange. Oui ; l'auréole, les ailes,

Tout le lui prouve. 11 se signe, et soudain.

Malgré la brunie, il voit dans son jardin Oiseaux s'ébattre et
fleurs briller plus belles. Sous un ciel sombre et les vents et les
flots l'oussiiDl au loin de funèbres sanglots. I

l'armi ses Heurs l'ange aussitôt moissonne.

« Ah! dit le prêtre, il veut parer nos saints. » L'Ange sourit : «
Pour' mettre une couronne Sur un tombeau, je te fais cr.'s lai'-
cins, iJit-il ; entends des plaintes étouffées Travei'ser l'air; vois ce
ciel triste et noir.

Dans l'anse où croule un noble et vieux manoir. Vient de mourir la dernière des fées. »

Sous un ciel sombre et les vents et les Ibds Poussent au loin de funèbres sanglots.

i.c pi;f;rRE.

X Loiument ! chez nous, encore un pai eil être \ » l'ange.

<' Certes; bien loin des savants, des penseurs, Sous le dolmen (|ui jadis la vit naître.

Dieu lui permit de survivre à ses sœui's.

Cl'oire à ses dons tenait lien d'abondance; D'heureux efforts naissaient de vœux ardents; .Même à sauver vos pécheurs impnv dents Li bonne fée aidait la Providence. »

Sous un ciel sombre et les vents et les Ilots Poussent au loin de funèbi es sanglots.

LE PRÊTRE

« Ses lions jamais ii'onl fécondé nos grèves. » l'ange.

K.\on ; mais sais-lu combien sur le mallieui Elle a versé d'espérance et de rêves;

Combien versi' de baigne à la douleur 1 Le pauvre, en songe, atteignait aux délices Des plus grands rois : Dieu point ne le dél'end. Ce Dieu qui sait de (|uoil pleure l'enfant.

Et qui bénit le doux cliant des nourrices »

Sous un ciel sombre et les vents et les Mots l'oussent au loin
de funèbres sanglots.

» Vient un savant ipie la vapeur amène.

La fée en rose était changée alors.

Il s'en saisit, l'elTeuille ; ù phénoméiu' 1 Son doigt la tue : à ses
pieds roule un corps. Un corps de vierge à la Iveauté divine La
mer, dit-il, jusqu'ici l'a jeté.

Car la science, aveugle majesté.

Ne croit à rien qu'au peu qu'elle devine. »

Sous un ciel sombre et les vents et les Ilots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

» Le sivant passe. Elle, aux concerts célesks, Monte en esprit,
et d'énormes oiseaux Viennent creuser une fosse à ses restes.

Va croître un if où dormiront ses os.

Sur les débris d'un antique trophée,

Ombre immortelle, un barde en ce moment Apparaît là : Cuer-
rier, poète, amant.

Digiti. * byt'.oogle

DE BÉKAKEELL.

lur.

Pleurez, dil-il : vous n'avez plus de l'ée. »

Sous un ciel sombre et les vents et les Ilots Poussent au loin
de l'unèbres sanglots.

t Je vois dans l'air tous les dieux de l'Attique ; Tous ceux du
Mord, du Nil et de l'Indus.

Ces vieux idoles de la vieryc celtique Vont l'entourer d'hon-
neurs qui lui sont dus.

PnHre, ainsi qu'eux du ciel favorisée.

Elle eut pour sœur la vierge que tu sers.

Dieu brille au fond de vos cultes divers,

Coinc l'aurore aux gouttes de rosée. »

Sous un ciel sombre et les vents et les Ilots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

u; l'héiRE.

« Mais de son culte à peine a-t-on mémoire .

Contre l'oubli Dieu défend ses desseins. »

l'ange.

« D'un Kmpyrée elle eut sa part de gloire.

Temples, autels, prêtres, martyrs et saints.

Longtemps iiar elle a surnagé la race Des nations que lui sou-
mit le sort.

Né de leur sang, vieux Breton, plains sa mort. Dernier soupir
d'un monde (lui trépassé. »

Sous un ciel sombre et les vents et les Ilots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

« Quoi ! pur esprit, vous allez sur sa tombe Vous joindre aux
dieux, mensonges du passé? i<

Digilized by Googte

liKlIMKKKS ^.UA^SO.\S

h ANGE.

Il Hors II! uriiiiid llicu, tu h' vois, tout siimimlM'. (|]"iins pour
It- teniplo où lit loi t'a Ih.tc('.

A li's aiiti'ls si (It'jâ riioiiiiiii* itisulle. l'ièti'f, à la f>'c accorde
quelques pleurs Et viens m'aider à suspendre ces Heurs Sur
l'humble fosse où des(•e^Hl fout un culte. » Sous un ciel sombre
et les vents et Ids flots i

l'ousseiit au loin de funèbres saiiiftlols. I

LE SAVAM

\lh

Ln bon vieillard consultait une sphère.

A rêver vingt fois il se prend.

V'ient un savant qui le regarde faire.

Et dit tout haut : « Pauvre ignorant !

Apprends de nous les secrets que lu sondes, Si lu n'es le fou
qui, dit-on.

Traite de fous ceu.\ qui jièsenl les mondes Dans la balance de
iNewlon. »

A ce propos le vieillard de sourire :

« L'attraction m'a [k'u séduit.

.\'en parlons pas; mais vous, daignez me dire Comment la
chaleur se jiroduit.

Dans tout système, un seul fait qu'on ignore

DF i!js

Doit liMiir It' iloiitf tin évoil.

Or il vous l'PSlc à dnviner rncori' f.R grandit t'nigmo dn soleil.

« Vos devanciers vous ont dressi'i IVcliHle : Montez ; ils vous
lendenl la main, l'ailes Iju'à Ions votre savoir révèle Un progrès
de l'esprit humain.

Oui ne connaît jusqu'au moindre craléic Ce inonde orphelin
de ses dieux?

Nous n'avons plus d'inconnu sur la terre .

Il nous faut l'inconnu des cieux.

Il Trop longtemps l'homme à la taille du giolte Ile ses dieux
borna la hauteur.

Creusez le ciel ; que rien ne nous déroht^ L'œuvre sans lin du Créateur.

Le mouvement part de sa main féconde :

Suivez-le, mais les yeux ouverts,

Et révélez à notre petit monde Le Dieu de l'immense univers.

« .\u sentiment accordez une place... »

.\ ces mots le savant s'enfuit.

« Ce fou, dit-il, aurait besoin de glace.

Le sentiment n'est qu'un produit, r .Mais le vieillard lui crie : «
A tort, vous dis-je, La mécanique est votre loi ;

C'est Dieu lui seul, oui, c'est Dieu qui dirige Tous ces globes où
l'homme est roi. » »

DF.nMKRES CHANSONS

PUIS D'OISEAUX

POI1R MON ANMVERSAIRi:

Aui : Ainsi jadis un grand proplirlo.

Je cultiviiis un coin de terre Dont les ombrages
m'enchantaient.

Là, (|iiand je rimais solitaire,

Dans mes vers mille oiseaux chantaient.

Me voilà vieux ; plus rien n'éveille Ces bosquets jadis si peuplés.

En vain l'écho prête l'oreille :

Tous les oiseaux sont envolés.

Quel est, dites-vous, ce domaine?

Eh ! mes amis, c'est la chanson,

Où mon vieil esprit, hors d'haleine, Court battre en vain chaque buisson.

De mes ans sur l'enclos modeste Les frimas sont accumulés;

Pas un roitelet ne me rest«*.

Tous les oiseaux sont envolés.

Que le riche été se couronne Des épis que nous attendons ;

Qu'à nos yeux roiigisse l'automne.

Plus d'oiseaux pour chanter leurs dons.

UE BÉRA.NCEIL.

lit"

En vain le printemps ressuscite Les fleurs sur nos bords consolés ;

Lorsqu'à clianter l'amour invite,

Tous les oiseaux sont envolés.

L'est mon hiver qui les effraye;

Ils ne reviendront plus au nid.

J'en juge aux vers que je Dégaye Quand l'amitié nous réunit.

Antiei', toi que mieux elle inspire,

Chante nos beaux jours écoulés;

Trompe l'écho prêt à redire :

Tous les oiseaux sont envolés.

MON OMBRE

Air. : J'étais bon diasseui' iuitrcl'ois.

L'oiseau module un dernier chant ;

Moi, vieillard, j'écoute et je songe.

Mais aux feux du soleil couchant Je vois mon ombre qui
s'allonge,

.S'allonge et semble aller s'asseoir Au bord de la route
poudreuse.

Elle aspire aîr repos du soir ;

Mon ombre devient partisseuse.

' A quoi l'ai-je donc pu lasser ?

An temps froid comme au temps des roses,

UKRMKRF.S CU VNONS

Si je Miiirdiais seul pour penser, l>o»ir rêver j'ai fait bien des pauses.

Alors de trop graves sujets Porçaient-ils mon vol à s'élmdre.

Tandis qu'au ciel je voyageais.

Mon ombre dormait à m'attendre.

(dianlais-je à de joyeux banquets,

Sitôt qu'elle y pouvait paraître,

Herrière moi, comme un laquais.

La moqueuse singeait son maître.

Tard au logis rentrant parfois.

(luand l'aï tournait au mirage.

Au clair de lune, je le crois.

Mon ombre eût tait rougir un sage.

.le ne veux non plus le cacher :

•ladis des ombres moins fidèles.

A ses bras daignant s'attacher,

La faisaient cnurir avec elles.

C'était le temps des jours d'espoir.

Ihss nuits d'amour toutes remplies.

Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir.

Mon ombre a fait peu de, folies.

Les beaux rêves m'ont tous quitté.

Où sont les ombres des sylphes?

A peine un rayon de gaieté Clisse encore à travers mes lûdes.

Il est un fantôme divin

Oui rend le soir des ans moins sombre :

UK liKK.V NOEII.

r.'est la gloire, liélas! niais en vain Mon ombre a poursuivi re-
lie ombre.

Une ombre de üieu brille eu nous; Je le sens, el pourlant
j'ignore (le qu'à ses yeux nous sommes tons, Sur «I vieux sol qui
nous dévore.

Mais le soleil disparaissant Penl-être résout ce problème,

(lar il semble (|u'en s'effaçant Mon oinbn' dise : Ombre toi-
inène.

1847 A 1801

LA COLOMBE

F,T l.R CORI'.EAI' PT PKI.lir.i;

Am :

Uî CORBEAtt.

« Colombe, où clierches-lîi refuse?

LA COLOMBE

Je vole à Noé plein de foi Annoncer la fin du déluse.

Corbeaï, rentre an s>te avec moi.

LE CORBEAU

Non. De ces monts l'eau se relire; Tout promet fortune aux corbeaux :

D'un homme ici vois les lambeaux. »

Et l'oiseau noir se prend à rire.

PERNIÈUES CHANSONS DE BRRANOEH. 201 LA COLOMBE.

« Porte avec moi l'espoir dans l'arche ; Montrons les flots moins soulevés,

Kt rendons grâce au patriarche.

(Corbeau, l'homme nous a sauvés.

LE CORBEAU

Oui, pour repeupler son empire Kt nous croquer, gros ou petit :

Souhaite-lui bon appétit. »

Kt l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

« L'Ilomme sur toute créature Règne, et du ciel vient cette loi

LE CORBEAU

J'en doute fort ; car la nature Partout pâlit devant son roi.

Mais dans l'abinie qui l'attire Va s'engouffrer son louivl bateau
:

Je le vois là-bas qui fait eau. »

Kt l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLO.MBE.

« Non : Dieu réserve une famille.

L'Océan reprend son niveau ;

Un signe de paix au ciel brille :

Il va naître un monde nouveau.

LE CORBEAU Des inondes il sera le pire Si l'homme doit en
hériter.

Dieu devrait bien me consulter. »

Kl l'oiseau noii' se prend à rire.

ItELMKHES, CHANSONS

iu^!

LA COLUMBE.

« Prophète de désespéi-ânce,

Tu ris des maux que lu prévois.

.Moi, pour (4dmor une souffranee.

Je <lonnerais plumage et voix.

Adieu. Tu me ferais maudire;

.le ne veux vivre que d'amour.

LE CORBEAU

Tu veux donc vivre à peine un jour. »

Kt l'oiseau noir s<' prend à rire.

LA COLOMBE

« .Méchant ! qu'ici ton liel s'épanche, .le vais aux mortels malheureux De l'olivier porter la branche Que Dieu m'a fait cueillir pour eux.

LE CORBEAU

Ma colombe, ils te feront cuire Avec le bois de ce rameau.

De Satan l'homme est le jumeau. »

Kt l'oiseau noir se pi end à rire.

MA CA.NNK

Aitt :

Le soleil aux champs d'aller nous fait si, une. (Iliaque jour s'enfuit de fleui's couronné.

Viens, mon compagnon, humble cep dé vigne.

Ami (inVii riant l<' sort m'a donne.

I)(! quel cru fameux versas-tu l'ivresse

l/ai-je célébré dans iiii gai repas?

Si jadis ta sève égal a mes pas.

Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.

A travers lH)is, prés et moissons, i _ .

Allons glaner fleurs et cliansons.)

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble;

Je me fie à loi de tous mes .secrets.

Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble De grands souvenirs, de tendres regrets.

.\u froid, il la neige, au flot des ondées,

.\ii bruil du tonnerre, an fracas du vent, llombien, Iriste ou gai, quand je vais rêvant. Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées!

.V travers bois, prés et moissons.

Allons glaner fleurs et chansons

Souvent, tu le .sais, j'ai refait le monde,

De trésors rêvés comblé mes amis.

En projets heureux mon esprit abonde ;

Que d'excellents vers je me sui^^ promis I Enfant de Paris iierdu dans ses fangi's.

Je devais, sans nom, liattre les pavés;

■ Mais, pour me repi'endi i* aux enfants trouvés, La muse
avait mis sa marque à mes langes.

\ travers bois, prés et moissons.

Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nouiTice : « Enfant, disait-elle, Vois, écoute, lis. > »
Ou, |)renant ma main :

dehmèhes chansons

aoi

«(Suib-nioi liors des murs ; la aimpasne est Ih-llc, Viens
cueillir, pauvre, les fleurs du (heini. » Depuis, loin des biens
dont la soif dévore,

La muse à mon feu prit goût à s'asseoir.

Et, ((uoique affaiblie, a des chants du soir Tour le vieil enfant
qu'elle berce encore.

A liavers bois, prés et moissons,

Allons glaner fleurs et chansons.

K Dirige le char de la République, «

M'ont crié des fous, sages d'à puésenl.

.(jui, moi, m'atteler au joug politique.

Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant !

Ai-je à tel labeur force qui réponde?

(Ju'en dis-tu, bâton, las de me porter?

Tu gémirais trop de voir ajouter •Au poids de mon corps tout
le poids d'un monde. A travers bois, prés et moissons.

Allons glaner fleurs et rhansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.

Tout un passé meurt, mourons avec lui.

Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle ;

Sois pour des vaincus un dernier appui.

Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe.

Combien de faux pas je ferais sans toi,

Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,

Je veux te laisser au bord de ma tombe.

A travers bois, prés et moissons, i .

Allons glaner fleurs et chansons.)

DE BÉRAiVGER.

I.KS TA M HOU «S

\iH : Kuul <r la vertn, olc.

famlwui's, cessez votre musique;

Rendez la paix à mon réduit.

J'aime peu votre politique, .

Et moins encor j'aime le bi uit.

Terreur des nuits, trouble des Jours, Tamlxmi s, tambours,
tambours, taiiboms, ■M'étourdirez-vous donc loujou s.

Tambours, tambours, maudits tambours!

Urâce à vos roulements stupides,

•Ha vieille muse en désarroi Retrouve des ailes rapides.

Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.

Terreur des nuits, trouble des jours, T,aml)ours, tamlwurs,
tambours, tambours, M'étoui'direz-vous donc toujom s, Tam-
boui-s, tambours, maudits tamiiours!

Quand la nappe ici se déploie.

Qu'on y fait trêve aux noirs frissons.

Gronde un rappel ; adieu la joie !

II redouble ; adieu les chansons !

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours.

MVtüin'diiez-vois donc toujours, Tainhours, taiiilKMirs,
maudits laiiilxiurs!

Je cliaiitais un peuple de 1'rèi t's;

Le tambour)>al ; j'avais rêvé.

li« s;uig de maints partis contraiivs rraUîrnise sur le pavé.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, Uirnbours,
tambours, tambours, ■ M'élourd irez-vous donc toujours, ram-
boui's, tambours, maudits taiuljours!

Sous l'Empire ils ont fait merveille ;

J'ai vu ces racoleurs puissants Du génie assourdir l'oreille.

Étouffer la voix du bon sens.

Terreur des nuits, trouble des jours. Tambours, tambours,
tambours, tandHiurs.

.H'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, mau-
dits tambours!

Celui qu'à régner Dieu condamne.

S'il veut faire en grand son métier,

Sait combien il faut de jieux d'âne Pour abrutir le monde
entier.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tamlx)tu's, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, taudanirs, maudits tambours!

En France, où leui- esprit domine,

A l'église ils vont bourdonner.

DK IIKU V.NGF.n. -ÿ]-

Toul charlatan sc tambourine:

Tout marmot veut tamlwuriner. -,

Terreur des nuits, trouble des jours,

Tamboure, tambours, lambours, tambours.

M'étourdirez-vous donc toujours.

Tanilmurs, bunbours. maudits lanijours !

Ils llatlenl jusque dans sa bière Le sot qui meurt chargé de
croix ;

Kt font vœu, chez la cantinière.

De battre aux champs pour tous les rois. '

Terreur des nuits, trouble dos jours.

Tambours, tambours, tambours, tamliours. <

M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tambours!

Nous, peuple épris en politique Du tapage et des galons d'or.

Pour présider la République Faisons choix d'un tambour-
major.

Terreur des nuits, trouble des jours,

Tamlwnrs, tambours, tambours, tambours.

M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tamixmrs!

OERiNIKRES (:HA^SO.^S

'iÜS

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Aïh de la RosiArc de Salenry,

idée, idée! éveille-toi.

Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.

Sommeillait-elle au front d'un roi?

Au front d'un pape donnait-elle?

CHÆDR DÆ BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

D'un tribun ou d'un courtisan Est-ce l'ouvrage ou la
trouvaille?

Non. Fille d'un simple artisan,

Elle a vu le jour sm' la paille.

CHÆUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

« Quoi I toujouï's, s'écrie un boui-geois.

« Des prétentions mal fondées !

a Pour l'émeute encore une voix.

« Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous, l'fermons notre porte aux verrous.

DE BÉRANGÈRE.

Dieu l'Institut les souveignins Disent : « Sachez, petite fille,

Que nous ne servons de parrains Il Qu'aux enfants de noire fanaille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons noire porte aux verrous.

Un philosophe crie : « Eh quoi !

* Quelqu'un a cru, cervelle folle,

K D'une idée accoucher sans moi !

« Il n'en sort que de mon école. »

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un prêtre dit : « Siècle de fer,

« Ce qui naît de toi m'épouvante.

« Toute idée est fille d'enfer :

« Si Dieu créa, le diable invente. »

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux vei rous.

Un charlatan, qui vient la voir, L'escamote, fuit et répète :

« Sans tambour que peut le savoir ?

« Que peut le savoir sans trompeth

CHŒUR DE BOURGEÜ.S.

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrons.

Kl

Il tRiNltUES CHANSONS

« Mais, malgré l'rompette et tambour, n Cette idée est sans doute ancienne, »

Se dit chacun; et, tour à tour,

(’hamn lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURUEUIS.

Une idée a frappé chez nous.

Fermons noire porte aux venons.

Pauvre idéal Enlin, un Anglais> L'achète ; et le sir Britannique
A Londres lui donne un palais.

En criant : « C'est ma tille unijue! »

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux venons.

En France, avec ce père intrus.

Elle .accourt. (Jue d'or elle apporte!

Du lise les valets malotrus Vile an nez lui ferment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

.Mais en fraude admise à la cour.

Comme anglaise on lui rend justice.

Son vrai père, le même jour.

Pauvre et fou, mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

I>E IIKU ANGEH.

LES BÉNÉDICTIONS

Aik • Echo de-" boi>.

CerUiins niorlels ont le don de répandre Bonheur et joie où se portent leni-s pas.

Au temps passé l'on ne s'y trompait pas,

Témoin ces mois qu'enfant j'ai pu comprendre . O bon vieillard, chez nous daignez venir; i Bi'mi de Dieu, venez tous nous liénir. (

Or ce vieillard .sortait-il de son chaume,

Le rencontrer était présage heureux.

« Oui, répétaient les villageois entre eux.

Il suttrait à bénir un royaume.

O b<iii vieillard, chez nous daignez venir ;

Béni de Dieu, venez tous nous Ixhiii'. »

On i invoquait à chaque catastrophe,

.\ux cœurs en peine il semblait un sauveur.

.Maint hobereau le traitait de rêveur.

Et le curé l'appelait philosophe.

O bon vieillard, chez nous daignez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous coûtait des merveilles, Disant : « 11 sait légendes et chansons.

Courez, enfants, à ses douces leçons.

Comme à sa voix reviennent les alieilles.

DERMKRES CHANSONS

O bon Tieillard, chez nous daignez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

« Il a passé tout près de ces charmillles.

Disait la mère; aussi, combien de fleurs !

C'est grâce à lui que de riches coideurs Va s'émailler le corset de nos filles.

O iMin vieillard, chez nous dai^.;nez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

Quand le ciel brûle, aux travailleui-s en nage Court-il aider ;
glaneuse et moissonneur De dire alors ; • Il nous vient du bonheur :

Sur le soleil Dieu déploie un nuage.

O bon vieillard chez nous daignez venir ;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir. >

D'un si doux charme il ignorait les causes.

Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit Basse, et l'oiselle est tranquille en son nid ; Passe, et vers lui monte l'encens des

roses o Iwn vieillard, chez nous daignez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie.

Qu'importe, enfants. Survient-il un vieillard, S'il vous sourit,
s'il vous suit du regard.

Inclinez-vous : il bénit votre vie.

O bon vieillard, chez nous daignez venir ;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

îl.i

ENFER ET DIABLE

Am : Cfl magistrat irréprochable.

I>e Diable et l'Enfer, jeune Adèle, Font, dites-vous, peur aux
Amours.

Jadis j'ai vu l'ange rebelle ;

Il m'a joué de malins tours.

Rien loin d'avoir mine effroyable.

Les beaux yeux qu'avait Lucifer !

Plus alors je croyais au Diable, Moins je voulais croire à
l'Enfer.

Mais les ans m'ont prêché de sorte, Que de mes doutes je
rougis.

De l'Enfer j'ai trouvé la porte Et vu le Diable en son lo[^]is.

Adèle, c'est chose incroyable Pour qui n'a pas encor souffert .

Sachez que chacun est son Diable ; Que chacun se fait son
Enfer.

Digilized by Googte

DF.IINIKRES C.HVNSONS

KÈVE DE NOS JEUNES FILEES

IK

Le petit oiseau sui' la branche Laisse mourir son chant d'amour;
Et midi voit le lis qui pencht* S'alanguir sous les feux du jour.

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant
d'amour.

Comme elle dort, la jeune tille,

Sur les coussins de ce boudoir !

Elle a mis bas coilfe et mantille ; Près d'elle en vain brille un
miroir.

Comme elle dort, la jeune fille.

Sur les coussins de ce boudoir!

Là, de sa dernière pensée Sa bouche encor garde un souris.

Le ciel brûlant l'aura forcée De quitter ses jeux favoris.

Là, de sa dernière pensée Sa bouche encor garde un souris.

De sa paupière demi-close S'échappe un vague et doux r[^]ard.

Ml

•' .Pt ■ ' vl

îikSos JKt

.yf j. t ., >^ w * la }*r;MMiho . ., .

' ^ •/# «m rhant ; •- ■

Iti lisqui pendio' v,i. . .

• -. ^fcir sors le,s fen.t rlu jour. . ,!

oiseau sur la brandir . . 'j'. . ./ VK»**a mourir sou diam d'ar-
miui .v ",f> *.■'-■

"iftftinc die Jorl. la jeinir /ill^-^

,J|a(les cousstus dr « boudoir' *' ■ W amis bas mille rt inau-
lilte; ' ' hfh d'elle eu iiHif brillé ùn mii oir.' - .■ 'joinmr elle dorl, la
j<*une fillo. ' ?

'i«ir les coasâins '

I-», <le .sa dftnîère tp

Srf i/oiche encor ,>.sftle iitivjirfts.

l.e ib«| bi fthrl fuùra foicfc favoris- •

îa t- f'vniière. pensée • ■ "

' erwor fiarde un s»)iiris.

--' < f'* à>N« 1» iiMiti-rldae

• wn «j^ir er doi«

. l iü

Goosle

Câxm«r frère* Ed>teur*

Digitized (îi)ogli'

(Juelli' élégance dans sa |K)soI ('Vsl un modèle offerl à l'arl.

De sa paupière demi-close S'échappe un vafçuc et doux regard

L'ii songe vient du bout de l'aile Kllleurer ce lac endormi.

Uuel sentiment s'éveille en elle?

Son corps se soulève à demi, lu songe vient du bout de l'aile
Kffleurer ce lac endormi.

Peut-èl rebelle s'all'ole en rêve D'un l)eau page au blanc pale-
li'oi. Qui dit : w Dame, je vous enlève;

« Montez vite en croupe avec moi.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un be;ui pge au blanc palefroi.

Peut-être aux pieds de cette Lame Un nouveau Pétrarque a chanté.

Fièrre du diantre qui l'adore,

File embellit sa pauvrelé.

Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétraï que a chanté.

Peut-éiro au ciel s'envole-t-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

•Ui toit natal c'est riiirondelle Que le printemps voit revenir.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

DERMÉNES CHAMSONS

Ma donneuse enfin se réveille.

Son cœur bat à rompre un lacel.

'< — Que murmurait à ton oreille IvC bon ange qui le berçait?
/>

■Ma dormeuse enfin se réveille.

Son cœur bal à rompre un lacel

« — Le sort me faisait ses largesse^.

De bonheur je poussais un cri Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari 1 æ sort me faisait ses largesses.

De bonheur Je poussais un cri. *>

« — Quoi ! des trésors sont ta rosée, Fleur brillante au parfum
si doux?

— Oui, de la foule jalousée,

J'avais de l'or jusqu'aux genoux.

— Quoi ! des trésors sont ta rosée, Fleur brillante au parfum
si doux ! »

Devant ce rêve du jeune âge,

.\dieu nos rêves d'avenir!

L'enfant en remontre au vieux sage ; L'or aujourd'hui vient
tout ternir.

Devant ce rêve du jeune âge.

Adieu nos rêves d'avenir 1

LE COUPS ET L'AME

\iR :

LTi vieillard inourail, et sou àiie Parlait pour retourner aux
eieux.

Le corps la retient et i-êclaue Un instant de derniers adieux.

Sur sa paille, il s'écrie : « Arrête !

Soufre qu'à toi Dieu m'a donné.

Pourquoi fuir coimiiie une lorette Fuit l'amant qu'elle, a ruiné?

■Morts embaumés dans voire bière,

A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul,

Va-l'en seul !

« — Quoi ! dit l'ànie, abjecte dépouille.

Tu veux retarder mon dépaïT !

Habit dont le contact me souille,

Au néant va rendre sa part.

Dieu me rapijelle à sa lumiéi e .

Déjà s'endorment tes douleurs.

Qu'importe après que ta poussière Féconde épis, arbres ou
fleurs !

Morts embaumés dans voire bière,

A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul,

Va-l'en seul!

ta

DERiMEBKS CHANSONS

« — Ingrate! Je suis loin de croire (Jii a toi mes sens aient tout appris.

Mais de mes soins garde mémoire :

Ils datent de nos premiers cris (Juand rien, regard, geste, parole.

Au berceau ne te révélait.

Qui se fit ton maître d'école?

.Mon instinct, ton frère de lait.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps, sans linceul,

Va-t'eu seul!

Il Vint notre jeunesse fleurie.

Tu te mirais dans ma beauté,

Kt prodiguais par braverie Ma force et mon agilité.

Qu'aloï's je souffris de sévices !

Car tes folles émotions Ile mes besoins faisaient des vict;>, De mes penchants des jmssions.

.Morts enilMUinés dans votre biéi e, A vous clergé, croix et bannière, Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul !

« Uu jeu voulant solder les detfi;s, Kt du ciel niant la bonté,

Dans la Seine un. soir tu me jettes :

Lâche abus de l'autorité.

Mais de raison le flot te prive ; Nature me rend tout pouvoir.

m: iif;n \ NCHii.

il'i

Jp nage, aborde, el sur la rive Je change en pleurs ton
désespoir.

Morts embaumés dans votre bière,

A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceid, t Va-t'eii seuil

« Plus tard misère et sciatiijue Furent mes moindres maux,
hélas !

Professeur de iiadaphysique,

Hans ce grenier lu m'installas.

■Vu sommet des lois éternelles A jeun étions-nous parvenus.

Tu te vantais d'avoir des ailes,

Quand souvent je mai chais pieds nus.

Morts embaumés dans votre bière,

A vous clergé, croix el bannière.

Pauvre corps sans linceid,

Va-t'en seul!

« Enfin nous surprend la vieille.sse.

Tous deux las, tous deux abattus.

De mon déclin naît la sagesse;

L'impuissance abonde en vertus.

Là-haut ne t'en fais pas un titre;

Letle sagesse a ressemblé

Aux fleurs d'hiver que sur la vitre

Fait éclore un soleil gelé.

Morts embaumés dans votre bière,

A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul,

Va-l'en seul!

DF.ÜMKHKS CHANSO^S

(I Donc, enfant, qui sors de tes lani^es.

Bénis ton premier vêtement.

Va de Dieu chanter les louanges;

Oui, pars, et qu'il le soit clément .le sens s'anéantir mon être.

O regrets de l'antique foi !

,l'ai peiir, et voudrais bien qu'un prêtre Par charité priât sur moi.

.Morts embaumés dans votre bière,

A vous clergé, croix et Ijanniére.

Pauvre corps sans linceul,

Va-l'eii seul ! »

LA NOURRICE

Air ; Dans 1ns prisons de N.inles.

Dors, Flora, ma chérie,

Tra , la, tralala, la, la, la.

Siizon, qui t'a nourrie,

Te f)crce et bercera Toujours, et chantera.

Jusqu'au malin, sois sage,

Tra, la, tralala, la, la, la.

De ta fauvette en cage.

Dès que le jour poindra,

La voix t'éveillera.

Demain vient ton grand-père, Tra, la, tralala, la, la, la.

DE BÉBA^GE1^.

Que de joujoux, ma chère !

Plus il t'en donnera.

Plus ma fille en aura.

Hier, il m'a dit : Nourrice,

Tra, la, tralala, la, la, la.

L'amour nous est propice.

Jamais fleur n'été Jôra Plus belle (pie Flora.

Oui, quand tu seras grande,

Tra, la, tralala, la, la, la,

D'amoureux une bande A tes pieds s'abattra.

Et ton cœur choisira.

Le mieux fait te demande,

Tra, la, tralala, la, la, la.

Sous ta fraîche gnii lande,

Un soir, à l'Opéra,

Ta beauté l'enivra.

Tou tM"re dit : « Pour gendre.

Tra, la, tralala, la, la, la,

Flora, faut-il le prendre?

— Oui, » tout bas réponilra Ma timide Flora.

Ce jeune homme est un prince.

Tra, la, tralala, la, la, la.

Ton I for de la province

nERNIKRES CHANSONS

Kn robes passera.

Quelle noce on verra !

Te voilà donc princesse, Tra, la, tralala, la, la, la.

Pour plaire à ton Altesse, Chacun nie saluera.

K 11 rira qui voudra.

Tu doteras ma liile,

Tra, la, tralala, la, la, la, Dieu bénit ta famille :

Ma fille allaitera l.e lils qu'il l'enverra.

Un jour, au cimetière, Tra, la, tralala, la, la, la.

K Ci-gît, dira ma pierre,

« Suzon que tant pleura U La princesse Flora. >*

Dors, Flora, ma chérie, Tra, la, tralala, la. la, la.

.Suzon, qui t'a nourrie.

Te lierce et bercera Toujours, et chantera.

ItE BKRANC.EIL.

LE SEm ACÊXAinE

\ \ M V F R s A I H K \ | R : l.isnn iloniiRil ilan> un

Me voilà sepluafiéiiiiirt'.

Beau titre, mais lourd à perler;

Amis, ce litre (pi'oii vénère.

Xiil de vous n'ose le chanter.

Tout en respectant la vieillc'se,

^ J'ai bien étudié les vieux.

Ah ! (pie les vieux Sont ennuyeux !

Malgré moi j'en grossis l'espèce.

Ah i (|ue les vieux .Sont ennuyeux I

Xe rien faire est <;e ipi'ils fout miiaix.

Le mol u'esl pas pour vous, mesdames, A vos traits seuls l'âge
fait tort.

L'amour pei'sisti* au cœur des femmes :

Il y sommeille nu fait le morl.

Eoimaisseuses comme vous l'êtes,

Tout bas vous dites ; Fi des vieux !

Ah ! (pie les vieux .Sont ennuyeux!

Ils s'eu voni s'en payer leurs dettes.

DERMHRES CH \NSOINS

Aï ! que le^ vieux Sont ennuyeux !

Ne rien faire es! ce qu'ils font mieux.

' (Jiie de plaisirs un vieux condamne !

Au progi's il met son veto.

« Ne renvei'sez pas ma tisane ;

« Ne dérangez pas mon loto. »

Tons ils ont |ieur qu'un nouveau monde .N'enterre leur
monde trop vieux.

Ah 1 que les vieux Sont ennuyeux !

Le ciel .sourit : le vieillard gronde.

Ah ! que les vieux Sont ennuyeux !

■Ne rien faire est ce ipTils font mif'ux.

Arracheui's de dents politiques,

.Nos hommes d'Etat, vieux hàhleurs.

l'ivlendent guérir les coliques Qu'ils provoquent chez les
lremhleir> !

Ils nous liailenl à leur idée;

Itégime et drogues, tout est vieux.

Ah ! que les vieux Sont ennuyeux!

France, ils te font vieille et l idée.

Ah 1 que les vieux Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'Fiiipemu', s'il iv.,irait l'ucol■e,

I»K B KH AN G K

l'iiible el démentiint son aurore, Aujourd'hui serait bafoué.

Mieux vaut mourir gloire proscrite :

Dieu reprend le génie aux vieux.

Ab ! que les vieux Sont ennuyeux !

Voyez Corneille et Pertharile.

Ah! que les vieux Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Du siècle entier Dieu nous préserve !

Que de sottises en cent ans !

Amis, moi, j'ai perdu ma verve :

Plus de couplets gais et chantants.

Pour compléter cette satire Le souffle manque au pauvre
vieux.

Ah ! que les vieux Sont ennuyeux!

Ici du moins on peut en rire.

Ah ! que les vieux Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

MES FLEURS

Am : Cliarmant ruisseau.

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :

Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.

•W<i ItKK.MKKES ^:I1V.^SÜ^S

he voire éclal, vile, égayez l'aurore; j De vos parfums, vite, em-
baumez le soir. »

Fleurir demain sérail trop tard peut-être :

Pour les vieill<ards tout flot cache un écueil.

Ce beau soleil qui vous invite à naître j Peut, dès demain,
briller sur mon cercueil. (

liC choléra revient, affreux vainpùe,

Typhus vengeur de l'Indien opprimé.

Kclosez donc, fleurs ; que du moins j'aspire Son noir venin
dans un air parfumé.

Grondent encor les canons dans la ville ; D'horribles cris nos
échos sont tremblants 1 Si jusqu'ici vitml la guerre civile,

Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants,

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances.

Le ver est là, le vent peut accourir.

Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances, ^

Que de Imulous j'ai vus ne pas fleurir !) ^

.Ne craignez pas que ma main vous moissonne : Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner Devons mon front n'attend plus de couronne; i . Je pars en roi qu'on vient de détrôner.

Las du combat, des folles théories.

Las de nombrer les taches du soleil.

Que n'a'i-je enfin, sous vos liges fleuries, i l'n lit creusé pour mou dernier .sommeil ! j

Bif.

Bis

DE ISKllANGEH.

Mais, près de vous, fleurs au tendre laiyyage, Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,

Puisse un parfum, souvenir du jeune âge, i Ce jour encor me reparler d'amour! *

Modestes Heurs, empressez-vous d'écloie ; Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.

De votre éclat, vite, égayez l'aurore ; 1

De vos parfums, vite, embaiïunez le soir. j.

L'AVËiMH DES BEAUX ESPRITS

Aik ; C'est i mon inaitre on l'art de plaire.

Beaux esprits, adieu votre gloire, Quand, unis par un droit
coinimm,

De leur passé perdant mémoire.

Tous les peuples n'en feront qu'un.

Poèmes, chants, drames, harangues, Sermons de sages et de
fous, Dans la confusion des langues,

Verront leurs échos mourir tous.

Chaqtie langue, obscure en sa source, Messieurs, est le fleuve
natal Dont votre barque, dans sa course, Doit subir le courant
fatal.

Dès que lauriers, pampres et roses Viennent pavoiser votre
bord, •

ÜEUISIÈRES CHANSONS

V'ous rêvez aux apothéoses (Jui vous allendeiil dans le port.

Mais qu'un jour ce (leuve se mêle Aux eaux du conlluenl
humain.

(Juel esquif ne sera trop fr(Me l'our s'y frayer un long chemin?

Là, sous des étoiles nouvelles,

Aux afflux de cent régions,

On verra sombrer vos nacelles Dans l'océan des nations.

Si quelque chaut, si quelque page Échappe à tant de flots vivants.

Pour en déchiffrer le langage.

Entretiendra-t-on des savants?

Majestés des Académies,

Vous sciez, pour les curieux,

Muettes comme les momies (Jue le Louvre étale à nos yeux.

Beaux esprits, ce grand monde à naître, Monde par nous prophétisé.

Que gagnerait-il à connaître Les vieux titres d'un monde usé?

Rien ne lui peut être un modèle, ll'où je conclus dès aujourd'hui Que, sur la cime où üieu l'appelle,

.Xo.î voix n'iront pas jusqu'à lui.

r>A l'lKIHCTloX

Am :

Kaisüii, sibylle du sage,

Ou'ou interroge trop tard,

Me vient dire : « A ton voyage Dieu va mettre tin, vieillard, l'i ends ton bâton, ta musette ; Fais les adieux, et, bon pas.

Va revoir ebaque Lisette

(Jiii t'a devancé là-bas. »

Laieté, persévère ;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre ; Eh ! vite en ebemin !

liaison, la grondeuse, ajoute :

« (i'est trop, passer soixante ans.

Fais ton dernier bout de route ; llomps enfin avec le Temps.

Pour toi tout se décolore ;

Vois le soleil qui pâlit.

Quelques pas à faire encore V'ont te conduire à ton lit. »

Gaieté, jtersévère; ;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon veire;

Eb ! vite en cliemin !

IttIt.MKUtS CllAiVSŰ.NS

l'l'édiciŷon qui iiiViu hante !

Ce iiiüiide est cliei' de luyer.

Quittons le coin où je chante Pour chaque terme à payer Bois,
cités, champs et pi airies,

Si j'ai récolté chez vous,

Iles fleui's de mes rêveries .J'ai fait des bouquets pour tous.

Gaieté, persévéré;

.\mis, votre main.

Lise, emplis mon verre ;

Eh î vite en chemin !

•le n'emporte en ma mémoire Que l'image des beautés Qui,
mieux qu'une sottie gloire, M'ont fait des jours enliantés.

Passé le temps des amantes.

Dans mes soirs, j'ai bien des fois Cru voir leurs ombres chan-
nantes Rire et danser à ma voix.

Gaieté, ijeisévére ;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Rb i vite en chemin !

Un seul héritier me presse ;

Il'est un chantre adolescent,

La lanjpe de ma vieillesse Offusque son jour naissant,

Des chansons il veut l'empire; D'Yvetot faisons-le roi»

Ivn puſi^tnt niions lui diro .

« Je pars; le trône est à loi.

Gaieté, ptü-sévtVe :

Amis, voire main.

Use, emplis mon vern> ;

Kh! vite en chemin 1

Que m'inipoie votre monde.

Ses a*]uiIons, ses autans,

St's vieux rocs, sa mer qui gronde, La llenr qui manqiu' an
printemps De tout jeunesse s'arrange ;

Mais, las des ans, je m'en vais.

DiHii de sang et de fange, r.e globe sent trop mauvais.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre ;

Eli ! vite en chemin !

Adieu 1 J'achève ma conrsi\

Le ciel s'accourcit d'anlanl Qu'il voit an fond de ma lionrse
Gombien peu j'ai de comptant ! .Amis, quittez cet air morne.

Je pars, mais avec l'espoir.

Quand j'aurai passé la borne.

De vous crier ; « Au revoir ! »

Gaieté, j)ersévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre ; |

Eh! vite en chemin ! t

liFli.NIKlîF.S f.ll \NS(iNS

\ PROPOS PK LA DKPUÉCIATION UK CF. MFTAI.

Air : Ro, do, l'l■Il^alll do, oO-.

Sil'cle qui couds sur dos débris,

Toi qui des rois creuses l'abîme.

Siècle qui prends tout à mépris.

Quoi! l'or tombe aussi ta victime!, Chaque heure en abaisse le
hmx :

C'en est fait du roi des métaux.

L'or, l'or est pour rien ;

Vous en aurez, hommes de bien.

Us.

Du désert aux Russes fatal ', Surtout de la Californie,

Déborde à grands flots ce métal Sur le vieux monde à l'agonie
Un tel déluge met, hélas!

A l'aumône tous nos Midas.

L'or, l'or est pour rien ;

Vous en aurez, hommes de bien.

' La Sibérie, où sont les monts Oïrals, riches en or, et où le
ozar envoie ses sujets en exil.

11 n'est pas nécessaire de parler des merveilles de la Californie. {Sote lie Béranger.}

Digilized by Google

l'E bèhaxgeî.

Que d'avares se sont pendus!

Que d'orfèvres meurent de crainte!

Vite aux lingots qu'elle a fondus La Monnaie en vain met l'empreinte, lin \erra, si nous en créons,

A deux sous les napoléons.

L'or , l'or est poui- rien ;

Vous en aurez, hommes de bien.

Philosophe, à tort lu piélends Qu'il a mérité sa dél;);îcle.

Si son culte a de temps en lemps Mis sots et fripons au pinacle.

L'or nous a fait plus d'un baron :

Même on lui doit M. V

L or, l'or est pour rien ;

'ous en aurez, hommes de bien.

Mais sous le règne des gros sous Croit-on qu'un romancier travaille?

tdiastes beautés, souffrirez-vous Que l'amour s'escompte en mitraille?

Quels avocats", sans voir de l'or.

Pourront calomnier encor?

L or, l or est pour rien ;

Vous en aurez, hommes de bien.

Lu attendant les assignats, t.hilTonniers, que d'or dans vos hollex!

L aulcur ne parle ici que de cerlains avocau qui foni liiluelle-
menl commerce de c.ilnmiies. 'Nn'i' df Rénmpr.',

1>ERMKKF> r,HA.NSl)?«S

Tous nos ministres auvergnats .

De clous d'or vont garnir leurs liottes.

Des veaux d'or du culte détruit Foi^eons-nous des vases de nuit .

L'or, l'or est poui' rien ;

Vous en aurez, hommes de bien.

Malheureux or. dieu qui pour moi

As toujours fait la sourde oreille.

Je l'aimais sans subir la loi.

Ri)X)ur loi ma pitié s'éveille.

Dans mon taudis, dieu rebuté.

Je l'offre l'hospitalité.

L'or, l'or est pour rien; |

^ lits,

Vous en aurez, hommes de bien. '

LA MAITRESSE Or ROI

\iH :

IA FII.I.K.

(I .Mère, dans sa rirhe voilure l*ar six chevaux conduile au pas.

(Juelle divine créaliire !

LA FU, LE

« Mère, vois briller sur sa tête L'or, les perles, les diamants,

A-t-elle donc, aux jours de fête.

De plus splendides vètemenis? *

LA MÈRE

•< Maljçré dentelles et panaches.

Ses traits chez nous sont bien connus.

Elle a fui d'ici les pieds nus.

Où, pauvre, elle gardait nos vaches. »>

— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi.

Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

i((Jui survient? Dame l)elle et lière.

Sou Girrosse, au galop conduit.

.lette à l'autre un flot de poussière.

Et, l'accrochant, fait rire et fuit. »

LA MÈRE

« Rivale qu'un grand nom abrite,

Eette dame, osant tout tenter.

Jusqu'au lit du roi veut monter - Pour écraser la favorite. »

— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi. Devenir maîtresse d'nn
roi.

L.\ FILLE

« On arrête; elle veut descendre.

S'avance un jirêlre au noble aspect.

La main qu'elle daigne lui tendre.

Mère, il la baise avec, respect. »

LA MÈRE

H Pour être évêque, à cette ouaille.

Par lui que d'encens est offert ;

Par lui qui va parler d'enfer Au jM-cheur mourant sur la paille! »

— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi.

Devenir maîtresse d'un roi.

V.- W »1-' •■• oO

Ki *■'

si^:' ■■

iJli'f-toJWi v#s

' ^ .' ... « 4 ^if% ' ■ ;

„ E» ^■r'*- 'fc •,-■ ."i. t ^- , - i-y#-' ;' 'A ■

Æ ir I^JU ■ i-«A.\.* - * ' ^

^ '■• V'-nhomni' , .i :.' •

- vmI il JiK* faïl »Of!V'* 4,,. .V»

»f'M .irin. [»ére viau 4'rs.frr — Cuiii-! i>atu> ce boM r>t>
t(&t; .;•■ a < ;

AiT^'ftc aux br4*andfi)■ if <nīK. ; bl peitls 4 >ii mitei ükou
ici-«>u,

Et* Uo1I' cliapclld^jl» (J««;.r>i* «

Il K BKUAXCEli.

I.A MÊME

« Non; ne crains rien. Dans leur caliaii La misère a trop bien
compté Les sueurs qu'au peuple ont conte Liw vices fie la courti-
sane. »

— Ail! je voudrais, dit la lille à pari soi. , llevenir maîtresse
d'un roi. i

LK (JIIAI'ELKT DL BUNIlüMM E.

Am : Un dit |Kii'toul f|im je suis In'lc.

« Sur le chapelet de tes peines,

Bonhomme, point de larmes vaines

— N'ai-je point sujet de pleurer?

Las ! mon ami vient d'expirei'.

Tu vois là-bas une chaumine :

Cours vite en chasser la famine;

Et perds en route, grain à grain, j Le noir chapelet du chagrin.

» |

Bientôt après, plainte nouvelle.

— « Bonhomme, où ta blessure est-elle ?

Las ! il me faut encore pleurer ;

Mon vieux père vient d'expirer.

— Coin-s ! Dans ce bois on tente un crime :

Arraolite aux brigands leur victime ;

Et perds en route, grain à grain.

Le noir chapelet du chagrin. »

i>i;ti\n:.nKS c.h v.nsoN'-

Ilionlôl après, peiiu* plus grande.

— <i Bonhoninie, les maux vont jwr bande.

— Las! j'ai bien sujet de pleurer ;

Ma compagne vient d'expirer.

— Vois-lu le feu prendre au villagei'''/

Cours l'éteindre par ton cx)urage :

Et j)erds en route, grain à grain.

Le noir ebaytelet du chagrin. »

Itientôt après, iloideur e.xtrême.

— « Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.

— Laissez-niüi, laissez-moi pleurer :

Las! ma fille vient d'expirer.

— Cours au fleuve : un enfant s'y noie.

D'une mère sauve la joie;

Et perds en route, grain à grain,

Le noir chapelet du chagrin. »

Plus tard enfin, douleur inerte.

— « Bonhomme, est-ce quelque autre perte?

— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer ;

Los ! je sens ma force expirer.

— Va réchauffer une mi'-sange

(,)iii meurt de fi'oid devant ta grangi*:

Et perds en roule, grain à grain.

Le noir chapelet du chagrin.)>

Le Iwnhonime enfin de sourire.

Et son oracle de lui dire ; n Heureux qui m'a pour conducteur!

Je suis l'ange consolateur.

UE UÉK ANGEIL.

(IVsL 1 h (jliarilt'! (ju'on me noiniue.

Va doue prêcher nia loi, bonhoiime.

Pour qu'il ne reste plus un grain Au noir chapelet du chagrin.

»

Hh.

LK PHEMIEU PAPILLOiN

Vin ;

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois !

Gai papillon, quelles nouvelles Nous apportes-tu sur tes ailes ?

Aux affligés promets-tu le printemps, Cet ami que pour eux j'attends?

LK PAI'ILLüX.

Au leu du ciel tout se rallume.

Vieillard, regarde ; il resplendit.

Déjà chaque bourgeon verdit Et partout l'herbe se parfume.

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Combien tardent les hirondelles !

liKKMKUKS CIlAi\SO;SS

Lcui-s cris de joie, en l evoyail leni s nids, Diraient : Espérance aux l)annis!

LK PAHLLON.

Ces messagères que l'on gielle Vont arriver; et, ce malin.

J'écoulais un écho lointain llépéter un (liant de rauvelle.

Toi, le pi emier que je vois.

Salut, papillon des bois!

liai papillon, quelles nouvelles?

Les fleurs encor (xlôront-elles?

Les verrons-nous émailler le gazon De la tombe iH de la prison?

t.E rAl'ILLOX.

Aux papillons comme aux lillelles.

Oui, des fleurs vont s'oiTrir d'abord.

Vois-tu, sous le l'euillage mort, Briller l'œil bleu des viobdles?

Toi, le premier (|ue je vois.

Salut, papillon des bois!

liai papillon, qiu'lles nouvelle's?

Aurons-nous assez de javelles

DE DEILANGEi:.

•JH

l'our laiil de faims dont le cri vient d'en bas Troubler le riche à ses repas?

LE PAI'ILUIN.

A j)cine le lèveil commence.

J'ignore, en vos champs assoupis,
Combien Dieu bénira d'épis;
Mais j'entends germer la semence.
Toi, le premier que je vois.
Salut, papillon des bois !
Gai papillon, quelles nouvelles?
Quand de l'ange aurons-nous les ailes, üu dans le sang, mer à
flux et reflux.
Quand ne se plongera-t-on plus?

LE PAPILLON

Vieillard, qu'un homme te réponde.
Au soleil je voltige en paix ;
Du suc des fleurs je me repais.
Adieu ! Je plains bien votre monde.
Toi, le premier que je vois, Adieu, papillon des bois!

DERNIÈRES CHANSONS

AÛIKU

Aih : Te suuvieis-lu, disail un capituiuc, uii : Ain nouveau de
M. L. Auadie.

France, je meurs, je meui-s; tout me rannonce. Mère adorée,
adieu. Que ton saint nom Soit le dernier que ma bouche
prononce.

Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.

Je t'ai cliantée aA ant de savoir lire ;

Et, quand la mort me tient sous son épieu.

En le chantant mon dernier souffle expire.

A tant d'amour donne une larme. Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie, Poussaient leurs
chars sur ton corps mutilé,

De leurs bandwiux j'ai fait de la 011017)10 Pour ta blessure, où
mon baume a conli'.

Le ciel rendit la ruine féconde ;

De le Ixhiir les siècles auronl lieu ;

Par la pensée ensemence le monde. '

L'Éf^alilé fera sa ^erbe. Adieu !

lleini-couché, je me vois dans la tombe.

Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.

Tu le dois, France, à la pauvre colombe Qui dans ton champ
ne butina jamais,

ME IlElt V \(. Eli.

itr.

Pour qu'à trs fils arrive ma prière,
 Lorsque déjà j'enlends la voix de Dieu,
 De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
 Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !
 UN DES ŒUVRES DE BÉRANGER

NOTES

BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR BÉRANGER

1. K. s. ciw f^o N s p r B L I É E s P A U i, i i avant isi.

Dans un exemplaire de l'édition de 1821, en deux volumes in-12, Béranger a placé une centaine de notes écrites sur des feuilles volantes. « Quelques notes sur mes chansons, commencées en 1820; — à Perrotin, • a-t-il mis sur la couverture du premier volume.

L'éditeur se réservait de placer ces notes au lias des chansons auxquelles elles se rapportent, lorsqu'il entreprendrait une édition définitive des œuvres complètes de Béranger; mais, en attendant cette édition définitive, il a paru que le caractère de ces notes, qui sont assez longues, motivait une publication particulière. Elles achèveront de peindre l'homme et de raconter l'histoire du poète *.

A la fin du second volume de l'édition qu'il annotait, Béranger a mis cette note dernière :

■ < Toutes les notes comprises dans ces deux volumes ont été écrites avant la Révolution de juillet 1850. L'auteur ne croit pas devoir y faire de changements. Quand elles vert ont le jour, ce qui ne sera probablement qii'après sa mort, il faudra peutêtre que l'éditeur prenne la peine de les revoir et d'en expliquer ou d'en compléter quelques-unes, au risque d'ajouter des notes à des notes, si tout cela mérite d'être publié. »

Ces notes, écrites de 1826 à 1850, précèdent de dix ans le travail que Bér.anger a composé sur sa vie : ce sont comme des matériaux préparatoires.

* De celle manière, tous les anciens souscripteurs des Oumtms de Hiranger posséderont ces A'otfs sans avoir à acquérif d'édition nouvelle. D.ins l'édilidn in-8, et dans rèdition in-s2 des o'uvri'^ poslttumes, elles stn'venl H,i Hiographit'

NOTKS

Oii lniuvei:i (loue ici i|iicl<)iips remarquer et i|ueli|ues peiis<-e> qui se retrouvent dans Ma Uwgraphie, exprimées quelquefois d'une même manière; on y trouvera aussi des remarques et des pensées nouvelles. A la suite de l'histoire "énèrale de Béranger, ces écrits biographiques et littéraires ont une physionomie particulière qui a son prix, tic n'est pas un de leurs moindres mérites que de faire en détail l'histoire de ses plus importantes chansons. Béranger y a marqué plus vigoureusement que partout ailleurs la trace des elforls qu'il a faits pour donner à la chanson un rang dans la littérature et pour soutenir son r<Me de 1815 à 18,50. [L'EilUrvrA

NiKMIKILK (18 ir.)

\oir. I. - .li(lire. — Otte préface, que le libraire Eymeri exi, gea, se trouve en tête du volume de chansons publié chez lui en novembre 1815 et qui porte la date de 1810. Ce volume, qui contenait à peu près les quatre-vingts premières chansons des éditions postérieures, ne donna lieu contre l'auteur à aucune poursuite, et l'on ne parut même pas penser alors :1 lui (Ster la modique place d'expéditionnaire qu'il occupait dans les bureaux de l'université depuis 180!).

Plusieurs de ces chansons furent pourtant incriminées en 1821, lors de leur réimpression et malgré la prescription invoquée.

Longtemps après la publication de ce premier volume, on fit savoir à Béranger que, s'il en publiait un second, où se trouveraient les nouvelles chansons qui couraient manuscrites ou disséminées dans quelques recueils, on se verrait contraint de lui ôter sa place. Cette espèce de menace ne l'empêcha pas de faire cette publication, dont le, j)remier résultat fut de lui lavir son seul moyen d'existence*. 11 est vrai d'ajouter que la vogue de cette seconde publication fut telle, qu'il en tira de quoi satisfaire:1 des besoins que son amour de l'indépend.ance a toujours su modérer. Aussi a-t-il souvent répété qu'il s'était coiTompu dans la prison de Sainte-Pélagie, parce qu'il y avait eu pour la première fois de sa vie des rideaux à son lit et du feu. Il .ajoutait, en sortant de la Force, après neuf mois de, détention, que là il avait pris l'h.abi-tiide d'être servi, lui qui jusqu'alors s'était presque toujours servi Iiii-même. (.Ve/c île Béranner.)

Le recueil de 1821 contenait cent soixante-deux chansons, ilu Bai d'ii'elal au Ciii/ Mai Cest à ces cent soixante-deux chansons

seules que fe rapportent les notes inédites de Béraïicer. '\«/c de
rf.dileur.i '■

• Vnv. Va liù 'iTfipdt' dôlilinu iri-S. p.

1>E BÉ B A NC. K II.

Notk 11. — A la ligne ; Cettl rie tècrihtre de Cul.é. — Collé, auteur de la Partie rie chasse rie Henri IV, est le plus varié et le plus spirituel des anciens chansonniers français. Ses couplets, presque toujours graveleux, sont les fruits d'une observation fine et d'une gaieté mordante. 11 a laissé des mémoires recommandables par quelques anecdotes piquantes, mais où règne parfois un ton d'humeur qu'on ne s'attend pas à y trouver. Collé, dans son extrême jeunesse, avait entrevu la Itégence; il passa une partie de sa vie auprès des grands. Malgré cela et en dépit de la licence reprochée à ses chansons, il a laissé la réputation d'un homme honnête et de mœurs pures. Il mourut en 1782. (JVo/c rie Béranger.)

Collé, cousin de Itegnard et ami de l'anard et de Callet, dont parlent les notes inédites de Béranger, est né en 1709. Le recueil complet de .scs chansons a été publié en deux vol. in-18, 1807. Ses mémoires (le Journal historique), qui sont une œuvre de satire (trois vol. in-8'), ont paru de ISOiJ à 1807. {Sole rie l'Êriiteur.

Aotk III. — A la ligne : Connersalion entre mon censeur et moi. — On sent que l'auteur fait ici une supposition pour excusi-r plusieurs parties de son recueil, nécessité que le libraire lui avait imposée. Du reste, il y avait quelques rapports réels entre le ehantre de Marotte et le chansonnier de 1813. (,\o/e de Béranger. i

Note IV. — A la ligne : Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer. — Collé publia en effet sous ce titre un recueil chantant dont la licence peut effrayer les censeurs les moins sévères. (Hole de Béranger.)

Note V. — A la ligne ; Vous, monsieur Collé, qui avez pour proleclenr un prince rie l' auguste maison dont nous are: si bien fait parler le héros. — Cette note de Béranger manque. Elle eût fait allu- sion à la ressemblance qu'il y avait entre Collé, protégé du duc d'Orléans, fils du Régent, et auteur de la Partie de chasse de Henri IV, et Béranger, qui, devant à Lucien Bonaparte de si utiles encouragements, chanta la gloire de Napoléon, lyule del'Criiteur.)

Note VI. — Ab commencement du post-scriptum. — Telle était la préface du premier volume publié en 1811>. Dans l'édition de 1821, laite en deux volumes, l'auteur a ajouté à cette préface le postscriplum suivant (voir ce post-scriptum'. Béranger a toujours regretté d'avoir été obligé de faire une préface à ses chansons. Il n'aimait pas à écrire en prose et ne s'en croyait même pas capable. Aussi fut-il afIUgé de voir toujours ses libraires vouloir réimprimer ce morceau, qu'il jugeait être mauvais, et dont le ton d'ailleurs ne convenait plus aux productions qu'il a ajoulée*. à celles de son premier volume, (yole rie Béranger.)

I,R ROI D'YVETOT

Note V||. — Au liire. — Lorsqu'en 1813 celte chanson eouriil

NOTES

manuscrite, elle fut regardée comme un acte de courage, tant alors l'esprit d'opposition était éteint en France. L'auteur n'étant pas connu, on l'attribua d'abord à plusieurs personnes marquantes. Cependant la police parvint bientôt à savoir de qui elle était, Béranger, qui n'avait jamais eu l'intention d'en faire un mystère, rendit les recherches faciles. Il faut dire à la louange du gouvernement impérial que l'auteur n'éprouva aucune persécution à ce sujet et que sa petite place lui fut conservée.

L'ne vieille tradition veut qu'en réparation d'un crime commis par un roi de la race mérovingienne, un seigneur d'Yvetot, ville de Normandie, obtint que son petit domaine fût érigé en royaume. Malgré l'autorité des critiques éclairés qui ont contesté, avec toute vraisemblance, l'authenticité de cette tradition, elle subsista fort longtemps et subsiste peut-être encore dans quelques provinces.

11 existe une histoire de ce prétendu royaume, (fiote tie Béranger.)

11 y a plusieurs histoires du royaume d'Yvetot, et on ne saurait dire à laquelle Béranger fait allusion. On peut en effet citer divers auteurs qui, à des points de vue différents, se sont occupés de ce royaume. [Note de l'Éditeur.]

L.4 BACCH.tNTE

Note VIII. — .l«i litre. — Voici une chanson sans refrain. L'auteur en a peu fait ainsi, non par un goût particulier, mais parce qu'il s'était aperçu du peu de succès qu'elles obtenaient. La chanson

est faite pour l'oreille : là peut-être se trouve l'obligation des vers répétés à la fin d(S couplets ou des reprises en forme de rondeau. Quand on s'adonne à un genre, il y a maladresse à lutter contre un goût général. Notre poésie privée derhythme accentué a besoin de la rime, et le goût de la rime amène peut-être celui des refrains. Voulant faire de la poésie chantée, Béranger fut donc contraint de plaire d'abord à l'oreille, avec les seuls moyens que lui offrait le style de la chanson. (Sole de li&niiger.)

LE SÉNATEUR

Note IX. — An titre. — On avait tellement soif d'opposition aloi s. ipioique personne n'osât en faire, ou plutôt parce que personne n'osait en faire, que cette innocente chanson fut regardée, à cause de son titre, comme un trait de salirc dirigé contre le pouvoir. C'est une singularité qui semble inexplicable aujourd'hui, et qui par cela même méritait d'être signalée. (Noie de Béranger.)

I/ACARÉMIE ET LE CAVEAU

Note X. — Au lilrr. — Le Caveau modernff était une réunion d<! chansonniers, instituée à l'imitation de l'ancien Caveau, où, chez

UK U K II A M; K 11.

Ifi reslailrateur Lanilel, «• réunissaient l'iron, Collé, l'anard, CcébillonpéreetCréliillon fils, etc. Le nouveau Caveau a aussi compté lies noms justement cél ébrcs et a longtemps joui d'une l

éputation d'esprit et de gaieté; mais les événements politiques ont mis un terme à ses réunions. Chaque mois cette société publiait un cahier de chansons et un volume à la fin de chaque année. L'auteur fut reçu membre de cette société à la fin de 1813; il n'avait pas sollicité cet honneur, mais il ne put qu'en être flatté. Il y fit d'agréables connaissances qui le tirèrent de la retraite où il vivait. Il doit surtout citer Désaugiers, dont il a toujours admiré les productions et aimé la personne, malgré la faiblesse de caractère qu'on a pu reprocher à ce chansonnier. Il n'a cessé de le voir que lorsque le président du Caveau tomba dans les excès d'une opinion qui ne pouvait être celle de notre auteur. Béranger ne l'en a pas moins toujours regardé comme un excellent homme, victime et jouet de quelques intrigants qui faisaient tourner à leur profit son extrême bonté et son rare talent. {Sole de l'écrivain.}

UOLIER BO.NTEMPS

Note XI. — Au titre. — Cette chanson fut faite en 1814. Une portion du territoire français était envahie et le pressentiment d'un renversement général occupait déjà les esprits sérieux. {Sole de Béranger.}

LA GAUDRIOLE

Note XII. — Au titre. — 1812. {Sole de l'écrivain.}

Cette pièce, dans l'édition de 1821, était placée après celle de Roger Bouteiller. [Sole de l'Éditeur.]

.Noie XIII. — A/i premier ver». — La censure exercée sous l'Empire avait interdit à la chanson la satire, qui en est peut-être le premier élément.

Toutes les chansons de cette époque ont une uniformité iiisui»portable, à l'exception de celles de I)é.saiigiers et d'un ou deux autres de ses collègues. La chanson graveleuse devait le-naiire alors : 'elle appartient aux temps de despotisme. C'est la seule justification de l'auteur de ce recueil pour celles de ce genre qu'il peut coiftenir et qui toutes, en elîel, sont nées sous le régime impérial. 11 est vrai qu'il faut ajouter que l'auteur n'avait pas encore vu tout le parti qu'on pouvait lirer de la chanson. Les malheurs de la France devaient le lui révéler. Il devait apprendre bientôt que ce n'était plus le temps de plaisanter contre les médecins et les procureurs, les coquettes et les Sganarelles, que l'indécence et l'acrimonie des A'oé/sde la cour étaient même une inconvenance à une époque grave, et triste, qu'il fallait que la chanson prit une marche dilTérente de celle que Collé, Panard et

NOTK'

laail d uutiT» lui avaient imprimée, et que la gaieté même devait avoir son utilité. (jVo/e île Béranger.)

PARNY

iNotb XIV. — Au litre. — Parny, le plus célèbre de nos poètes l'Ié-giaques, auteur rte la Guerre des Dieux et rte tant d'autres productions pleines de grâce et d'esprit, mourut en 1814. Sa philosophie hardie l'ayant rendu odieux aux hommes de cette époque,

peu rte voix osèrent témoigner les regrets que devait inspirer la perte de ce poêle aimable, l'une des gloires les plus réelles du einps od il a vécu. (Noie de Béranger.)

I.E PETIT HOMME IIRIS

.^OIE XV. — Aa liire. — Voilà une des premières chansons de l'auteur (|ui aient obtenu de la vogue. Elle date de 1810 ou 1811.

I e succès de celte chanson et de quelques autres ne suffit point pour faire penser à ISéranger qu'il ne dût s'adonner qu'à ce genre.

II travaillait alors* à des idylles que plus tard il abandonna. (Noie de Béranger.)

LE MORT VIVANT

Notb XVI. — A la date. — 1813. [Noie de Béranger.)

r,ette chanson est datée de 1811 dans toutes le,,s éditions publiées du vivant de Béranger. (Note de l'Edileur.)

.XoTï XVII. — An premier vers. — Celle ch,anson ne mériterait aucune remarque, s'il n'était curieux de constater l'étal d'oppression de la presse à cette époque par la suppression qu'il fallut faire du quatrième couplet, lorsqu'elle fut imprimée en 1814, peu ♦ de temps avant la chute de Napoléon, dans le recueil du Careau moderne. Ce qui n'est pas moins étrange à dire, c'est que ceux

des luembi es de celte société qui en demandèrent la suppression furent ceux qui se montrèrent les plus outrés partisans de la Relaiiration et les plus violents ennemis de l'Empire. (Note de Béranger.)

La chanson du Mort rivan, ilans le recueil de 18¹, était placée après le Pelil Homme gris. [Note de l'Kditeur.]

UNSI SOIT-IL

\oiK XVIII. — A« titre. — (aille chanson ressemble aux anciens vaudevilles satiriques. Elle est d'une date beaucoup plus ancienne i|lie celle qui est indiqui'-e en tête; elle fut, je crois, iinpriinéc

' Vny. Wo Kingeaphie. !Kdilion in-s. p. Xi*.)

DE dêram;ek.

dans un mauvais recueil sous le Consulat, et elle passa inapei\ue. L'auteur n'a pas voulu donner la date plus précise, de peur de mettre sur la voie de beaucoup d'autres de ses chansons imprimées dans le même recueil et qui presque toutes sont dignes de l'oubli où elles sont tombées en naissant. Il prie les éditeurs qu'il pourrait avoir un jour de ne point aller touiller dans ce panier aux ordures. Il a dit souvent qu'un recueil de chansons, poiir'être complet, eu devait contenir de mauvaises : il en Tant jjour tous les goûts; mais il croit avoir suffisamment satisfait à celte obligation dans les recueils qu'il a publiés lui-mènie. (Sole de Uénmger.)

Celte chanson, dans l'édition de lS2i, venait après le Mort eivi-tiil. Ce que dit Béranger explique pourquoi on n'a pas voulu, a la

fin de Ma BiographU-, recueillir les pièces ([u'il a proscrites. Sole de l'Éditeur.)

ÉDUCATION DES DEMOISELLES

.Noie XIX. — Au titre. — Dans son ouvrage de l'Éducation des t'Itles, Fénelon entre dans les plus petits détails des travaux propres aux femmes.

Il faut bien se garder de faire de cette chanson une application générale. La critique qu'elle éonlienl deviendrait injuste si l'on voulait y voir un tableau de l'éducation des jeunes personnes à l'époque où cette chanson fut faite. (Mole de Bérmujer.)

CHARLES VII

.XoiE XX. — A» titre. — Celte chanson et celle de Morte Stuarl sont ce qu'on appelle des romances. C'est un genre particulier que Moncrif, Coupigny et quelques autres ont exploité très-heureusement. Béranger n'a fait ces deux romances que pour la musique, qui est d'un de ses amis. Depuis, ayant fait prendre à la chanson des tons qu'elle avait repoussés jusqu'à lui, le ton mélancolique ou élevé que la romance affectait seule est venu se fondre avec les autres parties du genre chantant qu'il agrandit autant qu'il fut en son pouvoir. Mais, ((ue ces chansons fussent tristes, sérieuses ou guerrières, elles ne furent plus du tout ce qu'on appelait du nom lie romances. Cela lient à des nuances qu'il serait difficile de faire res.sorlir ici d'une manière claire et

en peu de mots: ajoutons que la chose n'en vaut pas la |>einp.
(Mote de BérangerA

LA BONNE FILLE

.Vote XXI. — Au vers

.Vu censeur Mascarille.

La note manque ; mais Béranger a mis là une croix qui
marqiaail

NOTES

■£ii

son iiiiñition d'en fair« urn!. Serail-ce de l.einontey que Béranger voulait parler? Il avait eu à se plaindre de lui. — Voyez Mn Bioijniphir. {Note Je l'Editeur.)

■Note XXll. — An rers

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille.

l.es auilileurs au conseil d État de ^apoléon oBlenaient presque tous des intendances dans les pays conquis, ce qui explique le nom d'intendant que leur donne l'auteur.

Cette chanson est tout à fait dans le genre de Collé, el ce serait le cas de répéter cc'qui a été dit pour la Gaudriole. {Note de Bérnnijer.)

I.a Bonne fille, dans l'édition de 1821, venait après Charlet VII.
Nolede l'Edileur.)

MES CHEVEUX

Note XXIII. — .l'i litre — .V l'Age de vingt-quatre ans, Béranger était presque entièrement chauve. Il ne put jamais attribuer cette calvitie prématurée qu'aux violents maux de tête qui le tourmentèrent dès son enlancc. C'est par une espèce de licence poétique i[u'il semble ici indiquer une autre cause à la perte de ses cheveux. (Note de Béranger.)

L'AGE F U TU K

Note XXIV. — .1, la d«/r. — 1813. {Noje rie Béranger.)

Note XXV. — Au rem • ' <

Nous aimons liiou un peu la guene.

I.a note manque. 11 est probable que Béranger voulait parler de (quelque suppression exigée encore pour ce couplet, qui avait l'air de ne pas admirer A l'excès la gloire sanglante des batailles. • Note rie f Editent.)

LES GUEUX

Note XXVI. — yl ta riale. — 1812. {Noie de Béranger.)

Cette chanson venait, dans l'édition de 1821, après l'Age fnlur {Note dtt l'Éditeur.)

L'AMI lLOHIN

Noie XXVII. — .lu liire. — l.'Amt Bobin est une chanson de l'Empire' Béranger ne se proposait alors que Collé pour modèle. Comme il n'écrivait pas ses chansons, il en a perfu un grand

III. Ht II amie R. io

iiuiibie Ut: CfUt: iiièiie époque. Il a toujuui's regrellé des couplet:» iutitulés le Itaeiif j/ras et le Décrotteur suivtiul la cour, couplets l'orl satiriques que les couveiianues l'eussent sans doute etiipêclié de publier à la Restauration, puisqu'ils attaquaient le gouvernement déchu, mais qui n'en auraient pas moins été pour lui un complément de l'histoire chantante des ivgnes sous lesquels il a vécu.

I,orsi|ue les amis de Itérangei' l'engagèrent à écrire ses chansons, il en retrouva dans sa mémoire près de quatre-vingts, tant bonnes que mauvaises, dont il forma un recueil avec ce titre : Chaiifunin muraU'a r! attires, par .If. au tel, membre d'une suciélé de liens de biin goill et de maniais luii. Ou peut, d'après cela, juger ilu peu d'importance qu'il attachait à ces productions. Son premier volume, publié à la lin do 1813, est encore intitulé: Chansons morales et autre . (\o c de Héranger.)

LES (J.Ui)LOIS ET LES FRANCS

Nom. XXVIII. — .t« ti re. — A l'époque delà première invasion, on engagea tous les membres du Caveau à faire des chansons pour ranimer l'esprit public. Désaugiers en lit une, qui, je crois, commençait ainsi :

Il reviendra, le tils de la vidoire !

et que la police s'empressa de faire répandre. l'Ælle-ci n'était que palriotique : elle n'eut point de succès et peut-être n'en méritaitelle jias, quoiqu'elle ne. fut pas le fruit d'une inspiration de commande. {Note de Béranger.)

L'N TOUR' DE MAROTTE

.Norc XXIX. — Au sous titre : Chanson ehanlée aux soupers de .Vomi s. — Autre société chantante fondée à l'imitaiion du Caveau moderne. Le président des Soupers de iloiuus porte, à table, une marotte pour signe distinctif.

Le troisième et le quati ième vers du troisième couplet font asse/ voir que cette chanson date du commencement de la Kes-
tauratinn. {Note de Béranger.)

LES GOURMANDS

Notl XXXI. — Ah sous-titre. — Cette chanson fut dirigée contre

de li'o|i nuiiibreuses l'éuiiious de gastroiiiiiiies qui reiiiplis-
saieil les journain des détails de leurs gloutonneries. Les chan-
sonniers mêmes ne partaient plus que de boire et de mamjer. Ces
mots étaient les refrains les plus habituels du Caveau. (Soie de
]téraager.)

LA DERNIÈRE CHANSON PEUT-ÊTRE

■Notb XXXII. — .t la date. — L'ennemi avançait sur Paris, et l'au-
teur n'avait pas encore osé élever le ton de la chanson. Sans cela,
c'eût été d'une voix jdus grave qu'il eût exprimé les sentiments
qui l'agitaient alors. Il est nécessaire d'ajouter que peisonne ne
pouvait se persuader que Paris tomberait si facilemeiil au pou-
voir des étrangers, et que ricu jusque-là n'avait troublé les plai-
sirs de cette capitale.

Le jour de la première reddition de Paris, le matin *, on allicba
encore les spectacles. (Soie de Béranyer.)

Non» XXXIII. — Il va dans le recueil d'ülivier liasscliu, donné
par Jean le Houx, une chanson qui ressemble fort à celle-ci. (Sole
de rfCdileitr.) '

LE RON FRANÇAIS

Note XXXIV. — du liire. — L'auteur voyait alors beaucoup de
Français insulter à leur propre gloire. Il n'y avait plus de boussole

politique qui pût guider le patriotisme. L'habitude de penser s'était, pour ainsi dire, perdue sous l'Empire. Les plus sages avaient bien de la peine à opposer un frein à la démesure des royalistes, qui étaient alors en assez grand nombre dans les salons, Béranger ne pensa d'abord qu'à réclamer au nom de la gloire nationale indignement méconnue, et, quoiqu'il n'aimât point les Bourbons, il crut devoir se servir de leur nom pour célébrer, en présence des étrangers eux-mêmes, et nos nombreux faits d'armes et la supériorité de nos arts.

Il prouvait aussi par là que son patriotisme faisait abnégation des personnes, ce qui était vrai, sauf ensuite à s'en prendre aux Bourbons eux-mêmes, si tant de promesses faites ne devaient aboutir qu'à nous rendre l'ancien régime et tous ses abus. Aussi, dans l'édition de 1821, mit-il plusieurs petites notes <|ui indiquèrent point laisser de doute A cet égard.

Beaucoup de chansons de commande furent faites alors en l'honneur des Bourbons et contre Napoléon par plusieurs membres du Eaveau, qui avaient chanté l'Empereur dans toutes les occasions. Béranger avait aussi été sollicité; mais il refusa, non pour s'en faire un mérite, mais parce qu'il jugea toujours qu'il faut de la conscience, même en chansons. (Soie de Kéranger.)

* Vuy. lia Biographie. (Édition in-8, p. U7.)

r*K LIKRANGELI.

EQUÊTE DES CHIENS DE QUALITÉ

■\oTK XXXV. — Ah titre. — Voici la première chanson d'opposition que la Restauration inspira à l'auteur. Le nom de lyrtiu était alors donné à tout propos à Napoléon par ceux-là mêmes qui l'avaient le plus flatté et parmi lesquels se trouvaient tant de noms de l'ancienne aristocratie. Les prétentions absuixles renaissaient à la cour et à la ville. Tout comme autrefois, était le mot d'ordre, et les vieilles modes reparaissaient avec les vieux usages.

Rcs amis trop prudents empêchèrent l'auteur d'insérer cette ifiauson dans le volume qu'il publia en 1815. {Xole île Réranijer.)

LA CRANDE ORfile

Note XXXVI. — Au-dessous du titre. — 1815. [Note de Béranger.)

Lelte chanson, dans l'édition de 1821, venait après Reaucoup ifaniour. [Sote de t'Èditeur.)

LES ROXEURS

Note XXXVII. — Au titre. — Des boxeurs anglais vinrent à Paris en effet à cette époque; mais il faut dire à notre louange qu'ils n'y obtinrent point de succès, malgré l'anglomanie qui régnait alors. Les combats de coqs ne furent pas plus heureux. (Note de Béranger.)

LA CENSURE

.Vote XXXVIII. — Au sous-titre. — C'est peu de temps après la première Restauration que le ministère, par l'organe de M. l'abbé lie Montesquiou, chargé de l'intérieur, demanda une loi répressive de la liberté de la presse. Cette loi donnait des censeurs aux divers journaux, et la Chambre n'opposa presque pas de résistance à ces limitations de la plus importante des libertés publiques.

Pendant les Cent-Jours, on proposa à l'auteur la place de censeur du Journal général ' ; il refusa, tout jiauvre diable qu'il était, en disant qu'il avait assez cherché à déconsidérer le métier pour n'avoir pas de mérite A refuser de le faire, même pour six mille francs. {Sole de Béranger.^

VIEUX HARITS, VIEUX CALONS

.Vote XXXIX. — A la date, — Cette chanson exige plusieni-s explications.

La Caielle de France était, dès cette époque, l'apologiste de l'ancien régime.

' Vny. Va Bi'eiiniprite. (Kdilion in-a. p. ISîT.)

\OTKS

Ouant aux flmws ciriqnex, on sait qii'cllos rnntrihni'ronl poill'irp ;> faire dé^énérei' les fêtes républicaines.

I.es Habits biens, livrée des liourbons

On voyait reparaître alors les habits de l'ancienne contr. Le public s'en aninsait beaucoup. Ouant à l'Ilabil île sa ni, on sait que déjà l'hypocrisie reprenait son iias(pie.

On remarqua aussi, chez plusieurs fripiers, des costumes de la cour impériale. L'auteur y fait allusion dans l'avant-dernier couplet. (Sole lie Hérangev.)

LE NOLIVEAi: nitUiÈîjE

Note XL. — .l« litre. — Cette chanson appartient aux Ceil-Jonrs. I.e couplet sur le chapeau de lletirs de lu Liberté fait allusion à quelques hommes dont tes noms ne rappelaient de 95 que ses excès et qui avaient la prétention de représenter seuls le parti républicain.

Le cinquième couplet fait allusion au congrès de Vienne, alor^ assemblé. iSole de Hérantjer.)

LE CÉLIB.\T.URE

.Vite XLl. — ,4k sons-liire. — La note manque; mais une croix indique qu'il devait y avoir là une note. (,Vo/c de [Kditeur,\

MON CURÉ

Note XLIV. — .4» sois-liire, qui, dans l'ésiition de 1821, était celui-ci ; Chanson qui n'est point à l'usage des gens intolérans. — Cette chanson fut faite après la première Restauration, lorsque,

'par une ordonnance royale, on Rt une obligation de fermer les boutiques le dimanche, et que bientôt les prêtres, renchérissant sur cette mesure, proscrivirent la danse dans plusieurs communes les jours de fête. On put juger dès lors jusqu'oï'i le clergé pouvait pousser l'esprit d'intolérance qui lui est si naturel, aidé comme il l'était par une cour tonte bigote. (Sole de Heranger.)

La l'étii:ou de P. !.. Courier, pour des rillagenis qu'on empêche de

DK BÉRANGER. 2:i7

ilimsrr, est du même temps et a le même sens (|ue la eliaisun. (N'ofe de t'Édileitr.)

BOUQUET

Note XLV. — ,1« deuxième couplet et aux vers: Où Favart... où Panant, etc. — Deux croix marquent que Béranger voulait mettre deux notes pour parler des deux chansonniers que ses vers caractérisent ici rapidement et nettement Dans Ma Biographie il est question de Favart, que Béranger a vu dans son enfance. 11 ii'a pu voir Panard, né en 169i, mort en l'ftN. (.Vo/« de rfidiintr.)

TR.MTÉ DE POLITIQUE

Note XI.VI. — .A la date. — Cette chanson, faite dans les Cent-Jours, peu de temps après le retour de Napoléon, parut imprimée dans plusieurs journaux. Parmi les auteurs qui ont injurié ce

grand homme après sa double chute, il y en a peu, sans doute, qui eussent voulu lui parler ainsi que Béranger le lit dans ces couplets. Lors de la seconde rentrée des Bourbons, on ne l'accusa pas moins d'avoir flatté l'Empereur. Il fut loin d'en juger ainsi, puisque dans son premier volume, publié à la fin de 1815, il n'inséra pas cette chanson, parce qu'il la regardait comme une critique trop directe du gouvernement impérial, ce qui lui semblait peu convenable alors.

11 faut toujours se rappeler que Béranger n'avait pas encore osé donner à son genre des formes plus en rapport avec les idées qui occupaient le peuple français. De là, le ton et le cadre qu'il prit dans le *Truité de polilique*.

C'est à l'époque où il fit cette chanson qu'on lui proposa la place de censeur du *Journal général*, feuille connue par son royalisme. Béranger, partisan de la liberté illimitée de la presse, refusa cette place, qui rapportait six mille francs, quoiqu'il n'eût alors pour vivre et soutenir des charges assez fortes que son emploi de *ilix*-imit cents francs. (Mnle de Béranger.)

L'OPINION DE CES DEMOISELLES

.Note XLVII. — .1 la date. — Pendant les Cent-Jours, le royalisme et la malveillance rappelaient de tous leurs vœux les armées étrangères. L'auteur crut les frapper de ridicule en mettant l'opinion des dames du faubourg Saint-Germain dans la bourbe des demoiselles dont il est question dans cette chanson. Béranger avait le désir de stigmatiser, dans une chanson qui pût devenir

populaire, un parti que ses trames criminelles et antipatriotiques eussent dû rendre odieux A tous les cœurs honnêtes.

Béranger a peu fait emploi du langage patoisé. Dans cette chan.son ce langage était convenable et pouvait même devenir piquant. L'auteur ne se l'est guère permis que pour de pareils sii-

NOTES

jets, en regrettant toujours d'être obligé d'en faire usage. iNole dr BHnttfjer.) .

PLUS DE POLITIQUE

Note XI.VMI. — ,4 la date. — Pour la seconde fois l'ennemi était sous les murs de Paris, dont la résistance ne devait pas durer, quand l'auteur fit cette chanson. Elle est bien différente, pour le ton, de celle qu'il avait faite un an auparavant, à peu près en pareille circonstance. Il commençait à sentir qu'on lui permettrait de prendre des accents plus graves pour parler des grands événements qui répandaient tant de tristesse dans le peuple. Le succès qu'obtint cette chanson le confirma dans l'idée qu'il avait cjue le peuple, depuis la Révolution, étant entré pour quelque chose dans ses propres affaires, il fallait que le genre qu'on disait être l'expression des sentiments populaires prit enfin tous les tons pour répondre é ces mêmes sentiments. L'éloge de l'amour et du vin ne lierait être le plus souvent que te cadre des idées qu'il fallait que la chanson exprimât désormais, au moins à une époque où toutes les circonstances un peu importantes réagissaient sur

des masses mimbreuses et sur des individus plus éclairés. (Sole de Béranger.)

A MON .VMI DÉSAIfileES

Note XLIX. — Alt mis-lUre. — Peu de temps après la seconde Restauration, Désaugiers fut nommé directeur du théâtre, du Vaudeville. Béranger voyait encore fréquemment cet homme aimable, qui, jusque-là, avait semblé respecter les opinions de ceux qui ne |>ensaient ni n'agissaient comme lui. Il se lit un plaisir de lui adresser cette chanson, où à des éloges mérités se mêlaient quelques idées patriotiques.

Dans les éditions de 1821 et .suivantes, Béranger eût éprouvé de la peine, quoique toute intimité eût cessé entre Désaugiers et lui, à effacer le mot ami placé en tête de cette chanson. Il connaissait trop bien Désaugiers pour lui en vouloir de quelques torts de conduite qui tenaient à la faiblesse de son caractère, et que même il n'aurait jamais eus, s'il n'eût été entouré que d'amis véritables. Ce joyeux chansonnier lit lui même savoir à Béranger combien il regrettait de n'avoir pas continué d'être en rapport avec lui. Ce regret était partagé. Mais un des résultats les plus tristes des dissensions politiques, c'est que non-seulement elles divisent les hommes les plus faits pour s'aimer, mais que le temps, en rapprochant enfin les partis les plus opi)osés, ne renverse pas toujours les barrières que les opinions ont élevées entre ces mêmes hommes. (Sole de Béranger.)

Désaugiers est mort leD août 1827. iSo'e de l'Édileiir.)

DK BKDA.NdKH.

LE VILAIN

Note L. — .Xii titre. — (Cette chanson, dans l'édition de 1821, porte la date de 1815.) — Ne d'un père qui, trompé par quelques traditions vagues, croyait à la noblesse de sa famille, bien qu'il ne fût que le fils d'un cabaretier du village de Flamicourt, près de Péronne, et qui ajoutait toujours .1 son nom la particule nobiliaire, W'ianger la reçut dans ses actes de naissance. Il ne s'en serait jamais paré, sans la nécessité où il fut d'établir une différence entre son nom et celui de plusieurs Béranger qui, lors de son début, avaient quelque réputation littéraire. Ayant vu plusieurs de ses vers attribués à un M. Bérenger de Lyon, qui eut à souffrir de cette erreur, les vers étant fort mauvais, il prit le ile vers 1812, et le fit même précéder des initiales de ses noms patronymiques (Pierre-Jean . A la Restauration, il continua designer ainsi ses chansons, regardant comme ridicules ces altérations de noms, espèce de concession qui n'est qu'une faible garantie politique. Il était bien sûr d'en pouvoir donner d'autres. Longtemps le faubourg Saint-Germain le crut vraiment noble, même encore après la chanson du Vilain, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la haine qu'il inspirail. Quand il eut enfin bien établi sa roture, ses messieurs et ces dames disaient alors que c'était parce qu'il était sans naissance qu'il faisait la guerre au.v privilèges.

Le troisième couplet <le cette chanson fait allusion à tous ces hommes d'ancienne noblesse qui, las d'une retraite forcée dans leurs ebéteaux, sollicitèrent des emplois dans l'antichambre du nouveau Charlemagne.

lo nom de Merlin l'enchanteur ne peut donner lieu à aucune interprétation. Ce nom ne fut illustré sous l'empire que par le

plus fameux île nos jurisconsultes, qu'on laissa mourir en exil, et qui ii'eut rien à débattre avec les domestiques du prince, [fiolle lie Hfrungrr.)

LE VIEUX MÉNÉTRIER

.Note LI. — .1 In itole. — Celle chanson fut faite au milieu des proscriptions et dos exécutions qui ternirent la seconde Bestaul ation, et qui durent lui aliéner pour longtemps les cœurs vraiment généreux et patriotiques. Co n'est pas avec des chansons et des vers qu'on fait entendre raison aux lois et aux factions; mais les poètes ne iloivent pourtant]ias se décourager. (.Vo/e île Bfrimger.)

LES DEUX SŒURS DE CHARITE

Note LH. — Av liire. — Voilà une des chansons contre lesquelles Marchangy, avocat du roi. s'est livré aux plus violentes déclarna-

Digilized by Google

2rtO M)TKS

lions lois du protos fait à Horanger *. Elle est au nombre des chansons condamnées.

L'auteur rappelle à la fin du second couplet le refus d'inhumation fait si souvent par nos prêtres à nos acleurs et actrices. {So'r ilr Bèranÿer.)

On sait que, lorsque le curé de Saint-lloch refusa d'oim ir son église au corps de mademoiselle Raucourt, il y eut dans Paris de l'agitation. (Sole de l'fjlileur.)

LES OISE.\ÛX

.Notb lui. — a la date. — Cest au moment où M. Arnault se préparait à partir pour l'exil auquel les proscriptions l'avaient condamné, et lorsque sa famille fêtait le jour de sa naissance, que Réranger fit ces couplets, où il n'exprimait que faiblement la peine que lui causaient les malheurs d'un homme à qui il avait de véritables obligations et dont il a toujours estimé le noble caractère.

La chanson tomba dans les mains de la police. Béranger fut semonce et menacé de la perle de son emploi. C'est alors qu'il répondit en riant: « Si on me l'ôte. Je me ferai journaliste. .Aimet-on mieux cela ?» Sa place d'expéditionnaire lui fut conservée. (Sole de Béranger.)

Les Oiseaux, dans l'édition de 18il, venaient après les Beux Sœurs, de Charité. (Sole de l' Éditeur.)

COMPLAINTÉ D'UNE DE CES DEMOISELLES

Note LIV. — Au .suus-litre. — Voici une espèce de vaudeville sur cette époque, où beaucoup d'autres choses auraient pu et dû être dites. Wellington était le héros du parli antifrçais et l'épouvantail qu'on opposait aux patriotes.

Deuxième couplet. Louis Will affectait des mœurs galantes qui n'allaient ni à son âge ni à sa santé. Le duc de Berry vivait dans les coulisses.

Troisième couplet. Le gouvernement faisait peu pour les artistes, qui presque tous passaient pour de mauvais royalistes.

Quatrième couplet. On sait combien de procès signalèrent cette malheureuse époque. Les juges se montrèrent plus que xélés.

Dernier couplet. M. Laborie, dès lors agent du parti occulte et des jésuites, avait osé élever la voix en faveur de la restitution des biens du clergé.

La raison qui avait déterminé Réranger à choisir ces demoiselles pour faire la chanson de VOpinion l'engagea à mettre encore

* Marcliangy poursuivi! aussi la Deseeute aux Enfers. Il est presque impossible d'en deviner la cause, si ce n'est la prolection que le pouvoir accorde aux snpersiition.s les plus absurdes. fjYo/c de Bérnnocr.)

i>r; «K.ii A.M'.Eii.

ifti

dans loiid Itnuclie cntte satire paloisée que leur langage seul pouvait égayer un peu. {Noie de Béranger.)

LE MARQUIS DE UARABAS

Note T.Y. — .4 in date. — Cette chanson obtint une très-grande vogue. On l>ense que plusieurs personnes du gouvernement, frappées de l'absurdité des prétentions féo<lales'de nos anciens nobles, contribuèrent à répandre cette satire ou du moins ne furent pas Reliés qu'elle courût toute la France. Une réponse y fut faite sur le même air. (No'e de Béranger.)

MA RÉPUBLIQUE

.Note I.VI . — ,\>t t/tre. -Quel Parisien, sans sortir de France, a pu voir plus de rois que celui <(ui a d'abord vu, dans son enfance, Louis XVI, puis après Napoléon, son fds, ses fi'ères, Joseph, Louis, Jérôme et Murat, et à leur suite les rnis d'Etrurie, de Wurtembei-g, de Saxe, de Bavière, le pape, deux rois d'Espagiie, Charles IV et Ferdinand, et qui enfin, aux deux invasions de la France, a vu •Alexandre, François 11, Frédéric-Cuillaume de Prusse, Guillaume des Pays-Bas, Bernadotte et liilli quanti? Ajoutez à ce nombre déjà si grand Louis XVIII et Charles X, sans compter Ualkurin Bruneaii. En voilà bien assez pour uu républicain. {Sole de Béranger.)

PAILLASSE

Note LVII. — A la date. — Décembre 4816. {Sale de Bé 'anger.)

Note LVIII— A« premier rm. — Beaucoup de personnes ont cru et dit que cette chanson avait été faite contre Désaugiers '. On aurait dû penser que Béranger ne personnifia jamais la satire que contre les hommes puissants, et que d'ailleurs il était encore en relation avec Désaugiers lorsqu'il fit Paillasse. Quelques traits pouvaient bien tomber sur ce chansonnier ; mais l'air Haste était une peinture générale de tant d'individus bien autrement élevés et importants que Désaugiers. Aussi disait-il plaisamment à ce sujet ; ■ < Ce ne peut être moi. Je n'ai point sauté pendant les Cent-Jours. » De faux amis parvinrent à lui pei-suader de répondre à cette chanson, et il en fit une intitulée Y Employé et le Garde national. Elle n'est point bonne. Béranger en plaisanta avec lui, et cette obscure tracasserie ne parvint pas encore à les diviser. {Note de Béranger.)

LE JUGE DE CHARENTON

Noie LIX. — An premier rers. — Un discours au moins étrange prononcé par .M. le premier pré.sident Séguier, A la rentrée des

- Vny. Un Bingrnphir. (Kitilion in-*, |>. IV,.)

NOTK.S

i«ii

tribunaux (en 1816), donna nnissance à cette chanson, qui eut une vogue prodigieuse. Depuis, M. Séguier, comme membre de la Chambre des pairs, dans l'affaire de la conspiration de 1820, montra tant d'humanité et d'amour de la justice, que Déranger eiU voulu pouvoir faire disparaître ces couplets. Outre l'inutilité

de cette suppression, comme il le dit dans une note, ce qui devait le porter à n'en rien faire, c'est que, le dernier couplet attaquant M. Dellart, qui était encore tout-puissant lorsque parut l'édition de 1821. Déranger eût semblé reculer devant cette terrible puissance, à laquelle il prévoyait bien qu'il aurait à faire avant peu. Ses prévisions ne furent pas trompées; et M. Dellart, si l'on en croit quelques rapports, ne se montra pas seulement magistrat sévère. C'est le cas de rapporter un fait qui est de peu d'importance, mais qui ne doit pas rester dans l'oubli, puisqu'il honore Napoléon et un de ses ministres.

A l'époque des Cent-Jours, Dellart prit la fuite. Sa famille voulut faire sonder l'Empereur pour savoir s'il pourrait rentrer sans danger. On s'adressa à Déranger, qui connaissait M. Degnaud de Saint-Jean-d'Angély. Les prières du chansonnier engagèrent celui-ci à parler de Dellart à Napoléon, qui répondit qu'il pourrait rentrer en France, qu'il y serait tranquille et ne courrait aucun danger. Déranger, qui n'avait pas encore de cet avocat l'idée qu'il a dû concevoir depuis, heureux d'une telle réponse, se hâta de la porter à l'ami de Dellart, qui l'avait engagé à se charger de cette négociation. En 1822, le procureur général ne pouvait l'ignorer, car une personne de la famille de cet ami écrivit pour le lui rappeler ou le lui apprendre, pendant le procès que Déranger eut à soutenir après sa condamnation, lorsque, contre tout droit, on voulut lui imputer à crime la publication des pièces du premier procès fait aux chansons. Or le parquet seul avait provoqué cette affaire, et M. Dellart en était le chef. C'était un terrible homme que ce magistrat ; il eût volontiers traîné un chansonnier comme un maréchal de France.

Pour revenir à la chanson qui donne lieu à cette note, il faut dire qu'elle se compose en partie des expressions mêmes qui choquent si généralement dans le discours de M. le premier président, et qu'elle fut composée le lendemain à la main; ce qui la rendait piquante lorsqu'elle parut doit la rendre intelligible aujourd'hui. {Sole de Béranger.}

On trouve, par extraits seulement, le discours de M. Séguier à la page 122 du Moniteur de 1816. C'est en effet une étrange satire de l'œuvre de la Révolution française, le principe d'égalité y est tourné en ridicule, et le premier magistrat de la France déclare que le Code est un livre empoisonné. {Note de l'éditeur.}

LA COCARDE BLANCHE

.Notk LX. — Am /i/rc.— Beaucoup de personnes d'un rang élevé

é

DK DÊKA.\GKIi.

Kt coïu eurent la déplorable idée de célébrer dans un repas d'anniversaire, plusieurs fois renouvelé, l'entrée des troupes alliées à Paris en 1814. C'est à propos de cette réunion, qu'un mot du roi eût pu empêcher, que Béranger fit cette. chanson, où l'ironie est d'autant plus claire, qu'elle avait à exprimer une plus vive indignation.

Le couplet sur Henri IV est le seul qui ait été attaqué par les tribunaux, comme un outrage à la personne du roi. [Sole île Béranger.)

L.\ SAINTE ALLIANCE EARIJA HESQUE

Notk LXI.— A« premier vers. — La Sainte .Ulianee des rois est un lait historique trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer le but de cette chanson. Le roi Christophe était alors dans toute, sa gloire. U en était de même de M. de BonaUl. M. Ferrand, si connu par sa déposition dans l'affaire de M. de Lavalette, dont elle détermina la condamnation, a fait un ouvrage intitulé Esprit île

I llislo re, plein de vues fausses et d'une critique superlicielle.
{Sole de Béranger.)

L'ERMITE ET SES SAINTS

-Noib LXII. — Ali soïis-tilre. — Les chansons de fête disent toujtnirs trop ou trop peu. Celle-ci a ce dernier inconvénient. Il y avait beaucoup plus et beaucoup mieux à dire de M. de Jouy Ce

Il est pas la matière, c'est la place qui a manqué é l'éloge que Itéranpr eût voulu pouvoir faire de VErmile de ta Cliuu.iitée-<rAiiliii, de 1 auteur de la \e.\lale, de Sijlla, etc., etc. La reconnaissance lui en faisait un devoir. Personne plus que de Jouy n'a pris à tâche lie travaillera la réputation de son ami. Il n'est presque pas un de ses ouvrages où il ne se soit plu à en répéter le nom, même à I époque où ce nom était connu de bien peu de monde. 11 est bon de remarquer que de Jouy a lui-même fait un grand nombre de chansons dont plusieurs ont obtenu et mérité une véritable vogue.

(D line écriture plus récente.) 11 est cruel de jenser qu'à l'époque ou cette note fut écrite quelques personnes aient semblé prendre à lâche de dénigrer ce littérateur célèbre, doué d'un talent incontestable et du caractère le plus aimable. La jeune littérature a des torts à expier envers lui, car il fut toujours le protecteur des débutants. 'Sole de Béranger.)

LES CAITCI.NS

\orK LXIII. — .4u titre, — Cette chanson fut surtout nialtrailée par Marchangy, qui en jirit occasion iior faire le plus étrange éloge des capucins. Elle contribua plus que toute autre à la première condamnation de Béranger. Le couplet.

OA NOTES

L'Éifliiii' eût laHÎle dea cuiûlre!».

irrila siiiTuiil les dévots.

En isn, des capucins s'élaient déjà montrés, inéinc à l'uris. Les journaux royalistes n'étaient pleins que de détails de lètes d'église; on faisait cunnnunier les soldats pour de l'argent, et les inissionnnires tonnaient dans les cantpagnes contit; les acquéreurs de liens nationaux. (IVo/c de Bérnnger.)

Lcite chanson, dans l'édition de 1821, porte la date de 1817, qui évidennnenl est la date vraie. iSote de l'Èditeiir.

L.\ VIVANÜIÈKli

\oTt I.XIV. — ,1» titre. — Voici une des chansons palrioliques de U'canger qui eurent le plus de succès ; elle descendit surtout dans les classes inférieures, à qui l'auteur crut toujours nécessaire de plaire, dans l'intérêt même de la poésie, qui, selon lui, avait trop longtemps, chez nous, dédaigné un public qui nous eût conduit à plus de naturel et de vérité. La Yieaidiere déplut singulièrement à la police, et on l'empêcha de la chanter dans les guinguettes. (Note de Béranger.)

L'EXILÉ

Note I.\V. — Au titre. — L'histoire redira le nom des hommes plus ou moins illustres que la seconde Restauration proscrivit de France ou força de s'en éloigner. À l'époque où cette chanson fut faite, on paraissait espérer que les Bourbons se lasseraient enfin d'un système de rigueur. Si quelqu'un devait élever la voix, c'était Béranger, qui regarda toujours comme sa plus grande gloire il'avoir, par ses chansons, adouci le sort de tant de victimes des réactions politiques. Il reçut bien souvent des lettres venues des pays les plus éloignés, de Calcutta même, où les Français lui témoignaient leur reconnaissance pour le charme qu'ils avaient trouvé dans leur exil à répéter des chants qui leur rappelaient la terre chérie. Jamais plus douce récompense ne put être décernée à leur auteur. (Note de Béranger.)

M. JUDAS

.Note 1.X\ 11. — .tw titre. — t'elte chanson'lut faite 'pour uhe l éu-
nion de libéraux, qui s'intitulait « Société des Apôtres. » Béranger y portait le nom de Jacqiteu te Majeur. Sa chanson commen-
çait ainsi :

Itli UtUA>i(;EK.

Mes frères, les bons a}M>lres, f)ue mon cousin le bon liieu,

Loi*st|Ue nous faisons ries noires.

Soif avec nous dans ce lieu!

, Mais, s'il fui pris en délaïl Pour aroir parlé Irop haut,

l'arlons b.xs, i

lietle sociélê, qui se réuiiissail à labié, iiViil |ia» une longue
dulée. l'n homme de police s'y était introduit dès le commence-
ment, et il n'en fut pas le seul Judiis. l.c portrait de ce lAclie
apôtre convenait à tant de gens, que, par la suppression du pre-
mier cou|det, cette chanson devint d'une application générale. •
iependant il en fut fait une particulière à un ancien membre du
liaveau, soiqiçonné d'avoir précédemment appartenu à la police
impériale, et devant qui, en 1815, Béranger fut piévenu par bé-
saugiersde ne pas chanter \e Roi d'Ytrlel. Depuis, ce même per-
sonnage n'en a pas moins obtenu et cumulé des places de cen-
seur, de bibliothécaire, des pensions, des croix, etc. {Sole de
Rèrauger.)

11 n'est pas très-fliflicile, en ouvrant deux ou trois almanachs,
de deviner quel est le |>ersonnage dont vent parler Béranger.

(Sole de l'KdiU'ttr.)

LE IIIei: DES BON.NES HESS

i\oïï L\V11I. — .Im litre. — C'est vers le milieu de 1817 ipie liée-raïiger lit le Uieiï des humes gens. Jusque-là c'était toujours avec une espèce de timidité qu'il avait tenté d'élever le ton de la chanson. Enhardi par le succès, il osa davantage cette fois; mais la frayeur le reprit quand il eut terminé ces couplets, l'our expliquer cette frayeur, il faut dire qu'il était reçu au Ciweiïu qu'il ne fallait jioint mettre do poésie dans la chanson. Béranger avait souvent enlcndii professer celle doctrine par Armand (' ■ outré. Aussi Irembra-l-il l'orl lorsque, pour la première fois, dans une léunioii d'hommes de letlrc.s, il se hasarda à chanter le Dieu des humiies yeits. Les applaudissements qu'il obtint furent tels, que, dès ce moment, sur de laiïuvoir dé|>enser dans ce genre le peu qu'il se sentait d'idées poétiques, il renonça à tout autre et conçut l'espoir de donner à la France une jioésie chantée, ce qu'elle n'avait pas, selon lui, malgré la sublimité de beaucoup do nos odes et l'excellence de plusieurs jiassages de nos opéras, l'oiir arriver à cela, il fallait continuer à se servir de nos airs de ponts-neufs, convenablement entremêler les tons, ainsi que notre langue |ioiivait l'exi*ger, s'attacher de plus en plus à dramatiser ses petits poèmes, et surtout s'astreindre au refrain, fière de la rime, quelque prix qu'il en dût coûter; car Béranger avait souvent observé que, sans refrain, la chanson ne réussissait pas, et il tint dès lors à faire tout ce que le genre exigeait pour y obtenir davantage et l'élever enlin à la hauteur des sentiments et des idées que la chanson lui

.Nuri;s

ititi

paraissait appelée à exprimer, surtout à une époque où la presse était esejave. Il sentit d'ailleurs tout l'avantage qu'il y avait pour lui à faire un genre qui n'avait point de poétique et qui laissait à sa disposition tout le dictionnaire de la langue française, dont nos critiques ne permettent guère qu'une partie à presque tous les autres genres. {Noie rie Béranger.)

BUKNNUS

iXoiE I.XIX. — /l« litre. — Les anciens historiens rapportent que le désir d'avoir du vin ne contribua pas peu à l'invasion que les Gaulois firent en Italie, t'.est là, sans doute, un conte, comme tant d'autres que nous a laiss's l'antiquité, et particulièrement sur cette inênie invasion, tels que les oies du Capitole, la balance de Itrennus, l'action de Camille, etc. ; mais ce sujet dut jilaire à l'auteur, qui y vit un cadre pour l'éloge de son pays, où, sans prendre le ton emphatique dont il a toujours eu l'hoiTeur, il |)ouvait rendre pleine justice à un peuple que ceux qui le gouvernaient alors semblaient vouloir dégrader à ses propres yeux, tandis que les peuples rivaux se vengeaient de vingt ans d'humiliations par un débordement d'injures contre une nation qui n'a jamais mérité ses malheurs. (Sfo'c rie Béranger.)

LES CLEFS DU PARADIS

\oTB LXX. — Au premier vers du cinquième couplet :

En vain un fou crie en entrant.

Ce fou n'est autre que M. de Donald, dont la réputation exagérée, commencée sous le pouvoir absolu de l'Empire, est venue

échouer dans les débats politiques de la Uestairation. C'est ce pair de France qui, lors de la discussion sur l'atroce loi du sacrilège, à propos de la peine de mort, fit entendre cette phrase : Il faut renvoyer les acc ses à leur juge naturel. Et voilà les hommes qui se sont permis tant de déclamations contre ceux qui ont sauvé la France en 1195! (^ole de Béranger.)

SI J'KT.iUS PETIT OISEAU

.Xoïï I.XXI. — Au lilre. — Cette chanson précéda Vame et le Dieu ries bonnes gens. Elle est une des i)reninières dans lesquelles Déranger s'essaya à poétiser le genre qui commençait à l'occuper unii|uemenl. Elle eut d'abord pende succès; aussi fut-il frappé d'un mot qu'en l'entendant lui dit M. Jay, l'auteur de l'Histoire rie Richelieu : «tiourage! voilà île la poé.sieî vous avez encore mieux que cela dans lu tete. »

Déranger devait sans doute croire qu'il avait mieux que, cela, lui qui, dés l'âge de vingt ans, avait rêvé les plus grands travaux littéraires, et qui, bien que sachante peine l'orthographe, s'était

|)i: lIF.RANr.KU,

2ti:

particulièrement occupé de ce qu'on appelle haute poésie. Mais il fut longtemps ft craindre que la chanson ne pût rendre toutes les pensées et tous les sentiments. Son erreur venait de ce qu'il la considérait comme un genre, tandis qu'elle est toute une langue. (Mule (le Béranger.)

LE BON VIEILL.ARB

.Note I.XXII, — .tii rers

J'ai lui jadis avec le lion Panard.

Panard est un des noms que les chansonniers ont dû répéter le plus souvent. I.e premier peut-être il a soumis la chanson ,à une correction étudiée et à une grande richesse de rimes. U a commencé a rendre ce genre difficile pour les simples amateurs. C'est cependant plutôt un coupletteur habile qu'un vrai poète. Panard se meut dans un cercle d'idées très-étroit, et il ne fit jamais de la chanson ni un petit drame ni un tableau. Gallet, moins connu, moins cité, lui est peut-être supérieur sous ce rapport.

Les Mémoires de Marmontel contiennent différents passages sur Panard qui le font aimer, et donnent lieu de croire que, grâce à une douce indifférence, ce chansonnier dut vivre heureux. {Noie (le Béranger.)

Voici un extrait curieux du livre IV des Mémoires de Marmon-tel que cite Béranger. (A'ofe de l'Éditeur.)

« Ce vaurien (Gallet) était un original assez curieux à connaître.

« C'était un marchand épicier de la rue des Lombards, qui, plus assidu au théâtre de la foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné lorsque je le connus. 11 était hydropique, et n'en buvait pas moins et n'en était pas moins joyeux : aussi peu soucieux de la mort que .soigneux de la vie, et tel qu'enfln dans la misère) dans la captivité, sur un lit de douleur, et presque à l'agonie, il ne cessa de faire un jeu de tout cela.

Après sa banqueroute, réfugié au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolubles, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au « Temple des mémoires. • Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez « me graisser les bottes; cela est inutile, car je m'en vais par « eau. • Le même jour il écrivit à son ami Collé, et, en lui souhaitant la bonne année par des couplets sur l'air : Accompagné rie pl((siru('s «((très, il terminait ainsi sa dernière gaieté :

Ile ces couplels soyez content :

Je vous en feruis bien autant,

Kt plus qu'on ne compte d'apôtres -,

Nais, cher Collé, voici l'instant Où certain fossoyeur m'attend,

Apcomiagné de plusieurs autres.

MOT K s

« \.o. honliommr> Pnnnrd, aussi insouciant que son nrni, aussi oublieux du passé et négligent de l'avenir, avait plutôt dans son infortune la tran(inillilé d'un enfant que l'indifférence d'un philosophe. Le soin de se nourrir, de se loger, de se vêtir, ne le regardait point : c'était l'affaire de ses amis, et il en avait d'assez bons pour mériter cette confiance. Dans les mœurs comme dans l'esprit, il tenait beaucoup du naturel simple et naïf de la Kon-taine. Jamais l'extérieur n'annonça moins de délicatesse; il en avait pourtant dans la pensée et dans l'expression. »

LES CHARTRES DE PAROISSE

.Noie I.X.MII. — .1 ta dnîe. — l'.ette chanson eut un grand désavantage lorsqu'elle courut manuscrite : le Concordât n'était qu'un projet, et la matière était peu connue du public. Elle nécessita une qu.anti-tédc notes qui nous évitent d'en faire de nouvelles, mais qui prouvent l'embarras ou se trouve un chansonnier qui veut aller au-devant du mal à venir. Les masses ne sentent bien que le mal présent, et ce qui attaque par prévision tel ou tel acte du pouvoir les intéresse peu. 11 faut pourtant dire que ce C.oncordat expira obscurément sous les, coups du parti libéral. Onoique cette chanson ait sans doute mérité peu <le part aux honneurs du triomphe, elle n'en fut pas moins poursuivie et condamnée en 1821.

Le couplet

Dans chaque ville un séminaire

fit surtout éclater la colère île Marchangy. (.Vo/e îlr lifnnifirr.)

LE PRINCE DE NAVARRE

.Note I.XXIV. — A lu suite de la note qui existe déjà. — Beaucoup de bonnes gens croient encore que .Matburin Bruneau, mort il y a quelques années, dans une prison de Normandie, était réellement Louis XVII, mort an Temple. Cet imposteur maladroit, grossier et sans aucune éducation, eut l'art de s'attirer les secours de quelques personnes crédules jusqu'à la fin de sa vie.

Il est à peu près inutile d'expliquer les allusions que contiennent les couplets de cette chanson, faite en 1817.

On sent bien ce qu'il pouvait y avoir de piquant à faire cesser ce tutoiement aux deux derniers vers de chaque couplet. (iV«/e de Béranger.)

LE CARNAVAL DE

.Note LXXV. — A la place des deux notes qui existent dans les éditions postérieures à celle de 1821. — Ce carnaval ne fut que d'un jour.

Cette chanson rappelle la servilité de la majorité des Chambres. la leçon morale que Wellington prétendit ilonner à la France

np, 15 K R A. N OKU. 2, je,

pai' la spoliation üii Jlusùe, conquête assun'e par les traités % et seul prix qui nous restât du sang de tant de héros, et enOn les Irais que la police croyait devoir faire pour simuler une joie qui était loin d'exister. (IVe/r île liéranijer.)

Béranger a montré à diverses reprises la douleur que lui causa la spoliation du Musée. On sait qu'il l'avait longtemps fréquenté, et qu'il a décrit avec .soin un grand nnmiire de ces laldeaiix dans le Mrntée Iji ntmi. Sole de rfliiiteiir.)

I.E VEM'liî

-Vote LXWI. .lu sous-tUre . — Voici encore une de ces chansons vaudevilles dont le succès fut immense. Pile était d'une application SI g.-nérale, que presque chaque déiartement y luit reconnaître un de ses députés. Quelques personnes d'un goiU délicat reprocluTeiit à l'aiiteur l'emploi du mot ventru. l'Tiis le mot est bas, plus 1 emploi en lut heureux. Il restera peut-être pour désigner oujours cette espèce d'hommes qui, dans les Chambres, vendent au pouvoir les intérêts de leur pays, se font gorger de faveurs, eux et les leurs, et s'engraissent à la table des ministres.

l'iace à dix pas de Villéle,

A quinze de d'Arfieuson,

M. de Villéle était alors le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le ministère. .M. d'Argensoii était l'homme qui, a celte époque, représentait le mieux les généreux principes de la gauche. M. de Villéle est devenu ministre, et les renlrus qui se sont élevés au noiiihrc de trois cents, le soutinrent jus- |u en 1827. M. d .Argeiison na cessé de mériter la reconnaissance ' e son pays par .sa constante et invariable opposition à toutes les OIS désastreuses et à tous les empiélemenis de l'alisolilisme, iSoti' iU' Hêi'angrr,)

I.KS MIS.SI().\'.N\IIU;s

Noie I.X.Wil. — ,l« tilre. — Qui le croirait? Ces missionnaires, qui lireiit tant de mal et sont encore " la cause de tant de scandales.

ne paraissaient pas assez dangereux, en 1816, à certains députés libéraux. Les uns de ceux qui craignaient toujours de voiles abus OU Ils existent, parce qu'on leur impose l'obligation de les attaquer, reprochaient à Béranger cette chanson, qu'ils trouvaient trop violente. C'était d'ailleurs, selon eux, afficher trop de philosophie et donner occasion aux dévots de pousser des cris d'alarme. Que de fois le pauvre chansonnier eut-il à répondre de pareilles observations faites par des hommes qui se vantaient pourtant de penser comme lui ! En vain dix fois l'événement jus-

* Voy. illic Bloisfiiihlf. (Kililiim in-H, p. (75).

K«TII «Tnnj i.sk.v».

.N(»TKS

tifla-t-il ses prévisions, à chaque attaque il fut en butte à de pareils reproches Il finit par en rire, et, chaque fois qu'ils se renouelaient, on l'entendit proposer à ces prétendus amis de le désavouer publiquement, s'ils l'osaient. C'est dans une de ces occasions qu'il disait à l'un d'eux : « Ne m'ayez aucune obligation des chansons que j'ai faites pour servir la bonne cause. Ne m'en ayez que de celles que je n'ai pas faites contre vous tous. »

Ces hommes sont ceux qui portaient envie à la popularité de Manuel, et qui parvinrent à empêcher sa réélection en 1824. Ce sont eux qui, en 1827, après la chute de Villèle, firent prendre à la Chambre une marche indécise qui ne pouvait servir que leur ambition personnelle, au risque de déconsidérer le gouvernement représentatif, dont la France espérait retirer tant de fruits. Le résultat de la politique de ces personnes a été de faciliter l'arrivée du ministère Polignac. (Note de Béranger.)

LE CHAMP D'ASILE

Note I.XXVIII. — A la date. — Au commencement de 1818, beaucoup de Français proscrits et retirés en Amérique concurent le projet de fonder sur les bords du Texas une nouvelle colonie pour tous les Français dispersés par l'exil dans les quatre parties du monde. Le général Lallemand était A la tête de cette noble entreprise. Pour y concourir, une souscription fut ouverte à Paris, et c'est le désir de contribuer 4 l'augmenter qui fit faire cette chanson à Béranger. Mais l'esprit de colonisation est presque entièrement étranger aux hommes de notre pays : ils sont trop tourmentés du désir de revoir la France pour former au loin des établissements solides. I es bords du Texas, qui avaient reçu le nom de Champ d'Atille, furent bientôt abandonnés, et n'ont peut-être conservé que le souvenir de la légèreté française. Il faut ponrt.ant reconnaître que, dans cette circonstance comme dans mille autres, elle ne «loit être attribuée qu'à un excessif amour du sol paternel {Xole de Béranger.)

Il existe une histoire manuscrite du Champ d'A.sile qui verra probablement le jour. [Noie de l'Èdileur.)

LA MORT DE CHARLEMAGNE

Note LXXIX. — Au litre. — 11 peut être nécessaire d'avertir que la Mûri de Charlemagne n'est pas un sujet tiré du vieux Roman de la Rote, livre que personne ne lit, mais dont on se croit obligé de parler souvent. IKole de Béranger.)

LE VENTRU AUX ÉLECTIONS DE 1819 ■ Note LXXX. — Au titre. — Cette chanson eut le sort de toutes * Vny. Ma Hiogratthif- (Kdilion in -8, p. |89.)

DK BEKA.^GEH.

les Suites : on n'en parla pas. D'ailleurs, elle avait le défaut d'aller au-devant des événements, et l'on a déjà expliqué cet inconvénient à propos de la chanson des Chantres de l'arosse.

Deuxième couplet. Les préfets dressaient à leur guise la liste des jurés : aussi les mêmes noms ^ reparaissaient souvent et les condamnations furent inmultipliées, surtout à Paris, où certaines personnes se firent une triste réputation (comme NM. Héron de Villefosse, Trouvé, etc.) par leur facilité à condamner au gn) du pouvoir ceux qu'on leur donnait à juger. M. Héron de Villefosse présidait le jury qui condamna M. de Lavalette; M. Trouvé présidait au jugement des jeunes gens de I.t Hocliellc. (IVa/c de llérimijer.)

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

Note LXXXI. — A« litre. — Lorsque les troupes étrangères évacuèrent le sol français, le vieux et respectable duc de la Bochefmi-cauld pria Déranger de lui faire une chanson pour célébrer leur départ, dans une fête donnée à cette occasion au château de Liancourt. L'auteur ne promit rien, quelque instance que piil y mette le duc de la Ilochefoucauld *, car il ne pouvait être sûr de ce que lui inspirerait ce sujet. Cependant il y réva, et, loreque la chanson fut faite, il l'envoya, mais sans vouloir assister à la fête. Déranger

s'étant presque toujours fait une loi de ne point fréquenter les grands seigneurs, de quelque régime qu'ils fussent, cela non par fierté mal entendue ou désobligeante pour eux, mais par un goût très-vif pour une manière de vivre toute simple et toute bourgeoise. La chanson eut du succès, et la Minerre la publia; mais sans le nom de M. de la Kochefoucauld peut-être cette publication eût-elle offert quelque danger.

Dans le dernier couplet, l'auteur n'omit point de parler de la l>eauté extraordinaire de l'automne de 1810. On vit dans beaucoup d'endroits des arbres fruitiers redevenir comme au printemps. (Sole de hérautier.)<

LES RÉVÉREND PÈRES

Note LXXXII. — Ah titre. — Qui pourrait croire, qu'en 1810 beaucoup de personnes doutaient des progrès que les jésuites faisaient sourdement en France? A cette époque pourtant, sous des noms divers, on comptait plus de trente maisons dirigées par eux. Ils étaient protégés par le gouvernement occulte, ;i la tête iluquel était le comte d'Artois.

L'atroce gouvernement de Ferdinand VII, en Espagne, avait trouvé des gens pour le louer en France.

Quant au grand homme du jour dont il est question au troi-

* v«y. Ha Biographie. (Filiation in-s, p. 15s.)

XOTF.S

sitinic couplet, c'est M. Dccazes, qui acheta par ses complaisances l'honneur d'avoir la duchesse d'Angouhne pour marraine de son fils.

la prédiction que l'auteur fit de sa chute ne tarda pas à s'accomplir. On a trop dit que la mort du duc de Berri en avait été la cause; elle n'en fut que l'occasion, le système de bascule qu'il inventa ou plutôt qu'il suivit avait dès longtemps fait prévoir l'impossibilité de la durée de son règne.

C'est particulièrement sous son ministère que les jésuites firent, en France, les plus rapides progrès et commencèrent envahir l'instruction publique. Il serait injuste de croire qu'il les aimât; mais il ne fit rien pour s'opposer à leurs progrès; il craignait trop de déplaire au frère du roi et à ses amis, (qui ne lui ménageaient pas les menaces. (Note de Béranger.)

LES ENFANTS DE LA FRANCE

.Note LXXXIII. — Au titre. — On a souvent accusé Wanger de se laisser dominer par l'esprit de parti. Jamais reproche ne fut moins fondé. « Le bonheur de la France avant tout, • tel était le fond de sa politique. Au commencement de 1819, une espérance d'amélioration parut saisir tous les hommes amis du pays. Le poète se laissa aller à cette douce espérance, et cette chanson en porte l'empreinte. Mais Wanger ne dut point oublier les outrages que l'Angleterre fit subir à sa patrie : aussi, à propos d'une riche exposition de peinture, rappelle-t-il la spoliation du Musée, {Sole lie Béranger.)

LES MYRMIDONS

Note LXXXIV. — ,t« litre. — La petitesse morale des hommes qui nous gouvernaient inspira cette chanson, où Béranger se plut é confondre les soldats d'Achille avec les Myrmidons d'une ancienne fable qui a fait de ce nom un terme de mépris. Il faut remarquer qu'à l'époque ou furent faits ces couplets un grand nombre de serviteurs inaperçus de l'Empire s'étaient élevés aux plus hautes dignités de la Restauration. Ils avaient en effet l'air de se venger des dédains mérités du maître qu'ils avaient servi d'abord et dont ils avaient été les premiers à insulter h chute et les malheurs.

Le M ronton mironinine de Marihorough n'est autre cpie Wellington, à qui ou avait donné l'épée de ÎSapnléon.

On nous écoute au eongiés.

C.e vers rappelle la menace si souvent faite, en termes plus ou moins déguisés, par les ministres de Louis XVIII. Le congrès d'Aix-la-Chapelle venait d'avoir la plus fâcheuse influence sui-notre armée, que le maréchal Couvion-Saint-ttyr avait voulu |■| ■•o^ganiser, ce qui lui fit perdre le ministère.

r>K IIKISANGKII.

Il nVsl pas lU'Cfssaire do diro qio le dernier couple! de celle chanson est une allusion au jeune Napoléon*, qui fut, est H urn lonqlempH pem-ilre '*, un épouvantail pour les Bourbons et leurs ministres. (No/e de Béranger.)

II.VLTE-LA!

Note I.XXXV. — .lu solu-liire. — Gel le rhanson de fête eut un grand succès, grâce au ridicule du système qu'elle attaque. I.'interprélalion en matière de presse fut propagée chez nous par Bel-lai t, .Varchangy, Jacquinot de Painpelune, Hua et Vatiinesnil. Geliici, plus Jeune que les autres, fut d'abord un ardent promoteur de ce moyen facile de condamnation. Aujourd'hui (ItiôO), il a quitté les rangs des oppresseurs de la pensée, et il est à espérer qu'il n'y rentrera jamais. Sa conduite an ministère semble en être la preuve. Avec un parquet qui prenait plaisir à torturer tous les mots et des jurés choisis par le préfet, il était impossible qu'un auteur accusé ne succombât pas toujours. C.ependant cela ne suffit point encore an pouvoir, et l'on vint à enlever au jury le jugement des délits de la presse. {Sole de Béranger.)

L'ENFANT DE BONNE MAISON

Note LXXXVI. — A« .lon.i-ti're. — Ou assure que l'École dos Charles peut avoir une grande utilité, que ses recherches rendront des services à l'histoire. Jusqu'à présent il n'y a point encore paru, et il a pu être permis de penser qu'il y avait mieux à faire en fait il'histoire qu'à fouiller dans nos vieilles archives, toujours si incomplètes pour ce qui a trait aux droits du peuple. {Sole de Béranger.)

Au temps où Béranger a écrit celte note, l'épigramme était en effet permise, et on pouvait croire que l'étude des archives dn moyeu âge ne se serait pas dirigée dans un sens favorable à l'esprit de la Bévolution française. L'École des Charles a heureusement servi à autre chose qu'à retrouver les parchemins de la féo-

dalité : elle s'est appliquée et elle s'appliquera' de plus en plus à rechercher la trace des vieilles mœurs et à reconstruire, pierre à pierre, l'édifice historique du passé de nos pères. Les dispendieuses, mais intéressantes études entreprises pour recueillir les matériaux de l'histoire du tiers état, ont permis à l'un des maîtres de l'art moderne, M. Augustin Thierry, de regrettable mémoire, de raconter précisément l'origine des droits de la nation, que Béranger craignait de voir négligés. {Sale lie l'Ed leur.)

* f.e duc do Iteiclistadl.

'* i>ci est écrit, il faille se le rappeler, enire tsifi et tSêO.

\OTKS

îTi

l,KS KTOILKS QUI FILENT

Note I.XXXVII. — Au titre. — Le désir de voir naître une poésie toute populaire, c'est-à-dire puisée dans les idées et les sentiments du peuple, a toujours préoccupé Itéranijer. Il a toujours (TU (|ue, plus la civilisation faisait de progrès, plus la poésie se réfugiait dans les classes inférieures. C'est pourquoi il travailla longtemps au genre pastoral, où il espérait pouvoir être vrai sans bassesse, et simple au moins, s'il ne pouvait être naïf.

Les Étoiles qui filent, cette croyance populaire, étaient un sujet (|u'il s'était promis de traiter en idylle. La chanson ayant fini par l'emporter dans son esprit sur tous les autres genres dont il s'était occupé, il chanta les étoiles, et ce ne fut pas le seul sujet d'idylle qu'il fit servir ainsi au succès de sa muse nouvelle. (Note (le Béranger.)

L'ENRHUMÉ

Note LXXXVIII. — ,4m sous-titre. — Voici encore un vaudeville dans l'ancien genre. Celui-ci n'eut de succès qu'au tribunal et par une circonstance assez singulière.

L'auteur avait mis à l'avant-dernier couplet :

Mais la Chaise encor nous défend.

Du roi c'est l'immortel enfant ;

Il l'aime, on le présume.

Oui, mais papa, gardant la dot.

Traite sa fille comme l'olh.

L'imprimeur fut effrayé par ces deux mé-cliants vers, auxquels l'h^{on}orable tenait peu, et demanda qu'on les laissât en blanc. Contre son habitude, l'auteur s'empressa d'y consentir, voyant bien quel parti la malice publique tirerait de cette lacune. Il ne s'était point trompé, et ces blancs furent matière à la plus vive accusation de la part de Marchangy. Rien de plus plaisant et en même temps de plus odieux que de l'entendre accuser le silence de l'auteur à propos de ces deux lignes de points. Dupin tira un excellent parti de ce passage du réquisitoire.

Béranger n'eut Jamais envie de rétablir les deux vers, tant ils lui semblaient au-dessous de l'idée que le public s'en était faite. Les deux ministres nommés dans le cinquième couplet sont M.M. Siméon et Pasquier. (.Vole de Béranger.)

(Inelqnes pi'r.sonnes, dans le silence de l'auteur, avait supj-
déi; ainsi aux vers manquants :

(Jiie (lis-j«? moi J'en suis ceiiiaii ;

M.-iis les idli'.is n'en croiront rien.

(.Vote (le l'Éditeur.)

LA FAniDOMIATNE

.Vorr I.XXXIX. - .\ii soHU-IHre. — Le préfet de police Angb-s
et

ht; UÉItANOKIi.

lotis ses successeurs ont déclaré la guerre aux réunions cltan-
tantes. Celles qu'on nomme fogueltes, presque uniquement com-
posées d'hommes d'industrie et de commerce, et même d'un
grand nombre d'ouvriers, sont surtout l'objet des crainte-s de ces
magistrats. Le patriotisme anime ces réunions, mais il n'en est
pas le seul esprit. On serait étonné de la quantité de jolis cou-
plets, même de chansons piquantes et correctement tournées,
qui, chaque année, sortent de ces réunions, qui, presque toutes,
ont lieu au cabaret ou dans les guinguettes aux portes de Paris.
Béranger a dû en grande partie la vogue dont il a joui à l'espèce
de culte que ces sociétés professaient pour lui. 11 devait donc
prendre parti en leur faveur quand parut rordoimance de M.
Angles. Rien de plus ridicule que celle ordonnance, qui mit le
trouble dans ces joyeuse.s réunions. Les oiseaux, d'abord effarou-
chés, revinrent bientôt à Icui's habitudes, et, à force de ruses in-
noceules, éludèrent les dispositions vexatoires et Urent résonner
de nouveaux chants.

Troisième couplet :

A Sa Grâce il fait |jeiir>

Allusion à Wellington.

ijualrième couplet :

Que dirait de mieux Mardiuig)

Cet avocat géuéial fut, sans contredit, le plus infatigable intci-prêtateur. Il employait à ce métier tout ce qu'il pouvait avoir d'esprit. Toutefois ce qu'il faut surtout lui reprocher, c'est sa conduite dans l'all'aire des quatre malheureux sergents de la Rochelle, dont le plus âgé avait vingt-six ans. (Suie île llériniyer.)

MV L.AMPE

.\oiK XC. — .tu sois-liire. — Béranger connaissait fort peu madame Dufrénoy lorsqu'il lit cette chanson pour la remercier de l'envoi de ses poésies. Celte dame lui en prouva sa reconnaissance en célébrant sa première captivité. Il lui savait surtout gré d'être restée femme dans des vers dont la sincérité n'est certes pas le seul mérite. Pourtant il reconnaissait qu'ils auraient besoin de plus de travail; mais c'est ce dont les femmes poètes ne sont presque jamais capables, lin peu plus de travail est peut-être tout ce (lui maïuiue aussi aux vers dejnadamcTaslu, qui jouit inainteuaiit d'une réputation si méritée et pour le moins égale à celle que madame Dufrénoy eut de son temps. .Mademoiselle Delphine Cay ' fait mieux le vers que ces deux dames; mais il lui manque d'autres qualités qui semblent être leur partage. C'est au moins le jugement qu'en portent plusieurs personnes et qu'en portail

' .Madame Émile de Girardiii.

NOTES

lui-iiièiie. Du lesUî, il ne croyait pas les femmes propres aux soins mécaniques de la versiflcatioii, qui, selon lui, étaient un ^and élérnent de la durée du succès. Il disait toujours : « Malheur à qui n'est pas bon ouvrier! Nais aussi malheur à qui n'est que cela! » (Sotf <tf Béranger.)

LE BON DIEU

Non; XCI. — Au titre. — « Est-ce ainsi que l'Iatou parlait de Dieu? • s'i-cria, à propos de cette chanson, Marchan^V dans son réquisitoire. Non, certes; mais .Aristophane ne parlait pas des dieux comme Platon IW-ranger, dont la croyance ou l'.Auteur de la nature ne put Jamais être mise en doute, puisqu'elle est attestée par une continuelle inspiration ipii fiece dans ses moindres pro<lu(lions, et par l'espèce de profe.ssion de foi qu'il ne cessa de faire à cet égard, [(«'-ranger, en faisant la chanson du Bon Dieu, n'eut pas l'idi-e de commettre une impiété, il s'en faut. Il prit, cette fois. Dieu comme nos religions l'ont fait dans la tête du |>euplc, et non comme lui-même l'avait conçu. C'est cette idole grossièie qui lui servit de cadre pour des couplets dont la morale, après tout, est plus en rapport avec l'Évangile que celle de nos ji'-suites intolé-ranls. Marchangy le savait, mais c'était ce «lu'il poursuivait dans la popularité de cette chanson. (.Vo/e de Béranger.)

LE VIEUX DIIL.NPE.NU

Non. XCII. — La chanson du VieHj! Drapeau, dans l'édition de Ittil, était pri:ée<lée des lignes qui suivent ;

« Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte constitutionnellement placée sous la sauvegarde du drapeau de Kleurus, de Marcngo et d'Austerlitr.. Le même vœu a «■•té exprimé à la trihiine par)>lusieurs députés, et, entre auties. par .M. le gi'-néral Koy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique. [Jiote de r Éditeur.)

.\oTK XC.III. — du premier vers. ^ llérangi-r fut obligé de mettre en U-te de sa chanson une note pour rinn<x;enter, s'il était pos.sible; l'imprimeur, sans cela, ne voulait point l'admettre dans le recueil. Cette note n'empêcha pas Marchangy d'en faire l'objet de ses plus vives attaques. L'auteur courait le risque de deux années d'emprisimneinent, si l'avocat gt'-néral avait gain de cause ; mais .U. Cottu, juge impartial aussi bien, qu'écrivain politique dérai-^ sonnnhle, lit obsi:rver il la cour qu'il y avait bien dans le code pénal de la presse pioioediian à la révolte, port d'un uigne sédilieur; mais non provocatii.n ou port d'un \igue .séditieux. Cette subtilité eut du succès, et la chanson reconnue condamnable ne put être une c-ause de condamnation. Mais une autre loi de la jiresse. fut faite, et l'on y inséia un article relatif à la provocation au port d'un signe séditieux.

IIE BÉU.V.NGEK.

Il est utile peut-Mre de consigner des faits en eux-mêmes 'si l>uérils : ils font apprécier une époque.

lléranger n'oublia jamais l'obligation qu'il avait à Cottu, avec qui il était lié depuis longtemps et dont il estiïnail les qualités

personnelles, en dépit des exagérations politiques de ce magistrat. *

Comme la plupart des chansons de Béranger, la chanson du Vieux Dnipeiiu avait couru avant qu'il la fit imprimer. D'autres prirent même le soin de la faire courir avant lui, et un grand nombre d'exemplaires furent jetés dans les casernes. Le ministère s'en élaraya. Un conseiller d'Etat attaché à l'Université fut chargé de sermonner l'auteur, qui répéta, cette fois encore, qu'on pouvait lui ôter son emploi; mais c'est ce qu'on ne voulait pas faire, croyant toujours que la crainte de perdre son unique moyen d'existence l'empêcherait de donner une édition complète de ses chansons. Il en est peu qui aient eu un succès aussi général que le Vieux Dnipeiiu. (Mote de Béranger.)

L\ MARQUISE DE PRETINTAILLE

Août Xr.IV. — 1^{re} tirée. — Après avoir attaqué les anciens inarivis par la chanson du Marquis de Carabas, il y avait justice à se jouer des anciennes marquises. La politique n'est pas le seul côté faible de ces dames : elles ont d'ailleurs une pâture à la satire, et le type de la marquise de Pretintaille n'est pas tout d'invention.

Dans le dernier couplet, l'auteur fait allusion à la fameuse « oeuvre secrète, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte Alliance des rois.

A voir Béranger s'en prendre si souvent à la noblesse, quelques personnes de cette caste ont supposé qu'il avait le regret de ne l'être pas né, comme disent ces messieurs et ces dames. Jamais accusation ne fut moins fondée. Notre auteur n'a jamais co-

miu que l'ambilion littéraire, encore d'une manière fort modérée. Jamais supèrioi ité sociale n'a pu le choquer persomiellem'ent; on]>eut même ajouter qu'il n'eut jamais à en soulTrir; mais il regardait les privilèges de naissance comme une contradiction avec les principes de noire Révolution et comme un obstacle au, bonheur de son pays. De là vient la guerre qu'il a cru devoir leur faire, guerre bien justiliée par la conduite de presque tous les hommes de caste. Béranger a vécu dans un temps où il était si facile de se faire passer pour noble, que, s'il eut eu cette fantaisie, il eût pu la satisfaire, surtout à l'aide de la particule qui accompagne son nom. Loin de là, il sympathisait, par des sentiments <lc justice et d'humanité, avec les classes inférieures, et il s'est toujours fait un plaisir de rappeler qu'il était né dans cette foule jtopulaire, au progrès et à la consolation de laquelle il a consacré presque toutes ses inspirations. (i\o/e de Béranger.)

\OTKS

LE THEMBLELK

ftoiE XtIV. — ,4« miiis-ltre. — Il serait superllu de rapjieler «luila plus solide amitié existait entre M. Uupont (de l'Eure) et Déranger. Ce dernier s'en montra toujours glorieux. Les vertus du iléluité sont trop populaires pour qu'il soit non plus besoin d'en faire l'éloge ici. l'rès de trente ans de magistrature les ont mises en évidence, et la carrière politique a achevé de les illustrer, l'ne seule éj)rcuve a manqué à ces vertus : les hauts emplois jublics; mais on peut assurer que, si elles y avaient été soumises", elles seraient sorties intactes d'une épreuve si périlleuse pour tant d'autres hommes.

(Quand cette chanson fut faite, Béranger était encore dans les bureaux de l'innivité. >1. l'asquier, nommé dans le dernier couplet, avait, comme garde des sceaux, signé la destitution de Dupont de la place de président à la cour royale de Rouen, et sans que celui-ci pût obtenir la pension due à ses longs services. Lisot, nommé aussi dans ce couplet, était un député constamment ministériel que le pouvoir employait pour lutter contre l'influence; que Dupont exerce dans son pays par la juste idée qu'on y a de l'indépendance de son caractère et par sa belle réputation, quic. la Normandie entière regarde comme sa propriété. (Note de Béranger.)

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE

Note XLVI. — A la Me. — Christophe, empereur et roi d'Espagne, mourut en 1820, à la suite d'une révolution militaire. La Sainte Alliance avait mis les congrès à la mode. L'Espagne et Naples avaient déclaré leur indépendance, et l'on s'ensuivit déjà, dans les cabinets, à châtier leur témérité révolutionnaire. Le troisième couplet est une allusion aux formes mystiques données aux protocoles des princes-unis ; ce couplet fut le seul de la chanson que J. L. Armand signala aux jurés. (Note de Béranger.)

LOUIS XI

Note XCVII. — Au dernier vers. — Nous avons déjà dit que plusieurs sujets que Béranger avait eu d'abord l'idée de traiter dans le genre de l'idylle étaient devenus plus tard des sujets de chansons. Voilà un de ces sujets, l'eût-il gagné beaucoup à ce changement. Le refrain sort là du cadre même, et le chant ne

peut qu'ajouter à l'etTet que le poète a voulu proiluire : aussi a-t-il toujours regardé cette chanson comme une de ses meilleures.

Ceux qui, dans le temps, y ont cherché une allusion à Louis XVIII

* Écrit avant 1850.

ItK nÉRANÜKlI.

sont tombés dans une erreïir qu'on a bien souvent renouvelée à l'égard des productions de notre auteur. C'est un inconvénient auquel sont exposésles satiriques. On leur suppose souvent des intentions qu'ils n'ont pas, et le public, sur ee point, n'est pas plus raisonnable que MM. les avocats généraux et les procureurs du roi. (.Vn/r de ttérimgér.)

LES ADIEI X L\ GLOIRE

■Note XCVIII. — A la date . — Le fond de misantliropie qu'on peut remarquer dans cette chanson est justifié par l'apathie nationale qui existait à ré|)oqiie où elle, fut faite et par les nombreuses défections que l'opposition eut à essayer de la part d'hommes qui sollicitèrent ou consentirent A recevoir les faveurs de la cour de Louis XVIII. On peut, entre autres, citer le général Rapp, qui fut ilécoré d'un titre de garde-robe. On conçoit qu'une fois que Réranger eut reconnu que les Rourbons ne pouvaient faire que le malheur de la France, il ait regardé avec une sorte de colère les hommes qui, en se rapprochant d'eux, diminuaient les forces du parti national. (Afo/e de KAranger.)

LES DEUX COUSINS

Note XCIX. — Au titre. — Le peuple de Paris n'a jamais cru, bien généralement, l'i la légitimité de la naissance du duc de Bordeaux. Le procès-verbal de l'accouchement de la inère était propre A faire naître des doutes. Bien des personnes placées haut les ont eus. L'enfant du miracle pouvait être l'enfant de la fraude. On peut donc être surpris cpie Béranger n'ait pas mis à profit ce cédé de l'événement qui prêtait si bien à la chanson; mais presque tous ces couplets politiques ont été le ffruit de la réflexion. 11 avait calculé q\i'un jour ou l'autre cette famille serait renversée, et il ne croyait pas que cet enfant pût jamais amver au tréine. o regardait donc comme utile qu'un rejeton de la race dite légitime exisLAt quelque part, pour que celui qui serait appelé au trône, par suite d'événemenis probables, fût bien évidemment dans le cas d'usurpation au point de vue légitimiste, ce qui devait être avantageux au principe de la souveraineté po|mlaire, principe que Béranger a toujours professé. C'était surtout dans le cas où la branche d'Orléans arriverait au tréine que ce représentant île la légitimité paraissait nécessaire au chansonnier. Voilà ce qui le détermina à ne pas chicaner la naissance miraculeuse du duc de Bordeaux, au risque d'exposer sa chanson être reçue plus froidement qu'elle ne l'aurait été, faite dans le sens qui eût le plus flatté la malignité publique. Il ne faut pas croire que ce soit la seule fois qu'il ail soumis ses inspirations à un examen aussi approfondi.

Bans le second couplet il est question de l'eau du Jourdain, dont

MOTKS

011 prétend que N. de Chateaubriand offrit une fiole pour le hapli'me du roi de home, l.e fait n'est peut-être pas exact; mais le trait qui en résulte est trop peu mordant pour qu'on ait cru nécessaire de s'assurer de la vérité historique.

Béranger n'a point cessé d'admirer le talent de l'auteur d'Alain, et crut toujours qu'on devait une sorte de respect à l'homme supérieur qui s'égare, l.e parti royaliste n'u.sa jamais it'une pareille ré-serve : il faut en excepter M. de Chateaubriand, qui donna à ret égard de véritables preuves de supériorité. {Snlr dr Héniniier.)

LE CINQ M.\l

\oTE C. — .Ik lilre. — Jamais la chanson n'avait élevé ses prétentions si liant (|u'en osant déplorer la mort du plus grand liomme des temps modernes et |ieut-être des temps anciens, de celui qui avait à lui seul gagné autant de batailles qu'.^lexandre et César, autant a<tniinstré que Charlemagne et Louis XIV, et à qui nous devons un rode civil, résumé de notre nouvelle position sociale, dont le bienfait compense à lui seul les maux ipie les ennemis de .Napoléon ont prétendu qu'il avait faits à la France.

L'auteur liésita longtemps s'il tenterait un pareil chant funèbre. Fne fois son cadre déterminé, il crut devoir y faire entrer des espagnols plutôt que tout autre |ieuple, parce que ceux-ci pas- .saient pour avoir le plus à se plaindre de Napoléon. Il crut donc, en les faisant participer à la douleur de l'exilé frangais à (pii ils ont accordé le passage, exprimer mieux que par tout autre moyen combien les traitements odieux que ce grand homme avait eu à ('ssuyer l'avaient rendu l'objet de l'intérêt des peuples mêmes qu'il passait pour avoir le plus opprimés.

On remarquera sans doute que le refrain est ici presque complètement isolé du couplet. Il ne s'y rattache que par opposition, puis (que Napoléon ajoutait à ses inahenrs déjà si longs celui de mourir loiti de sa patrie et du fils qui devait avoir ses di-rnières pensi'-es et qui aurait déi Iqi fermer les yeux. Ce refrain, ainsi détaché, est une imitation de la manière antique. Le chansonnier, qui ne savait pas plus de grec que de latin, avait cependant pour les ouvrages de la langue grecque une admiration si vive qu'elle résista toujours au dégoût que devaient lui causer la plupart de nos Iraductions. {Sole de Héranijer.)

1> ltÊF.U;E

Note Cl . — Au fers •

Allez, enfans, nés sous un aulre règne.

Ib'-ranger voulait annoter toutes ses chan.sons, comme il l'avait

* Voy. Vil BinoraphU- (Kdiiinn in-8, p. 77.)

Digilized by Google

DK IIÈIIAM'.KI!.

Tait pour le recueil de 1821. Il a seulement laissé de ces pièces placées au doruier feuillet du tome 11 de l'édition de 1821 ; elles se rapportent au troisième volume, qu'il publia en 1820 (C/ift-U'dW' noHveIlcs, in- 18, imprimerie de l'assan', et (pi'il avait fait procéder d'une chanson-préface. (.Vo/c de t'f'dUeiir.)

Le volume n'eut point le sort des précédents ni de celui qui l'a suivi : on ne poursuivit point l'auteur. Il est vrai que ses libraires lui firent tant de chicanes sur les chansons dont il le composa,

que, malgré son opinièrelé, il fut obligé de céder quelquefois a leui-s crainles et à leurs prière.s. Iti'-ranger a toujours soupçonne ([ue l'un d'eux communiqua le manuscrit à la police. 11 avait d'ailleurs prévu que M. de Villèle, tout-puissant alors, ne se soucierait pas de donner par un procès du relief à la publication. C'était au commencement du règne de Charles X, à qui on voulait faire une espèce de popularité : un procès fait à des chansons eut été une grosse maladresse. On prit donc ses mesures d'avance, et grand nombre do suppressions furent demauiées par le libraire en question. Il en est une, entre autres, qui fut l'objet d'une longue négociation ; il s'agissait de faire disparaître le couplet d envoi à Manuel qui termine la chanson des Luclares ifiiiitniH. L'auteur fut inflexible, et le couplet resta.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que, Béranger ayant refusé de retrancher plusieurs vers dans dilfèrcnles autres chansons, il fut obligé de, se déclarer éditeur du volume, et que c'est à ce titre que le dépôt en fut fait sous son nom à la direction de la librairie.

Le libraire et l'imprimeur, de leur autorité privée, n'en firent pas moins disparaître cinq ou six vers dans une moitié de l'édition ; il en résulta saisie d'exemplaires et procès pour vice de forme, procès qui eiU dil être fait à l'auteur, éditeur déclaré ; mais le. parti était pris, cette fois, de ne pas le tourmenter, et il ne fut question que do l'imprimeur en première instance et en appel, tandis que c'était l'éditeur qui, dans les régies, eût dû être mis en cause. Certes, si le ministre tout-puissant n'eût pas donné le mot d'ordre, l'affaire ne se fût point passée, ainsi; mais M. de Villèle n'avait point besoin, pour faire valoir son royalisme, de tracasser un pauvre, auteur. Béranger l'avait prévu, et, comme il avait habitude de proportionner son attaque au danger qui eu

pouvait résulter, cette prévision ne contribua pas peu à le rendre plus facile aux exigences de ses libraires, pour les passages de ce volume où il ne vit pas une nécessité de résister aux craintes dont ils étaient obsédés. Vu reste, ces corrections furent en très-petit nombre, et le volume, tel qu'il parut, suffit bien pour prouver que la prison n'avait pas éteint dans le chansonnier les sentiments qui lui avaient mérité l'honneur d'une condamnation. Aussi les journaux «//ru ne manquèrent-ils point de le dénoncer de nouveau à l'animadversion du parquet et des juges; mais, mal-

NOTF.S DR nÉnANf.Rn.

uré les pbinles des royalistes, le libraire seul eul un |icu à sniill'rir du zèle de MM. les maijistrats. (, \o/e de Béranger.)

Note Cil. — , \ii coinmeneement du règne de Charles bon nombre de généraux de l'anrienne armée el (inanlité de libéraux île tribune et de, journaux se persuadèrent ou voulurent persuader à la nation que l'époque était arrivée d'un rapprochement entre elle et le trône légitime. Héranger ne tomba pas dans cette erreur ; mais il voulut la constater dans cette Préface, .tu quatrième couplet, il indique ce qu'on devait redouter le plus, c'est-à-dire le jésuitisme. Par le dernier couplet, on peut juger qu'il n'était pas complètement ra.ssuré sur les lionnes intentions de l'autorité .à sou égard. Au reste, cette préracc était propre à détourner les coups qui pouvaient le. menacer. (.Vo/c de Béranger.)

Fix nrs VOTES nr nfnvvc.Fti

|ieu is*

V, bon noilibrnoi^ fiorfliaior i olcnlrfHI' Ile ermir; rième ton-
•l-à-dire If n'élaitpis ■aailorité i iinrner Ifs

TABLi: DES M ATI EUES

Adieu. 'ZH

Adieu l'ai'i». 58

Aigle (L') et rtloilr'. 35

Ailes (Les'. !13

■Auge (L'n). 18

Ai»Hre (!.'). I Ui

Argent |1.'). 1±3

.tscnsioii. 55

Au galop! 18

AvcniblL'ldea l)cau.\ esprits. ZZl Avis. 128

liaptêiïie (I.C . 21)

lléiu'siictioniis l.es'. 211

Hois (Les). 1112

Üanne (Ma). 202

ilarnaval (Mou). ICI

Cliaeun son goût. 182

Chansonnettes (Les). 21

Cliapelct|Lel du Uonlioimnc. 25" Oliasscui' (Le). oo

Cheval |Le) arahe. 12

Colondie (La) et le Corbeau du déluge. 200

Corps (Le) et l'Aine. 21"

C.ouronne (La) retrouvée

Craintes (Mes). 140

Dame inétaphjsiipie. 80

Défauts (Les). 137

De l'rofundis. 54

Dernière tl.a) Kta;.

Dieu (Le) Jean.

Dix-neuf Août.

liO

Égyptienne (L').

Enfer et Diable.

Eée (La) aux rimes.

Fille (La) du Diable.

Fleurs (.Mes;.

Fourmis (Lesj.

Gages (Les).

Globe (A'otre).

Grands tLes) l'rojels.

Guerre (La).

Gutenberg.

Histoire d'nne Idée.

Idée (L'ie'i.

il n'est pas morl.

Jardin (Mon).

Je suis ménétrier.

Jeune \l.a) Fille.

Jongleur (Le).

I.eeon de lecture

Leçon (La) d'histoire.

Lettre de l'auteur.

Madame Hère.

Maiti esse (La) du roi.

Matelot (Le) breton.

Merle (I.eC

Nourrice (La).

284 f AÛI,E DES MATIÊtl>

Officier (L').

Prisonnière (La).

Oiseaux (Les) *le la Grena-

Retour à Paris.

ilitire.

Rêve (le nos jeunes filles.

Oiseau (l.'l fantôme.

Kil

Rivière (La).

Olympe (L'I ressuscité.

Rose (La) et le ionnerre.

Ombre (Mon).

Rosier (Le).

Or (L'I.

Saint (Lu).

Pactole (Le'i.

Sainte-lléléne.

Panthéisme.

Saint ^apol("on.

Papillons (Lcs|.

Savant (Le).

Pâquerette (La) et l'Etoile.

LL=i

Septiagénaiia- (Le).

Petit Uonhoinme.

Sirène (La).

Phénix (Le).

Tambour-major (Le).

Pluie (La).

lâü

l'ambours (Les .

Plus (le vers.

Tourterelle (La) et le Papil-

Plus il'oiseaux.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_YNodBacXRvUC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.